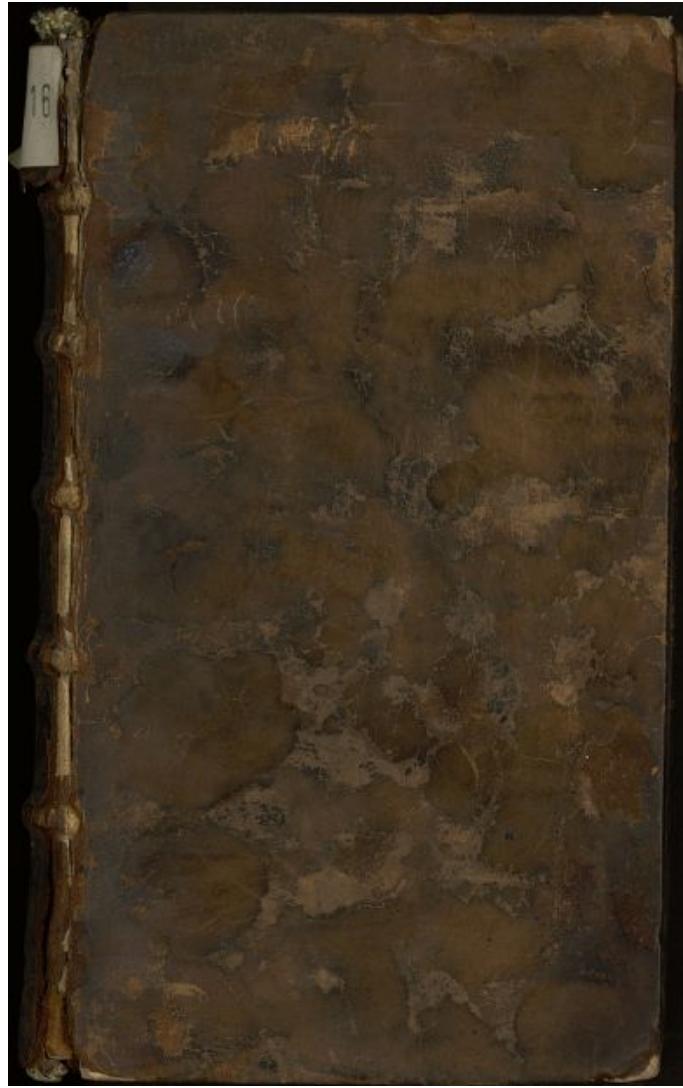


Bibliothèque numérique

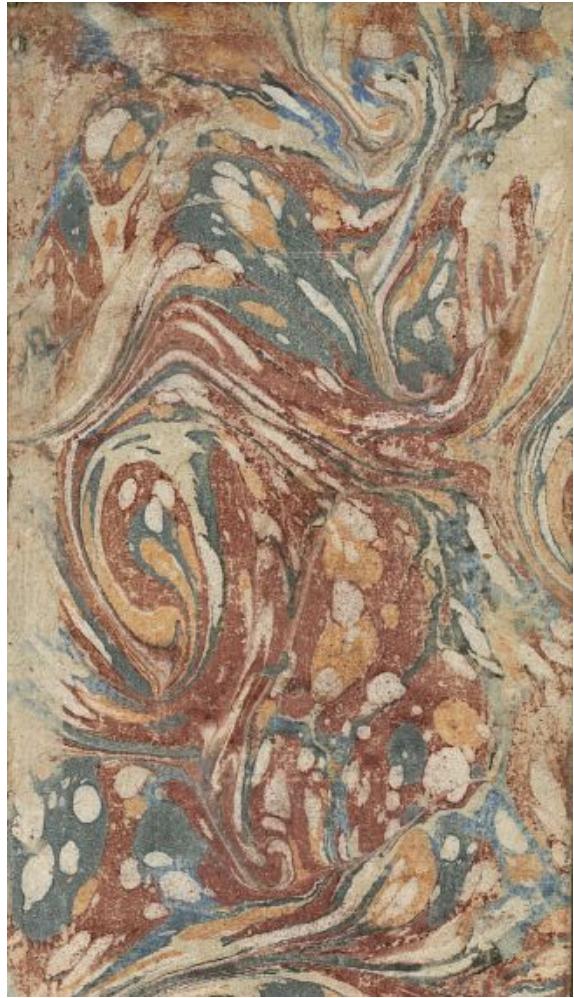
medic@

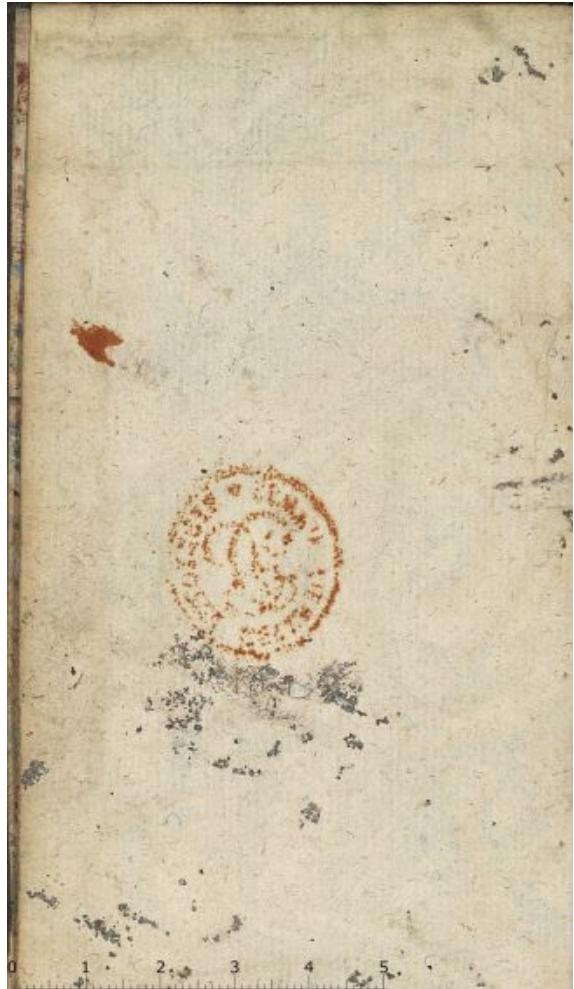
Massard, Jacques. Panacée ou
discours sur les effets singuliers d'un
remede experimenté & commode pour
la guerison de la pluspart des longues
maladies ; même de celles qui
semblent incurables...

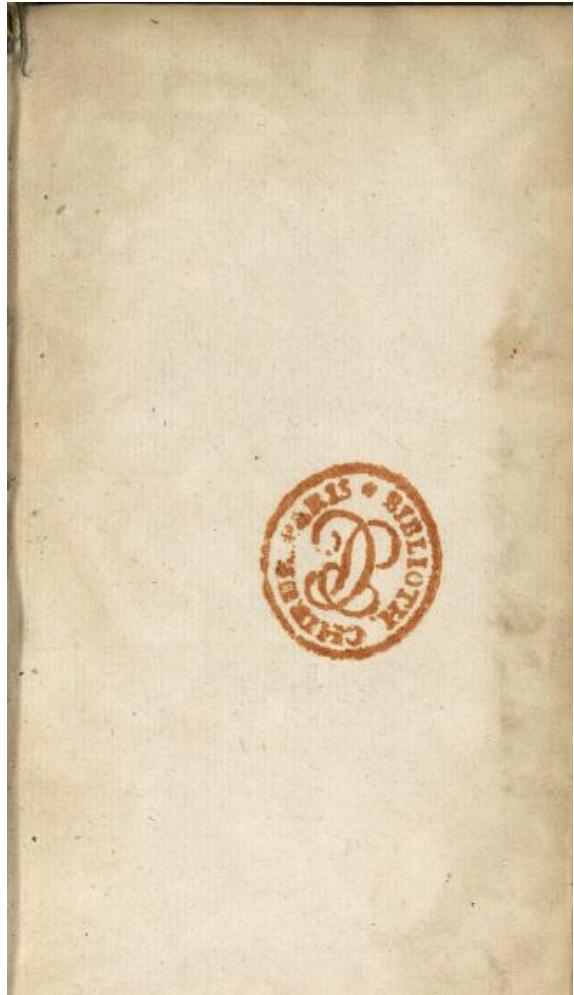
*A Grenoble, chez l'Auteur, 1679.
Cote : 30116*

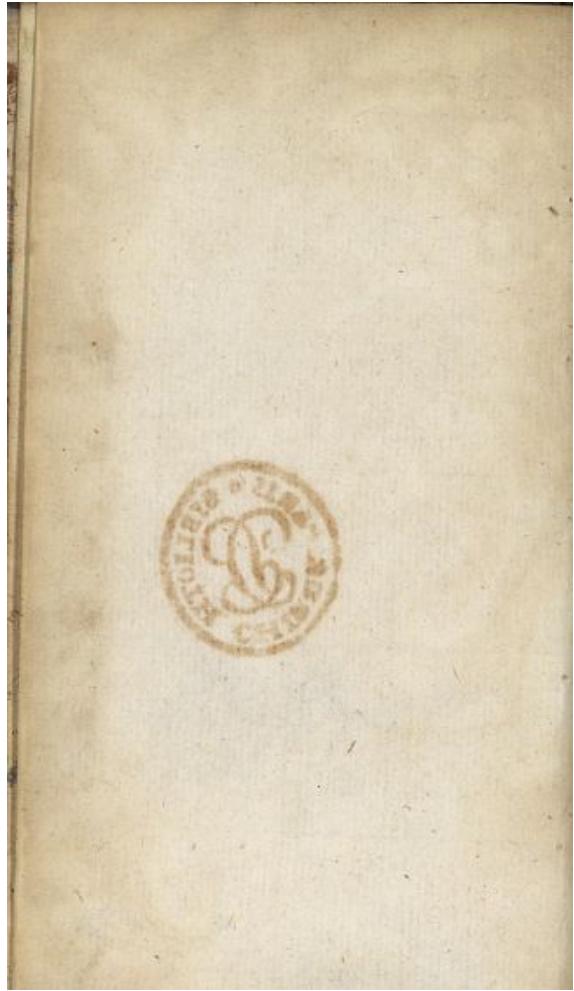


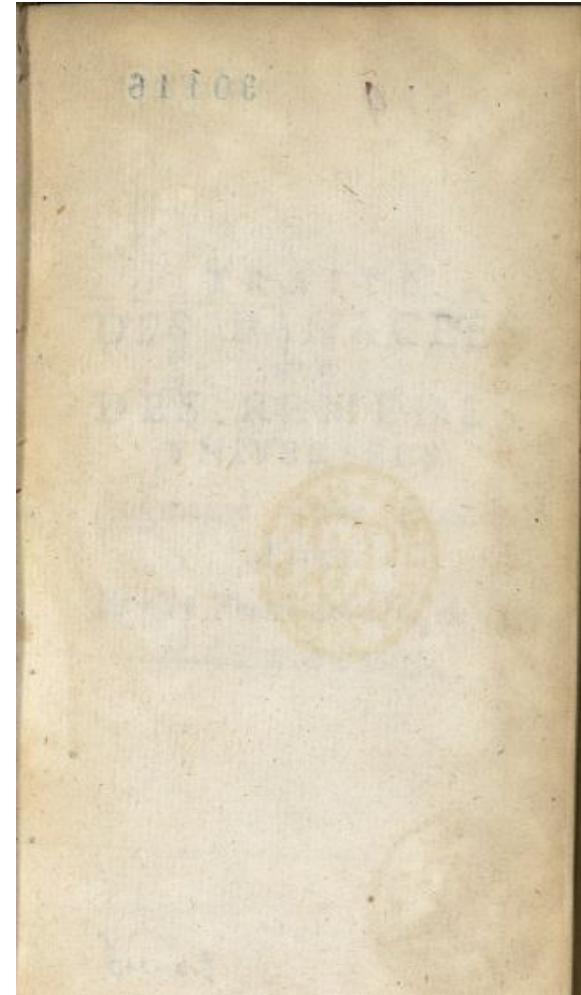












1779

30116

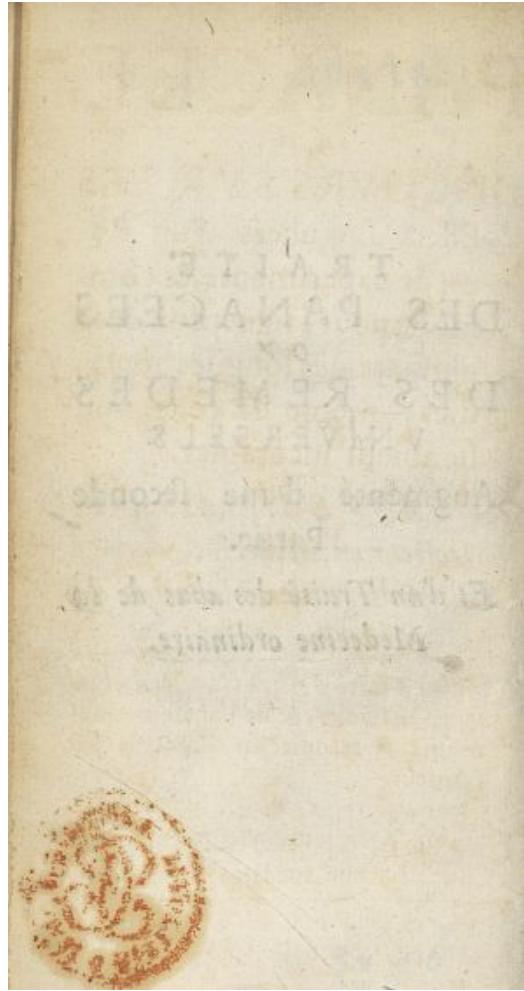
30116

TRAITE'
DES PANACEES
ou
DES REMEDES
UNIVERSEL.S.

Augmenté d'une seconde
Partie.

*Et d'un Traité des abus de la
Medecine ordinaire.*





PANACEE,

o v
DISCOVRS SVR LES

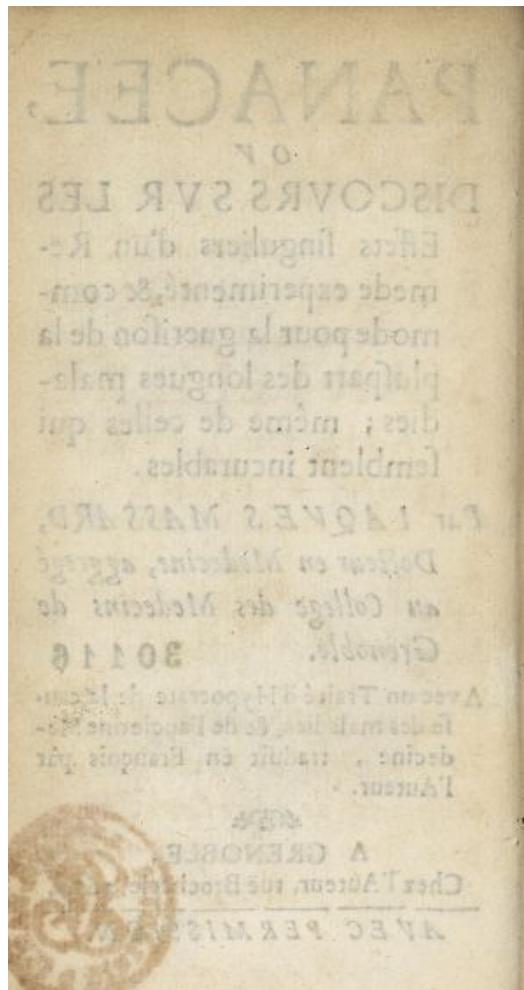
Effets singuliers d'un Remede experimenté, & commode pour la guerison de la pluspart des longues maladies; même de celles qui semblent incurables.

Par I A Q V E S M A S S A R D,
Docteur en Medecine, aggregé
au College des Medecins de
Grenoble. 3 0 1 1 6

Avec un Traité d'Hypocrate de la cause
des maladies, & de l'ancienne Medecine,
traduit en François par
l'Auteur.

A GRENOBLE,
Chez l'Auteur, rue Brocherie, 1679.
—
AVEC PERMISSION.







A MADAME
LA CONSEILLERE
DE LA
MARTELIERE,
DAME DE L' AVAL,
SAINT ESTIENNE,
ET AUTRES PLACES.

MADAME,

Cette PANACE'E ayant
eu le bonheur de servir au réta-
blissement de votre santé, elle se
jette entre vos bras pour déman-
der votre protection. Elle n'au-
ra y

E P I T R E.

roit jamais osé paroître en public,
si elle n'eût eu l'appuy d'une Per-
sonne de votre Rang & de votre
merite, pour la defendre contre la
calomnie. L'envie s'attache tou-
jours à la vertu la plus pure , elle
s'en prend souvent aux Professions
les plus Nobles ; & on peut dire
qu'il n'en est point où son venin
paroisse davantage que dans la
Medecine. Cette passion aveugle
crie hautement contre les Secrets
excellens de la véritable Chimie,
pendant qu'elle étale avec pompe
mille Remedes dangereux de la
fausse. On a vu dans ces derniers
siecles ces Illustres Medecins , ces
grands Restaurateurs de la vraye
Chimie , si persecutez de l'envie,

E P I T R E.
qu'il ne faut pas s'étonner si elle
pousse encore son fiel contre ceux
qui voudroient en les imitant s'é-
lever au dessus du commun.

Ainsi, M A D A M E , étant
obligé de rechercher un azile aussi
sûr que le vôtre , l'accueil favora-
ble que vous avez fait à ce Disc-
ours, & mille autres preuves de
vôtre bonté, me persuaderent que
vous permettriez que vôtre
Nom parût à la tête de cét Ou-
vrage , & que je fisse par là con-
noître à tout le monde le profond
respect que j'ay pour vôtre Per-
sonne. Mon devoir m'engageroit
d'en faire le portrait , mais vôtre
modestie me le deffend. D'ailleurs
la foiblesse de mes expressions
à n

E P I T R E.

obscurcirroit l'éclat de votre Vertu.
Il suffit donc que je vous assure de
mon obéissance , & du dessein
que j'ay d'être toute ma vie ,

MADAME,

Votre très humble &
tres obéissant servi-
teur , MASSARD.

¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶¶

P R E F A C E.

ES differentes vertus du
Remede qui fait la ma-
tiere de ce Discours , m'ayant
obligé d'en user utilement en
plusieurs sortes de maladies ; a
neanmoins donné pretexte à
quelques personnes d'en attri-
buer le succez à la fortune plu-
tôt qu'au juste discernement
de la cause des maladies. Et
comme ce discernement est
absolument necessaire à un
Medecin, mes amis me solli-
citerent d'éclaircir le Public
sur ce sujet; & de faire voir par
demonstration aussi-bien que

P R E F A C E.

par experience , qu'il y peut avoir plusieurs Remedes également propres pour la guérison de diverses maladies , sans aucune distinction d'âge , de sexe & de tempérament.

I'ay tâché de prouver cette proposition dans ce Discours , où l'on verra les vérités que je me suis proposé dans la recherche d'une Panacée , & d'un Remede commode, innocent & efficace pour la guérison des maladies les plus opiniâtres.

Pour réussir dans ce dessein , j'ay eu pour but de nettoyer toutes les parties du corps , principalement les entrailles ,

P R E F A C E.

& de les purifier de toute sorte de souilleure , de tous les leuains & de toutes les semences des maladies , en excitant une fermentation nouvelle , par un levain pur & subtil , qui pénétrat tout le corps , & qui put dissoudre les matieres les plus grossieres & les plus rebelles . C'est pourquoy je traiteray dans ce Discours de l'efficace merveilleuse des leuains , & je feray voir que toutes les actios de la Nature se font par la seule fermentation . C'est de cette fermentation bien reglée que dépend la conservation & le rétablissement de la santé . Ainsi un même Remede peut

P R E F A C E.

suffire pour se preserver , & pour guerir de beaucoup de maladies , sans considerer la difference de l'âge, du sexe, ny du temperament.

Sur ce principe j'ay componné le Remede qui fait le theme de cette dissertation , & ce Remede a été heureusement employé en diverses maladies, où les autres secours de la Medecine sembloient étre inutiles. J'en rapporteray quelques Experiences à la fin de cet Ouvrage, lesquelles suffiront pour persuader la vérité de tout ce que j'avance , & ces Experiences seront si connuës que personne n'en pourra douter.

A M O N S I E U R
MASSARD LE MEDECIN,
S U R S A P A N A C E E.

S O N N E T.

Mortels qui gemissez sous les vives douleurs
D'un venin obstiné d'une fièvre incurable :
Mortels qui pour guérir d'un mal qui vous accable,
N'avez pour tout secours que l'usage des pleurs.

Mortels qui flétrissez comme les belles fleurs
Qui souffrent du Midy l'ardeur impitoyable.
Vous enfin qui fuyans & le lit & la table,
Perdez en peu de temps vos plus vives couleurs.

Cessez, cessez vos cris, abandonnez vos plaintes;
Vos maux vont prendre fin , & toutes leurs atterrantes
Se peuvent échapper par le secours de l'Art.

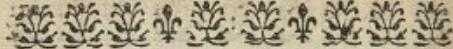
Et c'est Art merveilleux , ce fils de la pensée
Se trouve renfermé dans cette Panacée ,
Que vous offre aujourd'hui le Médecin MASSARD.

T. N.

D I S T I C H O N .

Si plures Medici solo sunt nomine clari ,
MASSARVS unus erit Nobilis Arte sua.

R.



A MONSIEUR
MASSARD MEDECIN.
ANAGRAMME.

JAQUES MASSARD MEDECIN.
A ACQUIS DE REMEDES AMIS.

S O N N E T.

D E même qu'au Printemps la diligente Abeille
Dans les jardins de Flore amassant les odeurs,
Du suc pur & sable des plus charmantes fleurs,
Compose dans sa tache une douce merveille.

Ainsi pour nous guerit MASSARD jour & nuit veille,
Et puissant son savoir des excellens Auteurs,
De l'esprit des Metaux convertis en liqueurs
Il fait sa PANACE'E utile & sans paille.

Envie loin d'icy , va pousser ton vénin,
Oses-tu d'HYPOCRATE attaquer l'Art Divin ?
Si l'on lit ce DISCOVRS , il convainc l'imposture.

Si l'on prête l'oreille aux Malades remis ,
Ils disent , Son Esprit penetrant la Nature ,
A seul ACQVIS pour tous DE REMEDES AMIS.
L. D. L.



PANACE'E

OV

DISCOVR S VR

LES VERTVS, ET SVR
les effets singuliers d'un
Remede experimenté, &
commode pour la gueri-
son de la pluspart des lon-
gues Maladies ; mesmes
de celles qui semblent in-
curables.



HISTOIRE nous
apprend que l'in-
genieux Archimede
receuut un Comman-
dement absolu de Hieron Roy

A

de Sicille , de luy faire sçavoir par démonstration évidente , si la Couronne qu'il avoit dédiée à ses faux Dieux , estoit d'or pur , ou si l'Orfevre y avoit fourré de metal estranger , sans neantmoins la rompre , parce qu'elle avoit esté consacrée .

Cette question si difficile à résoudre tint ce grand Homme dans une extrême consternation : il medita en vain fort long temps sur ce sujet , & desespérant d'y pouvoir réussir , il rencontra par hazard dans le bain ce qu'il avoit inutilement recherché par ses curieuses & profondes méditations . Ce succès imprévu le transporta si extraordinairement , que sans faire réflexion à l'estat indecent où il estoit , il se mit à courir , en repétant continuellement d'un ton de voix fort élevé : *Je l'ay trouvée , je l'ay trouvé !* S'il n'avoit

permis de tourner à mon sujet
ce qui est arrivé à cet illustre In-
genieur , je dirois que j'ay en-
fin trouvé ce que je cherchois il
y a long temps : Je cherchois
par la lecture , par l'experience
& par le travail quelque reme-
de qui pût commodément &
seurement remedier à tant de
longues maladies , qui font ge-
mir si long temps une infinité
de personnes , à qui il ne reste
quelquefois pour toute consola-
tion que les plaintes & les ge-
missemens , ou l'esperance de
la mort. La chose ne me sem-
bloit pas impossible en elle-mê-
me ; l'experience me le persua-
doit , & la raison m'y portoit ai-
sément. Je regardois avec emu-
lation l'Epitaphe de Paracelse ,
qui luy rend ce glorieux témoi-
gnage , d'avoit gueri par un Art
merveilleux toutes les maladies
qui nous paroissent incurables ;

A. ij.

& Vanhelmont rapporte de luy,
qu'il avoit plusieurs remedes
particuliers dont il guerissoit
également une infinité de mala-
dies. Je considerois avec admi-
ration un Butler dans Vanhel-
mont qui guerissoit toute sorte
de maladies par un seul & mê-
me remede. Je voyois beaucoup
de celebres Médecins qui par de
longues méditations & par de
grandes expériences avoient in-
venté des remedes universels;
Mais, comme remarque le fa-
meux Poterius, ceux qui ont
été assez heureux pour décou-
vrir ces rates secrets, ne les ont
jamais voulu communiquer. Je
soupirois après de si glorieux
succès; ma faiblesse me faisoit
rencontrer de grands obstacles
dans ce projet: Mais puis qu'un
grand dessein est toujours glo-
rieux, & qu'en s'attachant avec
soin on peut se perfectionner,

j'ay poussé mō entreprise. Ceux qui s'attachent fortement font souvent de nouvelles découvertes, comme ceux qui font de longs voyages : Et l'on voit tous les jours que l'Academie d'Angleterre s'occupe glorieusement à faire des essais & des expériences dans toute sorte d'Arts & de Sciences, & qu'elle découvre incessamment ce que tant d'autres avoient cherché avec si peu de succès.

Que s'il y a quelque Profession où l'on puisse faire du progrès, ce doit être principalement dans la Medecine. L'admirable diversité des Remedes que Dieu a fourny si liberalement à la Nature, le mélange infini qui s'en peut faire, & la merveilleuse difference des preparations dont on se sert, font évidemment connoître qu'il s'en peut découvrir une infinité d'autres, & qu'il s'en

A. iii.

découvrirà tous les jours. Si l'assemblage des vingt-quatre lettres peut exprimer toutes les paroles & toutes les conceptions des Peuples, dont le langage est si différent, quelle diversité peut-il se concevoir dans les Remèdes, dont le nombre est si grand, & dont la préparation & le mélange se peuvent faire en tant de manières différentes ? C'est pourquoi Dieu a bien voulu favoriser Adam & Salomon de la connoissance des Mineraux, & de la connoissance des Plantes, & leur apprendre la nature de tous les Animaux, pour la transmettre à la postérité : comme il a bien voulu favoriser Hipocrate & quelques autres grands Hommes, de tant de rares avantages dans la connoissance de la Médecine. C'est à ces grands Hommes que nous devons les justes

Maximes qui nous restent pour la conservation de la santé ; ils les ont puisées dans le sein de la Nature, & dans les Loix immuables qui la reglent : c'est sur ces mêmes Loix qu'il faut mediter incessamment, & sur les quelles roulement tous les secrets de la Medecine.

Ces Maximes & ces Loix ont été les guides dont je me suis servy dans la recherche de cette Panacée. Mais pour réussir heureusement dans ce dessein, j'ay joint l'experience au raisonnement, comme les deux colonnes qui soutiennent la Medecine : & me flattant d'avoir réussi assez heureusement dans ce dessein, j'ay cru estre obligé à donner au Public ce que j'avois trouvé, & ce que j'avois cherché si inutilement depuis si long temps : Je le fais pourtant sans precipitation, puis qu'il y a plusieurs années

que je me sers avec succès de ce Remede , dans un grand nombre de maladies, dans les quelles tous les secours de la Medecine avoient semblé juses alors inutiles.

Comme ce Remede est d'une grande vertu , il se prend en petite quantité , & se trouvant de soy-même insipide, on luy peut donner le goust qu'on pourroit souhaiter. On le fait ordinairement prendre en forme de pilules ; ou de tablettes. Ce Remede agit insensiblement, parce que (comme le remarque Van-helmont) souvent la cause de la maladie ne pese pas une dragee ; c'est pourquoy il est nécessaire que l'evacuation soit modérée, ou imperceptible; pour veu que suivant l'Aphorisme d'Hipocrate , on purge ce qui doit estre purgé.

Loss qu'on prend ce Remede

en forme de pilules, il tient le ventre libre, sans aucune incommodité. L'effet le plus évident qu'il produise, est de donner la bonne couleur, l'appétit & la gayeté, qui sont les marques les plus sensibles de la santé, laquelle il procure ordinairement dans douze ou quinze jours, sans être obligé d'observer d'autre précaution que celle d'une bonne nourriture. Mais comme il y a plusieurs personnes qui craignent l'usage des pilules, parce qu'il y entre ordinairement de l'Aloës, & qu'en effet il y en a qui ne les supportent pas facilement, à cause de son amertume & de son acrimonie; on leur donne des pilules insipides & sans Aloës, qui font pourtant le même effet. Pour aider au Remède, j'ordonne quelquefois une légère purgation composée d'une simple teinture de Senné,

& de Manne , ou de quelque autre purgatif doux & benin ; mais je conseille rarement la saignée dans les maux inveterez, principalement lors que les Malades ont mauvaise couleur, qui est une marque certaine d'une méchante constitution, à laquelle la saignée n'est pas favorable.

Il y a plusieurs personnes qui ont de la peine à se persuader qu'un seul Remede puisse operer tant d'effets differens , & même contraires , & qu'il puisse guerir des personnes de different âge, de different sexe, & de different temperament , & dont les maladies n'ont rien de semblable. Mais pour les detromper sur ce point , on les prie de se donner la peine de lire tout ce discours ; & ils demeureront persuadez que la chose n'est pas absolument impossible. Les exemples en sont familiers , les

experiences en sont connues, &
les raisons en sont evidentes.
Véritablement (dit Vanhelmont , ,
parlant des secrets de Paracelse) , ,
puisque la Nature seule guerit , ,
les maladies , suivant le senti- , ,
ment d'Hipocrate, il en faut con- , ,
server l'unité , & la restablir en , ,
son intégrité. Ce qui se peut faire , ,
suffisamment par un seul & mê- , ,
me Remede. Il n'y a qu'à consi- , ,
derer l'unité de la Nature qui , ,
est alterée , & l'unité de la santé , ,
qui est offensée , & par conse- , ,
quent l'unité de l'esprit qui est , ,
agité , sans considerer cette di- , ,
versité de causes , qui ne sont , ,
que les occasions des maladies. , ,
Et puis qu'un des secrets de Pa- , ,
racelse, (ajoute ce Docteur) con- , ,
tient abondamment tout ce qui , ,
est nécessaire pour cet effet , par , ,
la vertu naturelle des Remedes , ,
qu'il emploie . & par les prepa- , ,
rations de l'Ouvrier , il faut ne- , ,

,, cessairement que ce Remede
,, soit suffisant pour toute sorte de
,, maladies. Ces Remedes secrets
,, penetrent jusques au fond du
,, corps , & par une vertu particu-
,, liere ils fortifient toutes les par-
,, ties : Ils dissipent avec efficace
,, toutes les impuretez qui se sont
,, ramassées en divers endroits du
,, corps ; & les ayant une fois dif-
,, soud , la Nature entreprend de
,, vider ce qui luy est nuisible par
,, des voyes qui luy sont connues.
C'est ainsi que ce celebre Mede-
cin explique la maniere d'agir
des Remedes universels de Pa-
racelse.

On ne doit pas s'étonner qu'un
même Remede soit également
favorable à toute sorte de per-
sonnes , & à des maladies dif-
férantes, si l'on considere qu'il y
a beaucoup de choses qui sont
également propres à tous les
Hommes , quoys que les tempe-
ramens

mens en soient si differens. Nous respirons tous un même air , & nous usons de mêmes alimens, sans que jamais personne se soit avisé de s'en estonner, parce que tous y sont accoustumez : La même chose se peut dire des Remedes ordinaires, car la saignée, la purgation , les lavemens & tant d'autres Remedes familiers sont employez par les Medecins pour une infinité de maladies tres différentes & fort opposées. Que si l'on a jouié les Medecins sur la saignée , sur la purgation & sur les lavemens , ce n'a pas été parce qu'ils ordonnent ces remedes trop souvent, mais parce que c'est que lquefois inutilement.

Il n'en est pas ainsi(dit Vanhelmont) des grands secrets de la Medecine, ausquels il appartient , seulement de surmonter toute , la tyrannie des maladies , soit ,

... cognac du chaste B I up 50

, que ces secrets ayent cette vertu
, de leur nature , ou qu'ils ayeant
, acquis une excellente de pureté
& de subtilité , par laquelle ils
reparent promptement notre vie,
& parviennent au degré de Me-
decine universelle . Cette prero-
gative ne peut pas convenir aux
Remedes particuliers qui sont
pris des plautes , lesquels ne peu-
vent pas arriver à cette univer-
salité , mais qui néanmoins sem-
blent estre donnez de Dieu pour
deraciner spécifiquement quel-
que maladie particulière .

Pour donner plus de jour à
cette vérité , il faut considerer
que tous les Medecins rappor-
tent la cause interieure des
maladies , ou à une trop grande
abondance de sang , ou à un
amas de mauvais sucs . La cause
prochaine des longues maladies
ne peut pas venir de la trop
grande abondance du sang , par-
ce qu'il est facile de corriger

cette superfluité , ou par la saignée , ou par l'abstinence , ou par l'exercice ; il faut donc nécessairement que la cause générale des longues maladies dépende immédiatement de l'amassement des mauvaises humeurs.

Ces mauvaises humeurs ont leur siège dans des parties différentes , mais celles qui se ramassent dans la région du bas ventre sont ordinairement la source des mauvais sucs qui s'engendrent dans les autres régions ; car c'est dans les entrailles du bas ventre que se font les premières coctions des alimens , & la séparation de plusieurs sortes d'excremens & de diverses humeurs. Ces humeurs étant engendrées en trop grande quantité , ou étant retenus par quelque obstruction , ou par quelque autre empêchement deviennent facilement la cause des longues

B ii

maladies , parce qu'estans de la nature des levains , & se trouvans aigres , ameres , ou salées , elles se fermentent & s'exaltent dans leurs qualitez , & par cette fermentation elles infectent fortement les autres humeurs , & les alimens que nous prenons , & laissent une si forte impression de leurs mauvaises qualitez dans les parties où elles sejournent , qu'il est tres difficile de l'emporter . Cette mauvaise impression des parties engendre aussi continuellement de mauvais sucs , & fait le germe & la semence des maladies , & la difficulté de la guerison ; c'est pourquoy la saignée , la purgation & les lavemens sont le plus souvent des remedes inutiles dans les longues maladies , parce que l'action de ces Remedes ne pénètre pas jusques dans la substance des parties , où est le siège des maux inventez .

C'est ainsi que s'engendent l'affection des hypochondres, les maladies melancoliques, les vapeurs de mère, les vertiges, les douleurs de tête & d'estomach, l'hydropisie, les fièvres d'accez, les fiévres lentes, l'hystisie, les pâles couleurs, la palpitation de cœur, la difficulté d'urine; & tant d'autres maladies que je ne nomme pas.

De maniere qu'il y a peu de longues maladies qui ne prennent leur origine mediatamente ou immediatement, des humeurs impures qui sejournent dans quelqu'une des parties du bas ventre.

Ces humeurs estant devenus extremement aigres ou ameres, apres ou fallées par leur séjour, laissent de fortes teintures de leurs qualitez dans les parties où elles sont retenués, & font une extrême résistance à l'a-

B iii

18 PANACE'E.
ction de la chaleur naturelle,
de laquelle elles ne peuvent
recevoir aucune coction. D'où
vient que les maladies qui pro-
viennent de ces humeurs exces-
sivement exaltées, sont ordi-
nairement si opiniastres, & si
cruelles que Fernel les appelle
fort à propos le fleau des Mede-
eins aussi bien que des malades.

Et comme un seul & même
remède peut nettoyer les
entrailles de toute leur souill-
ure, & purifier en même-
temps les autres parties du
corps, il faut nécessairement
qu'un seul, & même remède
puisse guérir toutes les mala-
dies qui proviennent de l'impu-
reté des entrailles ; l'effet de-
vant celles après que la cause
est ôtée.

La diversité des humeurs im-
pures qui souillent les entraî-
lles, n'empêche point qu'un mé-

me Remede ne puisse corriger tous les excès qui s'y trouvent, parce que la nature agit d'une même maniere dans la guerison de différentes maladies , en rectifiant ces humeurs par la fermentation,& la coction des mêmes humeurs, sans opposer des qualitez particulières qui soient contraires à chaque eſpece de maladie. C est pourquoy un Remede qui agira à la maniere de la nature, & qui par la fermentation cuira les humeurs , & les reduira à la moderation qui leur est requise en leur oſtant cette odeur de levain que ces humeurs ont laiſſé dans les parties , pourra guerir tous les maux que ces mêmes humeurs ont cauſé.

La maniere ordinaire d'agir de tous les Medecins justifie qu'il y a plusieurs remedes qui agifſent universellement, ils appellent

20 P A N A C E E.
le Magistere de Tarterre un digestif universel , parce qu'il profite également à la coction de toutes les mauvaises humeurs ils nomment Sel Polychreste un sel qui a divers usages , & ils se servent tous les jours du crème de tarterre , du sel prunelle , du sel des plantes aperitives , de l'esprit de Vitriol , de l'esprit de Sel , & de soufre , à cause des différents effets qu'ils produisent , & je ne vois aucun Medecin qui ne se serve de ces Remedes pour diverses maladies , & en toute sorte de tempérament . La même chose se justifie dans l'usage des eaux minérales , dont une infinité de personnes de tout âge , de tout sexe , & de toute sorte de tempérament se servent très utilement pour des maladies fort différentes .

Villis rapporte fort à propos la cause de tous ces effets diffé-

rens, à la nouvelle fermentation que ces Medicemens excitent dans nos corps, laquelle corrige cette autre fermentation impure, & dereglée des humeurs, & nettoye les parties de ce levain impur qui est dans leur substance.

Le remede dont je parle, quoy qu'il soit beaucoup plus efficace, & plus innocent que les Remedes ordinaires dont j'ay parlé, agit neanmoins de la même maniere, il regle les humeurs, & oste la semence des maladies en excitant une nouvelle fermentation dans les humeurs mêmes & dans les entrailles pour les purifier de leur souilleure.

L'on voit doncques que la difficulté de guerir les longues maladies vient de ce qu'on ne connoit pas assez l'activité des levains, soit dans les fonctions

22 P A N A C E E.
de la nature, soit dans les maux,
soit dans les Remedes. On accu-
se ordinairement le froid, ou le
chaud, le sec, ou l'humide de
la cause principale des mala-
dies, donc néanmoins ils sont
fort innocens , suivant la Do-
ctrine d'Hypocrate , comme je
feray voir à la suite.

On se persuade aussi que la
cause ordinaire des maladies
vient principalement du vice
des humeurs ; & néanmoins
leur source est dans la mauvai-
se disposition des parties , &
dans une vertu maligne qui les
infecte , & nullement dans l'in-
temperie du chaud, du froid,
du sec, ou de l'humide. C'est
pour cela que Vanhelmont dé-
> finit la maladie, un levain impri-
> mé dans les esprits , lequel se
> , communique en suite au sang , à
> , l'aliment prochain des parties,
> aux parties mêmes & aux excre-

PANACE'E. 23
mens du corps , suivant la pro- , ,
priété de son idée , & de cette im- , ,
pression arrivent les maladies qui , ,
procedent de la distribution , ou , ,
de la digestion des alimens ; ainsi , ,
la cause des maladies ayant été , ,
ignorée , il a été impossible d'en , ,
connoistre les remèdes .

On voit déjà en quelque ma-
niere quelle est la véritable cau-
se des maladies , quelle est la
maniere d'y remedier , & com-
ment un seul & même remede
peut également profiter pour la
coction des mauvais sucs , &
pour ôter le levain & la fetu-
leure qui est dans la substance
même des parties : L'on voit
que ces operations se font par la
seule fermentation , & que la Na-
ture se sert de ce seul moyen
pour tempérer les mauvaises
humeurs en les reduisant à cette
moderation de qualitez & de
substance qui leur est convena-

PREMIERE

24 PANACE'E.
ble, afin que ces humeurs puis-
sent estre vuidées sans peine, soit
par la Nature même , soit par
l'Art.

Pour donner plus de jour à
cette vérité, il faut considerer
que la cause des maladies pro-
cede de trois qualitez differen-
tes, qu'on appelle premieres, se-
condes & troisièmes. On exami-
nera séparément ce que peu-
vent les premieres qualitez,
quelle est la vertu des secondes
& l'efficace des troisièmes: Quel
ordre & quelle dépendance ces
qualitez ont entre elles , afin de
connoistre clairement la manie-
re d'y porter le remede.



PREMIERE



PREMIERE
PARTIE.
*DE LA VERTU DES
secondes Qualitez.*

DOR DRE voueroit, s'il semble, qu'on commençat par les premières qualitez ; mais comme les secondes sont la cause la plus frequente & la plus sensible des maladies , il faut parler des secondes ayant que de parler des premières.

Hipocrate persuadé de l'importance de cette matière en a fait un Traité particulier dans le Livre qu'il a intitulé , *De l'an-*

C

cienne Medecine, contre certains innovateurs de son temps , qui mettoient pour cause generale des maladies , le chaud , ou le froid , l'humide ou le sec .

Dans ce Traité il preuve par des demonstations evidentes ,
,, que ces premieres qualitez ne
,, sont point la cause des maladies ,
,, mais qu'il y a d'autres qualitez
,, qui les produisent , lesquelles
,, sont plus agissantes que les pre-
,, mieres , c'est pourquoy il les ap-
,, pelle par excellence des vertus ,
,, à cause de l'efficace qu'elles ont
,, dans leur action ; il dit que ces
,, qualitez sont l'aigre , lamer , le
,, fallé , l'aspre & l'insipide , qui se
,, trouvans dans l'homme & se te-
,, nans dans la moderation qui leur
,, est requise , & dans la juste pro-
,, portion qu'elles doivent avoir ,
,, conservent la santé ; mais
,, lors qu'elles sont parvenuës à

leur plus haut degré, elles trou-,,
blent cruellement le corps :,,
que le moyen de remédier aux ,,
maux qui nous attristent par l'ex-,,
cez de ces qualitez, c'est la coc-,,
tion des humeurs & la vuidaenge ,,
des sucs intemperiez : que le ,,
chaud & le froid n'estans en au-,,
cune maniere capables de coc-,,
tion , ne peuvent nullement ,,
estre la cause des maladies qui ,,
ne guerissent que par cette mè-,,
me coction : que la Nature re-,,
medie d'elle-même & dans peu ,,
de temps aux maux légers , qui ,,
sont causez par le chaud & par ,,
le froid: Et qu'elle n'a pas besoin ,,
d'emprunter ailleurs un secours ,,
qu'elle trouve dans elle-même .
En effet, quand on a souffert un ,
grād froid, on ressent ensuite un ,
grand chaud , pourvu qu'on ,,
n'ait pas esté gelé , & que l'on ,,
soit à couvert & assez vêtu; & au ,
contraire, après avoir esté beau-,,

C ij

,, coup échauffé , on ressent un
,, grand froid , & même l'on
,, frissonne , si l'on s'arreste long
,, temps dans le mérne lieu , &
,, qu'on soit vétu de la même ma-
,, niere. De sorte qu'on ne doit
,, rien craindre de dangereux de
,, ce qui est suivi si tost de son con-
,, traire. Il en est de mesme
,, dans les fiévres , où après les
,, frissons il s'allume une grande
,, chaleur , & après la chaleur
,, on est plus frais que si l'on
,, n'avoit point eu de fièvre.

,, Que si le chaud (ajoute-t'il)
,, agit quelquefois puissamment
,, au dedans de nous , ce n'est pas
,, comme tel, mais en tant qu'il est
,, chaud & amer , ou qu'il est
,, chaud & salé, ou qu'il est chaud
,, & aigre , ayant des effets tous
,, contraires , selon qu'il est di-
,, versement conjoint avec ces
,, diverses facultez. Il en est de

PREMIERE PARTIE. 29
même du froid, quand il est joint , ,
aux mêmes qualitez, & qu'ainsi , ,
on ne peut pas remedier aux ex - , ,
cez du chaud ou du froid, par le , ,
chaud, ou par le froid; c'est pour- , ,
quoy dans le cōmencement des , ,
rhumes & des fluxions , les hu , ,
meurs qui les excitent sont sal- , ,
lées, subtile & acres, & par cette , ,
acrimonie elles causent de l'ar- , ,
deur, de l'inflammation, & quel- , ,
quefois de l'ulcere sur les parties , ,
où elles se jettent. Que cette ar- , ,
deur & ces autres accidens ces- , ,
sēt ensuite lors que le rhume se , ,
meut, & nullement par aucun , ,
changement qui se fasse du , ,
chaud, ou du froid: que si le rhu- , ,
me est causé par la seule cha- , ,
leur , ou par le froid tout seul , ,
sans aucun mélange de qualité , ,
étrangere , il est facilement gue- , ,
ry par la Nature seule, sans au- , ,
cun autre remede.

Ce qui oblige Hipocrate de , ,

C iiij

, ne donner aucun rang dans les
, maladies aux intempéries chau-
, des , ou froides , humides , ou
, seches , en tant que telles ; mais
, divisant les maladies en celles
, qui arrivent aux parties similai-
, res , & aux parties organiques,
, il n'admet pour cause des mala-
, dies des parties similaires que
, lamer , l'aigre , le salé , l'aspre
, & l'insipide ; c'est pourquoi il
, veut que le Medecin ait une con-
, noissance parfaite des effets de
, toutes ces vertus , de l'impre-
, sion qu'elles font sur nos corps,
, & de la connexion qu'elles ont
, ensemble.

Ces vertus & ces secondez qualitez ne sont autre chose que
les proprietez des sels qui sont
d'une efficace merveilleuse dans
toutes les actions de la Nature,
pour conserver la santé par leur
moderation , & pour causer les
maladies par leurs excès : C'est

PREMIERE PARTIE. 31
par cette raison que le sel est le symbole de la sagesse , car le sel doit estre dans une juste moderation , non seulement dans les assaisonnement , mais aussi dans tous les corps mixtes dont il est un principe sensible; c'est ce principe qui est l'auteur de la saveur , & par consequent de toutes les vertus , comme l'enseignent les Chimistes.

Le sel qui s'engendre dans nos corps est de deux sortes , l'un est domestique & l'autre étranger ; le sel domestique est celuy qui est doux & benin , & qui par consequent conserve la santé : le sel étranger est corrosif , & la cause des ardeurs des acrimonies , & des corrosions , & par conséquent il est la cause ordinaire des maladies , comme l'enseigne Hippocrate .

Ce sel étranger est de trois sortes dans l'homme , le mineral ,

32 PANACEE.

Le vegetal & l'animal , qu'on peut subdiviser en autant de sortes qu'il y a de mineraux , de vegetaux & d'animaux , parce que les sels qui s'engendrent quelquefois dans l'homme , ont du rapport avec les autres sels qui s'engendrent dans la Nature. C'est à cause de la diversité des sels qui s'engendrent dans nos corps que Paracelse appelle l'homme, le Petit Monde.

Il est donc evident que ces différentes qualitez d'aigre, d'amer, de salé, d'apre & d'insipide, qui s'engendrent dans nos corps, & que les Medecins nomment *Cachimie*, ne deviennent la cause générale de tant de sortes de maladies, que parce qu'elles excèdent la mediocrité, & qu'elles ont acquis un degré considérable de salure , ou d'aigreur, d'amertume , ou d'apréte , qui sont des proprietez de diverses

PREMIERE PARTIE. 33
sortes de sels qui s'engèdrent au dedans de nous , & qui sont la cause ordinaire de tous les maux qui nous arrivent, parce que ces sels sont d'une extreme efficace.

Ainsi les chaleurs & les froideurs qui arrivent dans nos corps par l'irritation des sels, ne sont pas des maladies, mais des accidens qui suivent les diverses irritations des mêmes sels. C'est pourquoy pour reme-
dier aux maux qui proviennent de l'acrimonie des sels & des vertus excessives des sucs , & pour oster ce levain qu'ils im-
priment dans les parties , il n'est pas nécessaire d'échauffer ou de rafraichir , mais de meurir ces mauvais sucs , & de les tempe-
rer , pour les vider ensuite plus aisément.

Par cette coction l'on oste en même temps la mauvaise disposi-
tiō qui est dans la partie affligée,

34 P A N A C E' E.
cette coction estant l'unique moyen dont la Nature se sert pour la guerison des maux : & cōme le Medecin est le Ministre de la nature, & qu'il la doit imiter lors qu'elle agit bien ; c'est donc par cette coction qu'il doit procurer la guerison des maladies.

Cette coction se fait par la chaleur naturelle, de la même maniere que se fait la maturité des fruits , lesquels deviennent agreeables en meurissant , & en quittant cette àpreté qui les rendoit de mauvais goût; de même ces mauvais sucs venâs à se meurir perdent ces qualitez excessives qui les rendoient si contraires à la nature , & par cette maturité ils acquierent une moderation dans leurs qualitez , & une certaine égalité de substance qui les rend amis de la Nature même.

Pour bien entendre le senti-

PREMIERE PARTIE. 35
ment d'Hipocrate, & pour pro-
fiter de l'avis important qu'il
nous donne , il faut examiner
plus particulierement en quoy
consiste cette coction des hu-
meurs , & comment on la peut
procurer , puisque c'est l'unique
moyen qu'il nous enseigne pour
surmonter la cause des mala-
dies.

La coction (selon Aristote),
est la perfection de son propre
sujet par la chaleur qui luy est
naturelle; ainsi la nature se trou-
vant robuste & vigoureuse , &
plus puissance que la cause de la
maladie , donne à ces mauvais
sucs toute la perfection dont ils
sont capables , & les meurit si
parfaitement qu'il ne leur reste
aucune faculté excessive pour
nous troubler, & les ayant meu-
ry, elle les vide par les voyes ,
qui luy sont les plus propres &
les plus commodes.

Aprés que le Philosophe a défini la coction , & qu'il l'a divisée en trois especes generales, il definoit encore la maturité des tumeurs & des mauvais sucs, &
,, dit que cette maturité est la coction de l'humide qui se trouve
,, en eux , laquelle coction se fait
,, par la chaleur naturelle , qui
,, n'estant pas dominante , ne
,, peut aussi terminer l'humide.

,, Aussi toutes les choses qui
,, se meurissent deviennent tou-
,, jours plus épaissies , & quit-
,, tent la subtilité & la tenuïté
,, qu'elles avoient dans leur sub-
,, stance.La crudité au contraire est
,, une imperfection qui arrive par
,, le defaut de la chaleur naturel-
,, le & par la disproportion qu'el-
,, le a avec l'humide qui doit estre
,, meury , car toutes choses sont
,, dites crues,lors qu'elles ne sont
,, pas vaincues , & qu'elles n'ont
,, pas leur consistance par la cha-
,, leur naturelle.

Que

Que s'il est vray que l'Art perfectionne la Nature, comme l'experience le justifie , l'excellence de la Medecine consiste principalement, d'aider à la Nature même à cuire les mauvaises humeurs, comme nous avons dit. Or encore que cette coction soit l'ouvrage de la chaleur naturelle , il est pourtant du devoir du Medecin d'oster les empêchemens que la nature seule ne pourroit jamais surmonter, qui est de tempérer l'amere, l'aigre, le falle , l'âpre & l'insipide , & les autres qualitez des sels , lors qu'elles sont trop exaltées.

Pour réussir dans ce dessein qui est de la dernière importance, & dans lequel consiste presque toute la difficulté qui se rencontre dans la guerison des maladies, il faut sçavoir de quel-

D

38 P A N A C E E.
le maniere ces diverses qualitez des sels agissent si efficacement au dedans de nous ; par quels ressorts secrets elles nous affligen, & par quel moyen la Nature les meurit & les adoucit, afin qu'à l'imitation de la Nature même nous puissions trouver les indications & le party qu'il faut prendre , pour remedier heureusement aux maux qui nous arrivent par les effets pernicieux de ces vertus **excessive-**
ment exaltées.

La Nature n'exerce aucune de ses fonctions, soit dans les alternatiōs , soit dans les generations, soit dans les differentes coccitions des alimens, ou dans la digestion des mauvaises humeurs , qui ne se fasse par la voye de la fermentation. Toutes les causes de la maladie & de la mort, & toutes les exaltations des mau-

vais sucs qui s'engendrent au dedans de nous, & qui excitent en nous tant d'inquietude & tant de tourmens, ne se forment & ne s'augmentent que par la fermentation. Tous les Remedes que nous employons pour nous secourir n'agissent que par la même fermentation, aussi bien que les poisons. De sorte qu'il ne se passe rien dans nos corps qui ne se fasse par le moyen de cette fermentation. La pluspart des alimens & des remedes que nous employons à notre usage n'acquierent aussi leur perfection que par le même moyen.

C'est pourquoi Villis a dit tres à propos après Vanhelmont, que non seulement nous naissions & nous sommes nourris par le moyen des fermens, mais aussi que nous mourons par ce

D ij

40 PANACEE.
même moyen, que chaque maladie excite en nous ses tragédies par quelque levain, & que nous ne guerissons que par le moyen de quelque fermentation. Cela posé pour fondement, il faut absolument que la conservation & le restablissement de la santé dépendent de la même fermentation quand elle est bien réglée, puisque cette fermentation est l'unique moyen dont la Nature se sert pour la coction des bons & des mauvais sucs, & pour toute sorte d'alterations, aussi-bien que pour la génération : d'où vient que la coction est inseparable de la fermentation, la coction ne se faisant que par ébullition, laquelle n'est autre chose que la fermentation même. C'est pourquoi Platon comprend l'ébullition & la fermentation dans une

PREMIERE PARTIE. 4^e
mesme définition. La fer-
mentation (dit-il) ou l'ebulli-
tion , est un mouvement qui se
fait dans une substance terrestre,
par lequel cette substance de-
vient volatile & d'une nature
aérée & spiritueuse : c'est un
mouvement qui se fait dans un
corps grossier par la force du
levain, par le moyen duquel ce
corps s'enfle , s'eleve , & ac-
quiert beaucoup des esprits
qu'il n'avoit point auparavant,
ou qui estoient enfermés dans
la matière , comme l'on voit
arriver dans le pain , dans le
vin , dans la biere & dans le
citron ; ainsi ce corps s'exalte
dans toutes ses qualitez , parce
que le degré de perfection de
chaque chose consiste en l'a-
bundance des esprits , qui luy
sont propres : De sorte qu'il
n'y a point de plante ou de

D iiij

fruit dont on ne puise tirer par ce moyen de l'eau de vie , c'est à dire une liqueur volatile propre à estre enflammée.

Villis explique très bien la nature de la fermentation lors qu'il la definit un mouvement interieur des parties de chaque corps qui tend à sa perfection, ou à son changement. D'où il infere que tous les mouvements d'alteration , de génération & de corruption qui se font dans tous les corps sont excitez par quelque fermentation.

C'est pourquoy il y a deux sortes de levains, les uns sont les auteurs des générations & des corruptions , & par consequent des semences , & les autres sont les organes de ces premiers levains , & les causes prochaines de toutes les alterations.

Les premiers sont les prin-

cipes des formes & des troisièmes qualitez, qu'on appelle, occultes ; & les seconds sont les diverses proprietez des sels, & precisément ce qu'Hippocrate appelle par excellence des Vertus, c'est à dire, l'amer, l'aigre, le salé, l'âpre & l'insipide, lesquelles se rencontrent toutes dans l'homme, comme l'experience le justifie. Lors que ces levains sont dans la moderation requise, & que les uns ne predominent pas sur les autres, on jouit d'une parfaite santé : Mais lors qu'il y a quelqu'un de ces sucs qui prevaut, & qui excite un levain estranger, en depriment ou en afforblissant les esprits & les levains vivifiants qui sont dans chaque partie ; l'on est affligé de diverses sortes de maladies, & ces maladies sont assez souvent la cause de la mort..

Ce sera de ces seconds levains & de ces differentes proprietez des sels dont nous traiterons dans cette premiere Partie, mais la liaison naturelle qui se rencontre entre ces seconds levains & les premiers nous engage necessairement à dire quelque chose de ces premiers levains ; car les seconds dependent en partie des premiers , je dis en partie, parce qu'ils dependent aussi de la matiere dont ils sont composez. Ces seconds levains different des premiers en ce que les premiers dependent immediatement des formes & des semences dans les quelles ils sont. D'où vient (dit Vanhelmont) que ces premiers levains sont entierement separés des qualitez materielles, & qu'ils prennent véritablement quelque qualité corporelle

PREMIERE PARTIE. 45
le , pour communiquer plus fa-, ,
cilement leur force vivifiante au , ,
corps, mais cette qualité mate- , ,
rielle ne peut pas entrer en con- , ,
cours avec ce premier levain vi- , ,
vifiant , puisque tout ce qui agit , ,
par la qualité des sels , n'est pas , ,
de la même faculté de la semen- , ,
ce, mais un accident qui varie se- , ,
lon son objet , cest pourquoi la , ,
qualité des sels peut pecher dans , ,
le plus ou le moins.

La fermentation estant d'une
necessité si absoluë dans toute
l'oeconomie du corps pour exer-
cer toutes les fonctions de la
vie , la nature qui est en elle-
même un levain vivifiant , a soin
de produire au dedans de nous
les sels & les levains nécessaires
pour exciter cette fermentation,
& pour cet effet elle s'est ac-
compagnée dans toutes ses coc-
tions , des qualitez nécessaires

46 P A N A C E E.
qui servent à la fermentation
qu'elle se propose.

La premiere coction qui se fait dans l'estomac , par laquelle la nature change les alimens en chile , se fait par le moyen d'un suc aigre qui est envoyé de la rate dans l'estomach même, cōme l'ont reconnu les plus celebres Medecins; cela se voit évidemment , si l'on considere que tout ce que l'on vomit après la digestion est aigre, que la membrane interieure de l'estomach des animaux est propre à cailler le laict par son aigreur , & que cette aigreur est d'autant plus grande que les animaux sont plus devorans; vanhelmont estant enfant expérimenta cette aigreur, car il ressentit un goût fort aigre dans le bec d'un Moineau qui luy bequetoit la langue : D'où vient que pour appaiser cette

PREMIERE PARTIE. 47
grande aigreur que les oiseaux
ont dans l'estomach, ils sont
obligez de manger de l'argille,
du tœuf, & des pierres, sans
quoy ils comberoient malades.

Hipocrate nous enseigne que
le reproche aigre que nous fait
l'estomac dans une extrême in-
digestion est une marque de
guerison, parce que la Nature
commence à reparer le levain
de la digestion ; & l'experience
nous apprend que tout ce qu'on
donne pour reveiller l'appetit
est aigre.

Le voisinage & la communion
des vaisseaux qui sont entre la
rate & l'estomach, a fait juger
aux Medecins que ce suc acide,
ou cette odeur de levain est en-
voyée de la rate dans l'esto-
mach, c'est pourquoy mesme les
oiseaux qui digèrent les choses
les plus dures ont la rate unie
avec l'estomach.

Or l'estomach n'a pas ce levain dans soy ou de soy même, car l'appetit de l'estomach s'en va quelquefois pour un temps, & revient, facilement dans un autre temps, parce que la cause de l'appetit n'est pas dans l'estomach même, mais l'estomach l'emprunte de la rate.

Cette aigreur de l'estomach differe des autres choses qui sont aigres, en ce que l'aigreur de l'estomac rend volatiles les choses qu'elie penetre ; au contraire, tout autre esprit qui est aigre devient fixe, en dissolvant son sujet, suivant un axiome des Chimistes.

C'est ce levain aigre de l'estomach qui donne de l'appetit, qui est spécifique à l'estomach même & qui est distingué spécifiquement dans toutes les différentes espèces d'animaux ; c'est

PREMIERE PARTIE. 49
ce levain qui fait des effets qu'on ne sçauoit attribuer à aucune sorte de chaleur , puis que les Poissons qui n'ont point de chaleur actuelle, digerent mieux que les autres Animaux. Il est vray qu'on attribue aux Poissons une chaleur en puissance, mais cette chaleur ne pourroit pas échauffer actuellement.

Quoy que ce levain de l'estomach ait une aigreur specifique qui luy est tres particulière : Neanmoins cette aigreur n'est pas ce levain vivifiant , mais c'est seulement son organe ; c'est pourquoi la digestion en soy est l'ouvrage d'un autre levain vivifiant qui s'accompagne par tout d'une autre qualité seconde qui sert à la fermentation , & qui tend au but que la nature a de vivifier , c'est pourquoi le Chyle est parfaite.

E

50 P A N A C E E.
ment dépouillé de l'aigreur de
son levain dès le moment
qu'il est coulé de l'estomach
dans les intestins, en chan-
geant son sel aigre en un sel
sale par une seconde fermen-
tation.

Le mélange qui se fait du fiel
avec le Chyle dès que le Chyle
est sorty de l'estomach pour
entrer dans les boyaux, fait
assez voir que la nature a
formé le fiel, pour exciter une
nouvelle fermentation, & une
nouvelle digestion dans les in-
testins, car il y a autant de le-
vains que de digestions. C'est
, par le moyen de ce fiel, dit Van-
, belmont, que le Chyle est per-
, fectionné, que le sang est pre-
, servé de corruption, & que la
, serosité, & les autres excre-
, ments sont separéz, ce qui ar-
, rive en même - temps que le

PREMIERE PARTIE. 51
fiel change le sel aigre de l'esto-,,
mach en un sel sale, car l'aigre est,,
toujours extrêmement nuisible,,
si ce n'est dans l'estomach .,,
c'est à cause de cet usage si,,
important que la nature a logé,,
la vescie du fiel avec tant de,,
précaution dans la partie cave,,
du foy. Il a fallu que la nature,,
l'ait caché avec cet Art , parce,,
que le levain du fiel venant à,,
se deregler , cause plusieurs,,
maladies dangereuses , com-,,
me le Cholera Morbus , la,,
Dysenterie , la Jaunisse , &,,
quantité de fievres tres mau-,,
vaises.

Vne preuve que les sucs ai-
gres & amers sont propres à
exciter la fermentation , c'est
l'experience journaliere de faire
lever la pâte avec du levain
aigre, ou avec de la lie amere de
biere ; outre que le dereglement

de la ferméation qui se fait dans l'estomach, s'explique fort bien par l'exemple du pain ; car comme le pain devient aigre lors qu'il y a trop de levain, & qu'il devient amer lors qu'il y a trop de la lie de Biere : De même aussi les alimens s'aigrissent dans l'estomach, lors qu'il y a trop de ce suc aigre & melan-colique, & ils deviennent amers dans les personnes bilieuses, lors qu'elles mangent des choses trop grasses, ou trop douces, ou lors que le fiel se dégorge dans l'estomach par quelque dérèglement des viscères.

Il s'engendre aussi un suc âpre au dessous de l'estomach dans un corps glanduleux nommé Pancreas, lequel suc se com-munique à l'estomach même, & au premier boyau ; ce suc contribuë aussi beaucoup à la

PREMIERE PARTIE. 53
fermentation des premières di-
gestions , par son âpreté , com-
me le Tartre sert à diverses fer-
mentations par la même rai-
son.

L'on voit évidemment que
la cause de la plus part des
Maladies se rencontre dans les
parties du bas ventre, parce que
c'est dans ces parties que s'en-
gendent les levains des premie-
res digestions, ces levains venant
à s'éxalter dans leurs qualitez,
ou à s'augmenter dans leur
quantité , ou à se transporter
dans des lieux qui ne sont pas
de leur jurisdiction , produi-
sent des levains étrangers , &
pervertissent l'ordre establi par
la nature dans les coctions. Ces
levains estans alterez changent
l'harmonie qui doit estre entre
l'aigre & l'amer, le salé & l'âpre
ou l'insipide , & par ce chan-

E iij

54 PANACEE.
gement troublent l'oeconomie
de la nature dans toutes ses fon-
ctions , parce que ces fon-
ctions dependent de cette har-
monie & de ce juste tempera-
ment , comme de leur cause
principale.

Au contraire , c'est dans la
bonne disposition de ces mê-
mes levains, que consiste la per-
fection qui est requise pour exer-
cer parfaitement toutes les fon-
ctions du corps & de l'esprit.
,, Aussi Aristote remarque dans
,, ses Problemes ; Que tous ceux
,, qui ont excellé dans quelque
,, profession, comme dans la Phi-
,, losophie, dans la Politique,dans
,, la Poësie , dans l'exercice des
,, Ars , ont estez naturellement
,, melancoliques.

Mais comme cette humeur
melancolique suit le destin des
choses les plus parfaites , dont

PREMIERE PARTIE. 55
le dereglement est toujours le plus grand , & la corruption la plus dangereuse, il arrive aussi que cette humeur melancolique excedant dans ses qualitez , ou souffrant quelque corruption dans sa substance, il n'y a rien qui cause de si grands desordres , & qui pervertisse si fortement toutes les fonctions du corps & de l'esprit ; c'est pourquoy Hypocrate nous enseigne que lors que le suc aigre predomine sur les autres sucs , il est extreme-
ment nuisible.

Aristote explique fort à pro-
pos la cause des differens effets
de cette humeur melancolique,
par l'exemple du vin , Paree,,
que l'un & l'autre sont d'une,,
nature spiritueuse & vaporeuse,,
& par consequent tres propres,,
à fermenter les humeurs ; car,,
de même , dit il , que le vin ,

56 PANACEE.
,, produit des effets differens, suivant la diverse disposition des personnes, & la differente quantite dans laquelle il est pris; ainsi l'humeur melancolique s'accormode au naturel des personnes ou elle predomine, & selon leur differente cõstitution produit des effets cõtraires. D'où vient que ceux qui sont d'un temperament melancolique ont aussi des moeurs tres differentes, suivant leur diverse constitution: Par exemple, ceux qui ont beaucoup de melancolie froide, sont paresseux & stupides; ceux qui ont beaucoup de melancolie chaude, sont violens & ingenieux, amoureux & coleres, portez aux desirs, & grand parleurs: Et parce que cette chaleur est souvent proche du cerveau, qui est le siege du jugement, il y en a plusieurs qui

PREMIERE PARTIE. 57
deviennent furieux & transpor-,,
tez ; ceux dont la chaleur est,,
modérée , sont véritablement,,
melauncoliques , mais beaucoup ,,
plus prudens & plus advisez,,
& quoy qu'ils n'excellent pas,,
en quelque partie , ils l'empor-,,
tent neanmoins en d'autres ; par,,
exemple dans les Lettres ou,,
dans ses Arts , ou dans l'admi-,,
nistration de la Republique. ,,

L'observation de Villis est
digne de remarque, il a observé
dans ses dissections , que ceux
qui avoient la rate noire , & qui
estoiuent melancoliques , estoient
ingenieux ; mais que ceux qui
l'avoient rouge & merveille
comme les enfans , n'avoient
pas de l'esprit.

Ainsi le levain qui s'engendre
dans la Rate se trouvant d'une
qualité modérée, cause une in-

58 PANACE'E.
finité d'avantages pour les fon-
ctions du corps & de l'esprit ;
mais lors qu'il est trop exalté,
ou trop aigre, comme dans les
affections des hypochondres,
ou qu'il ne l'est pas suffisam-
ment, comme dans les hy-
dropisies, il nous afflige en
beaucoup de manières diffe-
rentes.

Le suc melancolique étant
perfectionnée dans la Rate,
par une grande quantité d'ar-
teres considérables ; ce suc, dis-
je, ne sert pas seulement pour la
nourriture de la partie & pour
la fermentation du chile, il pro-
cure encore la fermentation de
toute la masse du sang, & rend
le sang plus subtil & plein d'es-
prits. C'est pour cela que l'hu-
meur melancholique domine
sur diverses fonctions du corps

PREMIERE PARTIE. 59
& de l'esprit, & qu'elle est si
propre à procurer la maladie,
ou la santé.

Le dérèglement des fer-
mentations produit si grande
quantité de vents & de vapeurs,
que les Médecins appellent l'affec-
tion des hypocondres une
maladie venteuse.

Le battement continué du
cœur & des artères, qui con-
serve la vie, est un signe certain
d'une fermentation continue
du sang & des esprits, laquelle
estant bien réglée, marque la san-
té; mais aussi cette même fer-
mentation étant déréglée, est une
marque certaine de quelque
maladie. C'est par cette fer-
mentation que la nature en-
gendre dans le ventricule gau-
che du cœur les esprits qui en-
tretiennent la vie, en chan-
geant le sang des veines, en

un sang arteriel, par la chaleur qui s'y trouve, & par ce levain vivifiant qui s'y conserve. Ce levain preside sur cette transmutation du sang, estant accompagné d'un sel volatil qui excite cette fermentation, laquelle subtilise le sang, & le change en esprits. Si bien que ce levain devient le séjour & l'organe prochain des esprits qui nous animent. D'où vient que les animaux qui ont le plus de vivacité, comme les Viperes, ont aussi beaucoup plus de ce sel volatil que n'en ont les autres animaux ; ce sel contenant toute la vertu qui est répandue dans tout le corps du Vipere.

Le desordre de la fermentation qui se fait dans le cœur se manifeste en plusieurs maladies, comme dans les palpitations & dans les defaillances, qui sont ordinai

PREMIERE PARTIE. 61
ordinairement causées par des vapeurs & des esprits sotillez de quelque levain étranger, & cette sotilleuse est l'effet ordinaire d'une fermentation déreglée. Mais ce dereglement paraît principalement dans toutes les fièvres qui arrivent par l'irritation de la nature, cette irritation procedant de l'acrimonie ou de la malignité des humeurs qui excitent une plus forte ébullition dans le cœur, laquelle meurit & adoucit les humeurs.

L'agitation continue & réglée du cerveau qu'on aperçoit si évidemment aux petits enfans, est aussi une marque sensible de l'ébullition, & de la fermentation qui se fait dans cette partie. Cette ébullition se faisant par les esprits qui s'y trouvent en abondance, & qui

F

sont en même temps la cause principale & l'effet de cette fermentation, puisque toutes les liqueurs qui sont composées de principes differens, & qui sont spiritueuses, sont dans une ébullition continuelle, comme l'on voit dans le suc de toutes les plantes.

Le dérèglement de cette fermentation pervertit toutes les fonctions des sens & du mouvement, en troublant la pureté des esprits par des vapeurs impures.

Cette quantité d'esprits qui se rencontre dans les parties de la generation, est encore l'effet d'un levain qui se trouve dans les mêmes parties, lequel perpétuant la nature dans chaque spece, fait une merveille, dont on ne comprend pas la raison. Et la privation de ces parties, fait un changement extreme-

ment grand dans la personne; Aussi la corruption de ce levan cause une infinité de maux aux femmes, qu'elles appellent avec raison des vapeurs de mère. Les désordres qui arrivent dans les fermentations du corps, souillent les esprits & les agitent; au contraire une fermentation réglée purifie les esprits & le sang, & les rend des organes parfaits de la vie. Et comme la conservation du vin consiste seulement dans une juste fermentation, aussi la perfection du sang, & des humeurs se trouve dans une fermentation modérée; c'est pourquoi le dérèglement de la fermentation trouble tout l'ordre de la nature, en excitant quantité de vents & de vapeurs impures.

L'efficace merveilleuse des vapeurs & des esprits ont obli-

gé Hypocrate de preuver que la cause prochaine de la santé & de la maladie, depend entièrement des esprits & des vapeurs. Les esprits sont l'effet d'une fermentation bien réglée, & les vapeurs procèdent d'une fermentation déréglée. C'est pourquoi il appelle ces esprits les auteurs de tous les mouvements.

Il finit son discours par ces termes. Il appert donc évidemment que les vents, ou les vapeurs sont la cause des maladies en plusieurs manières, & que toutes les autres causes n'agissent que parce qu'elles sont conjointes aux vapeurs mêmes, ou qu'elles en dépendent. Or j'ay prouvé par démonstration évidante que les vapeurs sont la cause des maladies, comme j'avais promis, j'ay fait voir que

les esprits ont un grand pouvoir ,
en toutes choses , mais principa- ,
lement dans le corps des ani- ,
maux .

Et comme l'opinion de Van-
helmont est conforme à la doc-
trine d'Hypocrate , il me sem-
ble assez à propos de rapporter le
sentiment de Vanhelmont mê-
me .

Ceux (dit-il) qui recherchent ,
la vérité , doivent sçavoir que ,
toutes les fois que les esprits qui ,
sont la cause des mouvements ,
conçoivent un esprit étranger ,
ou un levain , & une semence ,
étrangere , la nature exclut tou- ,
jours cét esprit souillé de la com- ,
munion de la vie . Or cét esprit ,
impur , ou cette semence étran- ,
gere n'est pas moins disposée à ,
passer aux parties éloignées ,
qu'aux parties voisines , comme ,
l'on voit dans la goutte . C'est ,

F ij

,,pourquoy la simple application
,,du Mercure afflige le gosier, la
,,langue & les dents. Et lors que
,,cet esprit souillé est arrivé à son
,,terme, il infecte à même temps
,,de son levain la nourriture de
,,la partie, & cette partie recevant
,,des dispositions étrangères par
,,l'impression successive & conti-
,,nuelle de cet esprit souillé, trou-
,,ble extrêmement la fonction
,,de la digestion, & suscite beau-
,,coup d'impureté ; il arrive
,,assez souvent que cet esprit
,,souillé donne une impression
,,dans l'esprit naturel de la
,,partie, laquelle impression ne
,,s'efface jamais. L'Ecole rap-
,,porte mal à propos toutes ces
,,choses à de certaines pretendues
,,humeurs, & à de certaines flu-
,,xions du cerveau, & lors que
,,cet esprit souillé a passé en quel-
,,que endroit, la premiere hu-

meur qui s'y rend pour en la-
ver la tache est la serosité. C'est
pourquoy il semble aux mala-
des de sentir couler cette hu-
meur, parce que la serosité y est
envoyée par les veines, non pas
comme la cause première du
mal, mais pour soulager le mal,
même, quoy que par accident ce
mal se trouve entretenu par la
serosité qui est coulée dans la
partie.

Il arrive aussi souvent que la
serosité estant souillée d'un sel
étranger, infecte les esprits, de
sorte que les esprits ne sont pas
toujours alterez par l'injure ex-
terieure de l'air, ou par quelque
vapeur contagieuse engendrée
interieurement, mais par l'excez
de cette même serosité, laquelle
est moins vive que les autres hu-
meurs.

La consistance des humeurs,
ou les seconde qualitez qui dif-

posent la matière, dépendent aussi de la fermentation, car la nature agit d'une même manière, soit qu'elle résolve les choses coagulées, ou qu'elle coagule les choses dissoutes, comme dit Vanhelmont, & comme il se voit évidemment par les choses que nous avons dites.

Nous avons fait voir que les personnes saines exercent toutes les fonctions de la vie par une fermentation bien réglée, & qu'elles ne deviennent malades que par le désordre de cette même fermentation. Que la cause ordinaire des maladies ne vient que de l'acrimonie & de la crudité des humeurs, c'est pourquoi l'on ne sauroit ôter la cause du mal qu'en meurissant & en adoucissant ces humeurs. C'est ce que la nature fait par la fermentation, laquelle n'est

PREMIERE PARTIE. 69
autre chose qu'un mouvement
de la crudité à la maturité,
comme l'experience fait voir
dans le vin, dans le citre & dans
la biere, qui se meurissent en se
fermentant.

C'est pourquoy le seul moyen
de conserver la santé, & de la
restablir, c'est de regler cette
fermentation. C'est par cette
fermentation que la nature
change les alimens en nostre
substance, c'est par elle que la
nature sépare les excremens,
c'est par elle qu'elle meurit &
adoucit les humeurs dans les
maladies, pour les vuidier en
suite, & qu'elle oster toutes les
qualitez excessives qui résistent
à l'action de la chaleur naturelle,
sans quoy la nature ne sçauroit
les surmonter, mais succom-
beroit infailliblement sous le
poids des mauvaises humeurs.

C'est pourquoy l'on ne vieillit que par la defaillance de quelques levains, & l'on ne meurt que par des levains étrangers, qui portent la corruption dans les parties, cette corruption commençant par le changement des levains, & montant peu à peu & de degré en degré, jusques à son dernier periode.

Ainsi les maladies sont des semences étrangères qui produisent au dedans de nous leur fruit dans leur saison, comme elles produisent le guy sur les arbres.

Que si Hypocrate a designé les maladies par l'aigre, & par lamer, par le sallé & par l'apre, par l'insipide, & par les autres proprietez des sels, c'est que ces proprietez sont des qualitez sensibles, & la marque évidente de la semence des maladies & des levains étrangers

PREMIERE PARTIE. 71
qui les produisent ; de sorte
que le levain est le principe
de tous les changemens qui
arrivent non seulement dans
nous, mais encore dans les mi-
neraux , dans les plantes &
dans les animaux, comme nous
ferons voir en la seconde par-
tie de ce discours.



SECONDE PARTIE. *DE L'EFFICACE des troisièmes qualitez.*

NOUS lissons dans l'Histoire
Sainte que Dieu avoit dé-
fendu aux Juifs de man-
ger du pain - levé pendant les
huit jours dédiez à la solem-

nité de Pasques , & mesme de n'avoit aucun levain dans leur maison sur peine de la vie ; car comme les levains doivent nécessairement preceder toute sorte d'alteration , ils marquent la corruption , & l'impureté dont ils sont le Symbole . C'est pourquoy l'abstinance du levain estoit si severement recommandée dans la solemnité de cette Feste : C'est dans cette veüe que IESUS-CHRIST recommande à ses Disciple de se garder du levain des Pharisiens , c'est à dire de la corruption de leurs moëurs , comme il l'explique luy-même ; Saint Paul prend aussi le levain pour le symbole de la corruption quand il recommande aux Chrestiens de celebrer la Pasques , non avec le vieux levain , ny avec le levain de la malice , & de la

SECONDE PARTIE. 73
la corruption de l'esprit ; mais avec les pains sans levain de la sincérité, & de la vérité. Le levain se prend aussi au même sens en nostre langue , en marquant les anciennes animosités par le mot de, vieux levain, & en désignant la cause des Maladies, & des révoltes par le même terme.

L'on a fait voir dans la première partie de ce discours que les secondes qualitez d'aigre , d'amer, de salé, d'aspre & d'insipide , sont des levains qui dépendent de la nature des choses, que ces mêmes qualitez sont la cause de la santé, lors qu'elles sont dans une juste moderation, & qu'elles sont la cause des Maladies, lors qu'elles sont trop exaltées. Il faut maintenant faire voir que la nature même des choses, & les troisièmes qualitez qui en decoulent, sont aussi des

G

74 P A N A C E E.
levains primitifs, & que ces mêmes levains sont le principe des générations des corruptions & des alterations. De sorte qu'il ne se fait aucun changement dans la nature qui ne se fasse par le moyen des levains.

Les Levains primitifs, ou les troisièmes qualitez, sont des proprietez essentielles qui émanent immédiatement des formes, & qui par leur action penetrent la substance des choses sur lesquelles elles agissent pour les perfectionner, ou pour les détruire. C'est pourquoi on appelle ces troisièmes qualitez, des qualitez de toute la substance: on les appelle aussi des qualitez occultes à cause de la maniere cachée dont elles agissent, puisque les substances ne tombent point

SECONDE PARTIE. 75
sous les sens. Fénel expliquant
la nature des troisièmes qualités
dit qu'elles sont le germe de
vie, ou la semence des choses,
que c'est par cette semence, &
par ce germe qu'elles sont con-
servées dans leur estre, & qu'el-
les se perpetuent dans leurs
especes par la continuel-
le succession de leurs indivi-
dus.

C'est par cette raison qu'Hy-
pocrate appelle la chaleur na-
turelle divine, parce que cette
chaleur est le germe qui don-
ne la vie, & qui la conserve.
Les premières & les secondes
qualitez, dit Vanhelmont, agis-
sent par une qualité materielle,
parce qu'elles sont unies étroite-
ment à la matière ; mais les troi-
sièmes qualitez agissent d'une
maniere spirituelle & abstraicte
de la matière, parce qu'elles

scilicet 250 : 250 G ij

dependent immediatement des formes qui sont en quelque maniere spirituelles ; c'est pourquoy ces troisiemes qualitez ont la vertu d'imprimer leur action dans les formes qui la reçoivent. Les premieres & les secondees qualitez penetrent difficilement les corps sur lesquels elles agissent, & ne se melent pas radicalement avec eux, & quoy qu'elles y laissent quelques traces de leurs proprietez, neantmoins la chaleur naturelle les surmonte, & se les rend amies. Mais ces qualitez ne se trouvans par entierement surmontees, elles degenerent en des impuretes qui deviennent l'occasion des maladies, parce qu'elles irritent la nature en diverse maniere. Les troisiemes qualitez emanent des formes, & sont des ecoulements de la forme mème : ces qualitez

C'est de ces troisièmes qualitez qu'Hypocrate a voulu parler quand il a dit qu'il faut observer s'il n'y a rien de divin dans les maux , c'est à dire, comme l'explique Fernel, s'il n'y a point une certaine vertu destructive , & absolument nuisible à toute la substance , laquelle vertu provient d'un venin qui a été engendré au dedans de nous , ou qui a été communiqué par quelque cause exterieure. On n'appelle pas seulement venin , ou malignité ce qui tuë , ou qui est contraire au cœur , & aux principes de la vie , mais encore tout ce qui attaque par une propriété occulte la substance même des parties , & qui offensent leurs fonctions. La nature a ,

,, voulut que ces qualitez occultes
,, fussent plutost l'objet de nostre
,, admiration que de nostre con-
,, noissance. D'où vient qu'Hypo-
crite ne trouvant pas une matie-
re visible qui fut l'occasion de
la maladie , il va toujours au
principe divin , & inuisible qui
procede du reservoir cache des
semenes , & lequel ne scauroit
s'attribuer, ny au chaud , ny au
froid.

Aristote voulant expliquer
la cause generale des alterations
& des changemens qui arrivent
dans les corps sublunaires dit,
que la matiere avoit un desir
naturel de se joindre à de nou-
velles formes ; mais l'on scait
assez que Dieu a donne à tous les
estres l'inclination naturelle de
se conserver , & une resistance
à tout ce qui peut les de-
truire.

Vanhelmont semble avoir mieux réussi qu'Aristote dans la recherche de la cause universelle des alterations & des changemens qui arrivent continuellement dans la nature , puis qu'il preuve évidemment que le levain est l'auteur seul de tous ces merveilleux changemens. Il fait voir que ce même levain est le commencement des choses ; qu'il est le principe de la semence ; que ce principe produit la semence même dans la matière , & cette matière ayant acquis la semence la vivifie ; que cette même semence est un second levain qui dépend de ce premier levain dont nous parlons.

Ce premier levain est une vertu infuse dès le commencement du Monde dans de certains lieux pour préparer les semences. L'auteur de la na-

80 PANACE'E.
ture ayant marqué des lieux propres pour chaque levain, en les établissant dans le sein des éléments, comme dans un réservoir pour en former là les originaux des choses. Ce même Auteur de la nature a dispersé les levains dans les espèces, & dans les individus, comme dans des lieux destinés à leur production, ayant voulu que ce principe des choses fut stable dans les éléments, & successif dans les individus, afin qu'il fut répandu dans toute la nature, & qu'il passât d'individu en individu, comme de main en main pour la conservation des espèces, & la perpetuation des mêmes individus. Il a voulu que les levains permanents qui sont en certains lieux fussent comme les premiers principes qui commandent & qui achèvent les causes.

SECONDE PARTIE. Si naturelles, & qui rendent fertiles les élemens de l'eau, de l'air & de la terre ; & que les levains perissables ne fussent que dans la matiere préparée, & eussent leur Siege immédiatement dans le sein des semences mêmes, afin que chaque individu portât en soy la nécessité de mourir.

Pour mettre cette doctrine dans son jour, il faut considerer que Dieu ayant donné à la terre la vertu de germer, luy a donné autant de levains différents qu'il y a de differens fruits, puis que chaque terroir a sa nature particulière, & qu'il ne produit pas également toutes choses, ce qu'on ne scauroit attribuer qu'à un levain particulier destiné pour chaque lieu particulier, il en faut dire de même de l'air, & de l'eau, puis qu'ils contrib

82 PANACE'E.
buënt à produire si abondam-
ment tant de choses qui viennent
sans semence , suivant les diffe-
rens endroits où ils se trouvent.

Cette vérité paroistra plus
évidemment , si l'on considere
qu'il ne s'engendre rien de la
terre & de l'eau qui ne con-
tracte quelque odeur , ce qui
est une marque évidente de la
fermentation , car l'odeur s'im-
bolise avec la fermentation &
le levain.

La generation des insectes
preuve aussi cette vérité ; car
les insectes sont engendrez par
la seule odeur du levain com-
muniquée par l'attouchement
de tout ce qui les environne ,
ce levain resolvant la matière
dont ils sont engendrez en la
penetrant ; car la matière & le
levain estans bien unis ensem-
ble , forment les insectes par un

SECONDE PARTIE 83
esprit suscité par l'odeur du le-
vain, qui est une odeur sembla-
ble au mois. Ce levain s'exalte
ensuite en principe de vie, ou en
esprit vivifiant, d'où vient qu'il
s'engendre des vers des choses
qui sentent le mois.

Si donc les insectes prennent
leur origine des odeurs du levain
comme du lent ou du mois, &
qu'ils ne different pas d'espece
des autres animaux qui sont en-
gendrez par les deux sexes, il
faut que la semence de tous les
animaux ait son odeur, & son
levain spécifique, par le moyen
duquel se fait la préparation de
l'esprit de vie, & de la chaleur
naturelle dans la matière qui se
trouve préparée pour la trans-
mutation. De cette différente
préparation arrive la diversité
des impressions dans les visce-
res, dans les organes, & dans les

forces, parce que ces odeurs spécifiques affectent la matière, & la tiennent sous leur domination.

,, Le levain, dit Vanhelmont,
,, diffère de la semence, en ce
,, que le levain est une odeur de
,, moisir, laquelle dispose la ma-
,, sé au changement, & la semen-
,, ce est une substance qui contient
,, déjà l'esprit de vie, le levain &
,, l'image de la chose, avec une
,, connoissance dispositive de ce
,, qu'elle doit faire.

,, De là vient qu'une chose ne
,, se change pas en une autre sans
,, levain & sans semence, ce qui
,, n'ayant pas été connu, on attri-
,, buë toutes choses à de simples
,, chaleurs. C'est pourquoy la
,, guérison de plusieurs maladies
,, est demeurée désespérée, par
,, ce qu'on n'a travaillé qu'à cor-
,, riger les premières qualitez, du
chaud

chaud , du froid , du sec & de ,,
l'humide , où l'on s'est seule-,,
ment attaché à oster quelques ,,
humeurs supposées , sans consi-,,
derer que toutes les maladies ,,
ont du venin , ou de la maligni-,,
té , soit à l'égard de tout le ,,
corps , ou à l'égard de la partie ,,
qu'elles affligen ; & bien que ,,
ce levain ne se communique ,,
pas aux autres parties , il ne ,,
laisse pas d'imprimer une odeur ,,
de levain dans la partie mesme ,,
où il sejourne . D'où vient ,,
que l'on guerit souvent par les ,,
odeurs , & qu'on oste prompte-,,
ment l'infection de la peste par ,,
le parfum , car l'odeur s'imbo-,,
lise avec le levain , ainsi cette ,
odeur contient la semance des ,
changemens . D'où l'on peut in-,,
ferer que la vertu des mixtes ,,
provient des odeurs , ou des ,,
levains . C'est pourquoy n'a-,,

H

,, yant pas' pris garde au levain
,, des semences, ny au levain par-
,, ticulier de chaque partie , &
,, aux vertus qui leur sont com-
,, muniquées, toute la force de la
,, nature est demeurée inconnue,
,, & l'erreur a prevalu, car on a
,, faussement rapporté toute l'ef-
,, ficace de la nature à des fables,
,, & aux contrarietez qu'il y a
,, entre le chaud, & le froid.

La nature des animaux
estant un levain, cette nature
exerce toutes ses fonctions par
d'autres levains qui sont les au-
theurs des coctions que la mè-
me nature fait pour l'entretien
de la vie. En effet, dans toutes
les coctions générales, la nature
s'accompagne toujours de quel-
que sel particulier qui sert à
la fermentation, & qui est pro-
pre au but que la nature se pro-
pose.

Ce levain, dit Vauhelson, est quelque chose de caché, de libre, & de vivifiant qui prend dans toutes ses limites une qualité qui depend de luy, parce que les levains estans de l'ordre des qualitez formelles, ils se sont entierement séparez du commerce des qualitez matérielles. Que si ces levains prennent quelque qualité corporelle, & quelque sel pour servir d'instrument à leur action, & pour communiquer plus facilement leur force vivifiante, cela ne se fait que pour leur aider & pour arriver plus facilement à leur fin.

Les levains vivifiants estans les auteurs de toutes les crottes qui se font en nous-mêmes, nous ne vieillissons que par la défaillance des mesmes levains, & non point par la con-

somption de l'humide radical.
On avoit crû que la chaleur na-
turelle agissant sur l'humide
radical le consumoit peu à peu,
& nous causoit enfin la mort :
mais au contraire c'est la cha-
leur naturelle qui cōserve l'hu-
mide radical, & qui le perfec-
tionne, bien loing de le consu-
mer, puisque cette chaleur est
une propriété essentielle de la
nature, & que les proprietez
ne sçauoient détruire la nature
même. Nous voyons que les
poissons vivent sans chaleur
naturelle, neanmoins ils sont
sujets à la mort, comme les
autres animaux. Que si la cha-
leur naturelle estoit la cause
de la vielleſſe, & de la mort,
les Poissons ne mourroient ja-
mais ; car la lumiere, & les es-
prits qui donnent la vie aux
poissons, ont de l'analogie

SECONDE PARTIE. 89
avec la lumiere de la Lune qui
est toujours froide, lors même
que cette lumiere est ramassée
dans un miroir ardant, suivant
l'experience de Vanhelmont;
aussi la Lune domine sur
les eaux, & sur les poissons,
comme l'experience ordinaire
le justifie.

La vertu merveilleuse des
levains procede de la nature
qui agit suivant l'ordre de
son auteur, & suivant la fin
qu'il luy prescrit. Nous lis-
sons dans la Genese, que Dieu
commanda à la terre de pouf-
fer de l'herbe, & à l'herbe
de porter sa semence, aux ar-
bres de porter du fruit, & aux
fruits de produire leur germe;
ce qui fait voir que Dieu a don-
né à toutes les creatures la ver-
tu de se conserver, & de se re-
produire, & qu'il les a revestu

H iii

des qualitez necessaires , pour l'usage auquel elles sont d'estin-
nées. Le Philosophe a dit
que la nature est le principe
du mouvement , & du repos,
c'est à dire de toutes les puis-
sances , & de toutes les ac-
tions qui en dependent. Cela
fait voir que la cause des
maladies estant un estre reel,
& positif , cette cause agit en
nous par son levain & par sa
semence , & vit de nostre vie , à
peu près de la même maniere
que le gui des arbres , & le gref-
fe des entez vivent de la vie de
l'arbre même sur lequel ils
sont entez. En effet , toute
la cause des maladies ne pro-
cede que des levains & non
pas du chaud & du froid , par-
ce que le chaud & le froid em-
pruntent toute leur force des

SECONDE PARTIE. 91
mêmes semences & des mêmes levains. En effet, le chaud & le froid ne s'autoient nous nuire, s'ils ne sont aigres, ou amers, ou salés, cōme dit Hypocrate, car adjoûte-il, la nature nous échauffe & nous rafroidit suivant le besoin que nous en avons, sans aucun secours étranger, comme nous ferons voir dans la suite de ce discours.



92
SOCIÉTÉ PUBLIQUE
GÉNÉRALE

TROISIÈMÈ
PARTIE.
DE LA DÉPEN-
dance des premières
Qualitez.

ERREUR dangereuse qui commançoit à naître du temps d'Hypocrate ne pût pas estre étouffée dans sa naissance par ce Prince des Médecins : Plusieurs attribuoient de son temps la cause des maladies au chaud & au froid , au sec & à l'humide , comme l'on fait encore présentement.

Cette erreur a fait de si grands

TROISIEME PARTIE. 93
progrez, que Fernel voulant corriger une partie de cet abus, a craint la preoccupation des Medecins, & des peuples. Les uns, & les autres estoient si accoutumez de rapporter la cause des maladies aux premieres qualitez, que Fernel a differé long-temps de mettre au jour le traité qu'il a fait des causes occultes, comme il le rapporte luy même.

Cette erreur a bien receu quelque atteinte par le raisonnement, & par l'autorité de Fernel, qui établit les troisièmes qualitez ; mais les Medecins rapportent toujours la cause ordinaire des maladies aux premieres qualitez, c'est à dire aux intempéries du chaud & du froid, du sec & de l'humide, quoys que ces qualitez ne soient que les effets de la maladie. Ils rapportent aussi la cause de la

94 PANACE'E

santé à la moderation des mêmes qualitez, qu'on nomme par cette raison qualitez principales, quoy que ces qualitez ne soient que servantes, & qu'elles dependent absolument de la nature. Mais cette erreure se reconnoit clairement si l'on considere que les premieres qualitez sont des qualitez materielles : que le chaud, & le froid, à les prendre precisement, n'ont point d'action considerable dans nos corps : que la nature se rétablit d'elle-même, & dans peu de temps des legeres incommoditez qui arrivent par le chaud, ou par le froid: & que le chaud & le froid n'agissent d'angereusement qu'en tant qu'ils sont unis à l'aigreur ou à l'amertume, à la salure ou à l'aspreté , suivant cette diverse conjonction, le froid & le chaud ont des effets differents, & pref-

Pour bien connoistre quelle est la nature des premières qualitez, il faut considerer que ces qualitez ne sont jamais des qualitez simples dans les mixtes, comme le remarque Hippocrate, parce qu'elles sont toujours unies à quelque aigreur, ou à quelque insipidité, à quelque douceur, ou à quelamertume, à quelque âpreté, ou à quelque salure, ou enfin à quelque propriété des sels. Et comme ces sels ont des vertus différentes, & même contraires, ils les communiquent aux premières qualitez.

C'est pourquoy pour définir le chaud, & le froid, l'humide, & le sec, en tant qu'ils sont dans les mixtes, il faut prendre le genre de leur qualité elementaire, & la difference des sels, & des gouts qui predo-

C'est ainsi qu'Hypocrate les a defini ; car dit-il, le chaud & le froid sont doux , ou amers, aigres , ou insipides, âpres, ou sallez , dans toutes les choses que nous employons pour notre usage : & de cette differente conjonction dépend toute l'efficace, & l'espece de ces premières qualitez.

Aristote a defini ces premières qualitez d'une autre maniere ; car il a dit que le chaud sépare les choses de differente nature, & que le froid les assemble; mais le chaud & le froid ne produisent cet effet que par accident ; car le chaud ne sépare qu'en excitant la fermentation, laquelle rend la vertu des sels plus active, & par ce moyen sépare les choses de differente nature, comme il se voit dans le

TROISIÈME PARTIE. 97
des plantes qui se purifie par la
seule fermentation : le froid au
contraire assemble les choses
de differente nature , en tant
qu'il empesche cette même fer-
mentation , & tient en quelque
maniere les autres vertus
liées.

Neanmoins , dit Vanhel-
mont , les Medecins ont ordi-
nairement consideré le chaud
& le froid , comme des qua-
litez simples , & ont attribué
mal à propos l'efficace des au-
tres vertus à ces premières qua-
litez , en ignorant la véritable
cause de tous les effets de la
nature.

L'on voit donc que les pre-
mieres qualitez n'ont aucune
action d'elles-mêmes , & qu'el-
les dépendent non seulement
des secondes qualitez , mais
aussi des troisièmes , & que

I

même ces premières qualitez
sont simplement des instru-
mens de la nature , pour agir
suivant le besoin qu'elle en a
comme l'explique scavamment
Vanhelmont. On aignoré dit-
, il, dans l'Echolle que toutes les
, proprietez découlent des se-
, mences, non seulement celles
, que l'Echolle appelle occul-
, tes, mais aussi toutes les autres;
, bien que l'Echolle même les ap-
, pelle toutes formelles. Ve-
, ritablement j'espermente que
, les qualitez élémentaires sont
, comme dans l'écorce exterieu-
, re des choses ; que les secondez
, qualitez sont plus promptes, &
, plus agissantes; & que les troi-
, sièmes sont plus intimes , estans
, logées immédiatement dans
, l'esprit vivifiant des semences ;
, n'ammoins elles prennent toutes
, leur origine du sein des semen-

TROISIÈME PARTIE. 99
ces & du sein des formes. Il n'y,,
en a aucune qui vienne de là,,
matière première, non plus,,
que de l'assemblage des élé-,
mens, cette matière, & cet,,
assemblage estans des meres,,
feintes & supposées, dont on a,,
voulu tirer la principale vertu,,
des choses.

Fernel enseigne la même,,
doctrine. Certainement dit-il,,
j'atribuë de si grandes vertus,,
aux formes, que tout ce que,,
nous voyons d'effets provient,,
principalement des formes mê-,
mes. Il adjointe que c'est aussi le,,
sentiment d'Aristote, qui prouve,,
que les premières qualitez,,
ne sont que les instrumens,,
d'une cause supérieure, & qu'il,,
appelle cette cause, la nature.

Pour faire voir qu'à l'égard
du chaud & du froid, la nature
se rétablit d'elle même dans

I ij

100 PANACE'E.
son premier tempérament, sans aucun secours étranger , il faut considerer que la nature est l'architecte de son propre ouvrage,qu'elle le façonne dans le temps de la generation ; qu'elle le crayonne dans la conformatiion ; & qu'elle en forme tous les traits, & toutes les parties. La nature perfectionne ces parties, & les range suivant leur action & leur usage,elle leur donne un tempérament conforme à leur nature, & propre à exercer toutes les fonctions auxquelles elle les destine. Elle n'abandonne point son ouvrage, elle le vivifie aussi long temps qu'elle peut , en le nourrissant par des alimens semblables, en même temps elle l'augmente , & lui donne sa dernière perfection , elle cuit les humeurs intemperées , &

TROISIEME PARTIE. 101
les reduit dans la moderation
qui leur est requise ; & les ayant
surmontées , elle les vuidre uti-
lement par les voyes les plus
propres. Enfin , elle se remet
elle - même dans son premier
temperament , comme l'eau
chaude se rafroidit sans au-
cun artifice , par un principe
interieur , & par sa propre na-
ture.

L'ame exerce tant de fon-
ctions si merveilleuses & si dif-
ferantes par le ministere des
esprits , qu'Hypocrate appelle
les autheurs de tous les mou-
vemens. Ces esprits sont le
siege des levains vivifians , &
le domicile de l'ame , ils sont
le lien de l'ame & du corps ,
& le principe de la vie & de
la chaleur naturelle. Cette
chaleur ne dépend nullement
des premières qualitez , ny

102 PANACEE.
même des secondez ; mais des
qu'ho nomme qualitez oc-
cules, ou qualitez de toute
la substance , parce qu'elles
decoulent immédiatement de
la forme des choses. Aristote expliquant la nature de la
chaleur naturelle , & de cet
esprit vivifiant où réside l'ame
immédiatement ; dit que cet
esprit est dans les semences de
toutes choses , que c'est luy qui
donne la fertilité , que c'est
ce que nous appellons cha-
leur naturelle , & que cet esprit
n'est point feu , ny aucune fa-
culté semblable. Que cet es-
prit est contenu dans la se-
mence , & dans un corps écu-
meux , & que la nature qui
est dans cet esprit a du rap-
port avec les Astres ; aussi le feu
n'engendre aucun animal , ny
n'en conserve aucun , mais la

TROISIÈME PARTIE. 103
chaleur qui produit ou qui con-,,
conserve les animaux à un prin-,,
cipe de vie par le moyen de la,,
semence, ce qui fait voir claire-,,
ment que la chaleur des ani-,,
maux n'est point un feu, & ne,,
tire point son principe du feu. ,,,

Le rapport qui se rencontre
entre l'esprit des animaux, &c
les Astres, est que de même que
les Astres communiquent leurs
influences par la lumière & par
le mouvement, de même aussi
les esprits des animaux com-
muniquent leur vertu par l'a-
gitation, & par les esprits, com-
me par des rayons de lumière.
Et le rapport qui se trouve en-
tre la chaleur celeste, & la
chaleur des animaux, consiste
non seulement en ce que l'une
& l'autre de ces chaleurs con-
tient une vertu vivifiante, mais
encore en ce que toutes deux

émanent immédiatement de la forme. Et comme la chaleur céleste découle de la forme des corps célestes, accompagnée de la lumière, & des autres influences ; de même la chaleur naturelle provient de la forme spécifique des animaux accompagnée de leurs esprits vivifiants, & de toutes leurs vertus, mais cette chaleur ne prend point son origine du mélange des premières qualitez non plus que du feu, puis qu'elle ne participe du tout point de la nature des premières qualitez, ny du feu même, car le feu ne provient point de la semence, puis qu'il n'agit pas comme la semence, au contraire il la détruit, les semences agissant par la force du levain. D'où vient que les esprits vivifiants qui sont dans les poissons agissent plus vivement que dans

TROISIEME PARTIE. 105
les animaux terrestres, quoy
que les poissons soient des ani-
maux froids & sans chaleur.

C'est par cette raison que la
chaleur naturelle n'a point de
contraire, n'ayant qu'une sim-
ple privation pour opposée, de
même que la lumiere n'a
qu'une simple privation &
point de contraire. C'est pour-
quoy le Philosophe a dit que la
mort n'est autre chose qu'une
extinction de la chaleur natu-
relle, sans faire mention du
froid dans sa definition, parce
que le froid n'est pas contraire à
la chaleur naturelle, le froid
n'estant pas dans le même gen-
re de qualité ou se trouve la
chaleur naturelle.

Hippocrate & Galien enche-
rissant sur Aristote, ont crû que
la chaleur naturelle estoit l'a-
me des animaux. En effet, l'é-

106 PANACE'E.
criture semble donner dans cette pensée en dessendant de manger du sang des animaux, parce que le sang estoit leur ame, car le sang estant destiné pour la réparation de la chaleur naturelle, & pour l'aliment prochain du corps, il est en quelque maniere l'ame des animaux; c'est pourquoi dit un Poète, jamais personne n'a bu impunément le sang fumant des animaux. L'histoire remarque qu'une fille ayant bu du sang d'un chat, chassa pendant vingt-quatre heures aux rats, & que l'Empereur Comode fut d'un naturel sanguinaire, & cruél, parce que peu de temps avant sa conception sa mere avoit bu le sang d'un gladiateur, dont elle estoit éperduëment amoureuse. Cela fait voir que la chaleur naturelle dépend im-

TROISIEME PARTIE. 107
mediatement de la forme specifi-
que des animaux, & nulle-
ment du mélange des premie-
res qualitez, & que cette cha-
leur principalement fait le tem-
perament des animaux.

C'est pourquoi les Philoso-
phes, & les Medecins convien-
nent qu'on ne scauroit trop
avoir de chaleur naturelle ; en
effet, les animaux qui ont plus
de chaleur, ont aussi plus de vi-
vacité, & si les jeunes gens ont
plus de gaieté que les viellards,
c'est qu'ils abondent plus en
chaleur.

Aussi les Medecins parlans
de la chaleur naturelle, n'en-
tendent pas une simple qualité,
mais une substance pure & per-
manente qui semble tenir le
milieu entre la nature des corps
& la nature des esprits. Cette
substance est tres propre pour

108 PANACE'E.
unir l'ame & le corps , puis
que la nature unit ordinaire-
ment les choses extrêmes par
un milieu qui participe de la
nature des deux extrêmes,
comme il se voit dans l'assem-
blage des parties du corps hu-
main & dans l'ordre des élé-
mens ; ce qui fait voir que la
chaleur naturelle est un esprit
fixe & permanent dans toutes
les parties, & non pas un esprit
derivant du cœur & de quel-
ques autres parties principa-
les.

Cette chaleur prend sa sour-
ce de la semence, dont la na-
ture consiste dans les esprits ;
en effet , la semence est un
corps blanc & écumeux , &
par consequent plein d'esprits ;
car la blancheur & l'écume
cessent dès que les esprits se
sont exhalez.

La

La chaleur naturelle n'est doncques autre chose que l'humide radical rempli d'esprits & de chaleurs ; c'est humide prend son origine de la semence , comme de sa base ; ainsi la bonne disposition de la chaleur naturelle & de l'humide radical , fait le tempérament des animaux. Cette chaleur , ou c'est humide radical est le principe de toutes les actions ; c'est pourquoi les animaux qui ont le plus de chaleur naturelle , & d'humide radical , exercent plus parfaitement les fonctions de la vie.

Les premières qualitez ne peuvent pas avoir des vertus fort activés dans les animaux , puisque ces qualitez sont matérielles , & qu'elles procedent en partie des elemens , par consé-

K

quent * le temperament n'est pas un simple mélange des premières qualitez, comme l'enseignent tant de Medecins, c'est tout ensemble les dispositions de la matière, les qualitez secondes, la conformation des parties, & le concours des esprits.

Le mélange des premières qualitez n'est pas le principe des fonctions de la nature, les esprits & la chaleur naturelle en sont les premières causes ; la nature forme par leur moyen toutes les parties du corps, & leur donne tout le tempérament qui leur est nécessaire, sans aucun secours étranger, & cette nature ne feroit jamais des monstres si elle n'estoit empêchée par quelque cause étrangere. Il faut dire la même chose

* Monsieur de la Chambre.

La

TROISI^EME PARTIE. 111
de toutes les fonctions de la vie,
la nature n'ayant besoin du mi-
nistere de personne pour sa
conservation , car elle exerce
suffisamment par ses propres
forces, toutes les fonctions aus-
qu'elles elle est destinee.

La Medecine n'est que pour
oster les obstacles de la nature,
& pour lever ce qui l'arreste;
Hypocrate a dit fort judicieuse-
ment que le Medecin est le
ministre de la nature , & qu'il
la doit imiter dans ses mouve-
mens reglez, parce que la natu-
re n'estant pas empêchée , elle
fait toujours ce qu'elle doit, &
ne manque jamais aux choses
necessaires. Elle a des forces
qu'elle emploie quand elle
veut, & qu'elle reveille quand
bon luy semble ; car la nature
ayant donné à tous les animaux
autant de forces qu'il leur en

Kij,

112 PANACEE
faut pour leur conservation,
leur a donné à même-temps
la vertu de les exciter, & de les
faire sortir hors des principes
où elles estoient en puissance;
Hypocrate enseigne que la na-
ture nous échauffe, & nous ra-
fraîchit, suivant la nécessité que
nous en avons, sans qu'elle aie
besoin d'emprunter ailleurs du
secours, & qu'elle trouve dans
elle-même tout ce qui luy est
nécessaire pour ce sujet.

* Mais comme les esprits
émanent immédiatement de
l'ame, & qu'ils sont l'organe
prochain dont elle se sert pour
exercer toutes les actions de la
vie ; c'est aussi en eux que con-
sistent ses principales forces,
c'est pourquoi elle allume ces
esprits, elle redouble leur cha-

Monseigneur de la Chambre.

TROISIÈME PARTIE 113
leur, & l'augmente suivant le
besoin qu'elle a de leur se-
cours ; & la nature devant se
servir de ces esprits , comme
d'un instrument general, à tou-
tes les fonctions de la vie , il
faloit qu'elle eut le pouvoir de
les augmenter suivant les di-
vers besoins qu'elle en peut
avoir.

C'est pourquoy la nature
ayant besoin de toutes ses for-
ces dans la fievre pour comba-
tre puissamment la cause de la
maladie , & pour s'opposer à
tout ce qui luy est nuisible,
elle redouble le mouvement
du cœur en augmentant la cha-
leur dans sa source , & en exci-
tant les esprits pour les en-
voyer aux organes qui ont plus
de besoin de secours. Elle sépa-

K iiij

114 PANACÉE.

ra même les humeurs pour en augmenter l'action parce que cette séparation rend les humeurs plus agissantes. D'où vient que la morsure des animaux est venimeuse dans la colère, parce que la colère sépare la bile, & tout ce qu'il y a de plus malin dans les veines pour servir comme d'armes offensives contre le mal ; c'est pourquoi le venin cesse par la mort de l'animal qui le porte, parce que la colère finit avec sa vie.

L'agitation que nous ressentons dans la fièvre répond à l'émotion que donne la colère, puisque la colère est comme la fièvre de l'apert sensitif, & la fièvre comme la colère de l'appétit naturel, car la colère se forme dans la partie sensitive,

TROISIÈME PARTIE. 215

& la fièvre dans la partie naturelle. Dans la fièvre & dans la colere la nature redouble sa chaleur pour attaquer puissamment la cause de la maladie, ou pour repousser l'injure: & comme l'injure n'est pas la cause de la chaleur qui s'enflame dans la colere, mais qu'elle en est seulement l'occasion ; de même l'acrimonie des mauvais sucs, n'est pas la cause de la chaleur qui s'allume dans la fièvre, mais la seule occasion qui l'excite, & qui la souleve pour s'opposer à la cause de la maladie. C'est pourquoi la vehemence des fièvres est toujours proportionnée à la force de la chaleur naturelle, & à l'abondance des esprits. D'où vient que les vieilles gens n'ont pas des fièvres si violentes que les jeunes, & que la fièvre diminue

Mémoire de la Chambre

116 PANACE'E.
lors que la nature succombe,
& qu'elle tend à la mort ; & au
contraire que dans la vigueur
des maux & dans les crises
la fièvre s'augmente , parce que
la nature faisant un effort,
se rend victorieuse de la cause
du mal ; aussi Hypocrate dé-
fend de rien entreprendre dans
la vigueur des maladies , de
peur de détourner la nature , &
de l'affoiblir dans le combat ;
* car la fièvre est un feu que la
nature enflâme, pour chasser le
mal, & pour le consumer.

Que si la nature se connoit
plus foible que le mal , comme
il arrive dans les fièvres mali-
gnes , elle n'ose pas soulever
ses forces pour l'attaquer , &
pour le combattre ; c'est ce qui
fait que la peste est quelquesfois
sans fièvre , & que les fièvres

* Monsieur de la Chambre.

TROISIÈME PARTIE. 117
malignes n'élèvent pas le poux.
La nature seule excite la chaleur de la fièvre pour combattre le mal, & pour s'opposer à ses efforts. La maladie n'est que l'occasion qui arme la nature, & qui la met en colère, & en fièvre ; * cette fièvre étant un remède nécessaire pour la guérison, & un effort pour différer le mal.

L'estomach , dit Vanhelmont , peut bien manquer de levain digestif, qui est l'auteur de la coction , mais il ne manque jamais de chaleur. Il en est , de même du foy , lequel ne peche jamais en excesz de chaleur , par son propre tempérament; parce que nous n'avons d'autre chaleur que la chaleur naturelle ; en effet le cadavre est froid immédiatement après la mort. La chaleur qui nous in-

* Monsieur de la Chambre.

,, commode est toujours une
,, chaleur d'accident , par exem-
,, ple s'il y a une épine dans le
,, doigt on y ressent de la douleur
,, un battement d'arteres , une
,, chaleur , & une enfleuré , cela
,, ne vient pas de ce que l'épine
,, est chaude , ny parce que le
,, sang est boüillant ; mais cela
,, vient par accident à cause de
,, l'épine qui nous picque . Il faut
,, dire la même chose du foy , car
,, s'il est fort échauffé , c'est parce
,, qu'il a son épine , c'est à dire
,, une matiere acré qui l'incom-
,, mode . Pour remedier à cet-
,, te chaleur , il n'est pas besoin
,, de rafraichissement , mais seule-
,, ment d'oster l'épine : au con-
,, traire bien loing que le rafrai-
,, chissement soit un remede , ce
,, rafraichissement rendroit le
,, mal tres difficile à guerir .

Ce qui fait voir que non seu-

TROISIEME PARTIE. 119
lement la nature nous échauffe & nous rafraichit d'elle-même, sans emprunter du secours ailleurs ; mais aussi qu'elle excite puissamment ses vertus , lors qu'elle en a besoin ; à moins que ses forces ne soient éteintes , ou qu'elles ne soient pas proportionnées à celles de la maladie. C'est pourquoy lors qu'il n'y a que le chaud, ou le froid qui nous affligent, la nature y remedie facilement. Mais ce qui rend très souvent les maladies difficiles à guérir, c'est lamer, ou l'aigre, le salé, ou l'aspre, & les autres qualitez de cette nature , qui sont des sels corrosifs que Vanhelmont compare fort à propos à la picqueure d'une espine.

D'où vient que le devoir principal d'un Medecin est d'adoucir les humeurs, & de leur

120 TROISIEME PARTIE.
oster ce qu'elles ont de trop
aigre, ou de trop amer, de trop
salé, ou de trop aspre, & de
les mettre dans une juste pro-
portion ; il doit aussi quelques
fois combattre ce qu'Hypocra-
te appelle divin, c'est à dire la
malignité de la maladie par
quelque Antidote. Il doit enco-
re religieusement observer de
ne détourner pas la nature
dans ses mouvements, mais de
la laisser restaurer d'elle-même
dans son premier tempéra-
ment.

Le Medecin n'est pas l'agent
principal du restablissement
de la santé, c'est la nature
même, ce qui fait dire à
Lipse, que le Medecin profite
quelques fois plus en se reposant,
qu'en travaillant ; aussi
Hippocrate a dit fort judicieu-
sement, qu'il vaut mieux se
reposer

reposer dans la vigueur du mal que d'agir. * Il est certain, que cette grande & merveilleuse connoissance de la partie basse de l'ame, naissant avec l'ame même, est une espece d'instinc par lequel l'ame connaît toutes les choses qu'elle doit faire, & sçait par consequent les humeurs qui l'incommodent, le temps où elle les doit attaquer, & le repos qu'elle doit prendre. C'est pourquoi le Medecin n'estant que le ministre de la nature, il ne doit pas entreprendre de changer le temperament : c'est l'ouvrage de la nature même, de laquelle seule le temperament dépend. Et comme les Medecins entreprenent rarement sur la conformation des parties, ils ont aussi tres peu de

* Monsieur de la Chambre.

L

122 TROISIÈME PARTIE.
jurisdiction sur le tempérament
des parties mêmes. La nature
rétablit ce tempérament elle
seule, lors qu'elle n'est plus
empêchée par la cause du mal.
D'où vient que l'on guerit sou-
vent d'une fièvre ardante sans
aucun remède, parce que la na-
ture seule se rétablit dans son
premier tempérament, sans
qu'il reste aucun vestige de cet-
te intemperie ardante, dont
elle estoit affligée. En effet Hy-
pocrate remarque qu'après la
fièvre, le malade est plus frais
que s'il n'eut point eu de fièvre,
pour dire que la nature se ra-
fraîchit intérieurement par ses
propres forces, sans aucun se-
cours étranger.

Mais supposé que le chaud,
& le froid fussent la cause des
maladies, Hypocrate demande
dans le livre qu'il a fait de l'an-

cienne Medecine, qu'est-ce qu'il faudroit opposer au chaud qui feroit aspre, insipide, ou piquant? & de quelle espece de chaud, ou de froid, il faudroit se servir pour y remedier? parce que chaque espece de froid ou de chaud a ses verres presques contraires. Vanhelmont demande aussi où l'on trouvera un froid contraire à une chaleur maligne, ou à une chaleur putride, ou hectique, dont la chacune a ses differentes especes; il faudroit, dit-il, examiner l'action particulière du froid, & sçavoir son degré, & son espece, pour l'opposer à une chaleur de même degré, & de même espece, & pour la reduire à l'égalité & à la moderation que demande la nature.

D'ailleurs, il faut remarquer que le chaud, & le froid ont

124 TROISIEME PARTIE.
des effets contraires suivant la
maniere differente dont ils
agissent; car lors qu'ils agissent
par leur propre vertu, le chaud
échauffe, & le froid rafroidit;
mais lors qu'ils agissent par ac-
cident, le froid échauffe, & le
chaud rafraîchit, parce que le
froid empêche la transpira-
tion, & réunit la chaleur, &
le chaud procure une libre
transpiration, & quelques
fois repare la dissipation des
esprits.

Hypocrate prouve cette ve-
rité fort clairement dans le
livre qu'il a fait de l'ancienne
Medecine, comme je le feray
voir sur la fin de ce discours;
c'est pourquoy je n'en diray
pas d'avantage presentement,
me reservant de prouver cette
proposition plus au long en
achevant. Aristote dit aussi que

le froid échauffe, & qu'il brûle, non pas comme froid, mais parce qu'il retint la chaleur, & qu'il empêche qu'elle ne s'évapore. De là vient que l'on jette de l'eau froide contre les personnes qui évanouissent, ou qui sont dans les convulsions, pour exciter la chaleur naturelle par une action contraire, & que l'on guérira les engelures dans les Pays du Nord, en frottant la partie gelée avec de la neige, qui est le seul, & l'unique remède que l'on y trouve.

Aristote remarque que ceux qui habitent dans les pays froids, ont plus de chaleur que ceux qui demeurent dans les pays chauds ; & que par cette raison ceux des pays froids sont plus robustes, & plus hardis que les autres. L'expérience fait voir que dans l'Hyver les parties

Lijj

126 TROISIÈME PARTIE.
interieures sont plus chaudes
que dans l'Esté, c'est pourquoy
l'on dort mieux l'Hyver, &
l'on à besoin de plus de nourri-
ture, à cause que l'on a plus de
chaleur naturelle. Il arrive la
même chose à la terre ; car en
Esté les entrailles de la terre
sont froides, & en Hyver elles
sont chaudes, à cause de la con-
trariété qu'il y a entre le chaud
& le froid.

L'experience nous apprend
qu'estant échauffé par quel-
que travail violent & s'expos-
sant dans un lieu frais, ou se
jettant dans l'eau courante
pour se rafraîchir, l'on tombe
ordinairement dans une fièvre
continuë, comme il arriva en
la personne d'Alexandre le
grand, parce que le froid em-
pêche la transpiration des va-
peurs.

Nous experimentons la même chose dans les alimens, & dans les remedes. Hypocrate, enseigne que l'eau pure ne désaltere point, mais qu'elle augmente la soif, parce qu'elle devient amère, & se change en bile, & cette bile altere. Que s'il arrive à ceux qui sont échauffez par quelque exercice violent de boire de l'eau pure, cette eau les échauffe, bien loin de les rafraichir, & cette fraicheur esteint la chaleur naturelle, alumne une chaleur étrangere, & cause la fievre, & des inflammations tres dangereuses. L'on se désaltere beaucoup mieux en bevant du vin, parce que le vin repare les esprits, & procure une libre transpiration à tout le corps. C'est par cette raison que les

128 TROISIÈME PARTIE.
Marchands qui traversent les
Déserts brûlans de l'Arabie,
dans le fort des chaleurs, ne
boivent point de l'eau com-
mune, mais seulement de
l'eau de vie, ou du vin le plus
exquis de Perse, ou d'Espa-
gne. Les Indiens qui habitent
sous la Zone Torride, pratiquent
la même chose, pour empê-
cher les cruditez d'estomach,
& l'hydropisie, qui sont des
maux fort ordinaires parmy
eux, à cause que la chaleur ex-
cessive de l'air faisant une gran-
de dissipation d'esprits, affoiblit
beaucoup la chaleur natu-
relle.

Aristote remarque que ceux
qui sont dans les païs chauds,
ont moins de vivacité, & de
chaleur que ceux qui habitent
en des païs froids, & que la plus

part des maladies des païs chauds sont froides, & procedent d'une cause froide, à cause de cette grande evaporation qui se fait par les sueurs frequentes. C'est par la même raison que les peuples du Midy usent de beaucoup d'espiceries, & de drogues aromaticques, principalement du poivre, afin de reparer les esprits, & de se rafraichir : Le peuple François use ordinairement du poivre, du vin pur, & de l'eau de vie pour se rafraichir, & pour reparer la dissipation d'esprits, & de chaleur naturelle qui leur arrive par le travail, parce que tout ce qui reparé les esprits, & la chaleur naturelle, donne de la fraicheur & de la vigueur tout ensemble.

Ceux qui souffrent des ardeurs d'urine pour avoir beu

130 TROISIEME PARTIE.
de la biere nouvelle, guerissent
de cette ardeur par l'eau de vie,
parce que l'eau de vie corrige
la crudité de la biere.

L'on voit ordinairement
que les remedes qui guerissent
les fievres, sont chauds, comme
le China , l'Absynthe, la The-
riaque & une infinité d'autres;
& au contraire, qu'il n'y a
rien qui excite plus la fievre , &
qui la rende plus opiniastre que
l'usage de l'eau , & des rafraî-
chissants , parce que les cho-
ses froides rendent la matiere
de la fievre plus cruë , & plus
difficile à surmonter.

Aussi pour rafraichir , &
pour échauffer , il ne faut pas
toujours des qualitez froides
ou chaudes , puisque le chaud
& le froid , produisent des
effets si contraires , & qu'ils
dependent ordinairement des

qualitez qui leur sont unies, dont ils empruntent l'efficace. Pour rafraîchir, ou pour échauffer, il suffit d'adoucir l'acrimonie des sucs, détaintre la malignité des humeurs, & de procurer une libre transpiration à toutes les parties du corps, comme nous avons fait voir.

Hippocrate veut que tout le corps soit transpirable, & que rien n'empêche le concours mutuel qui se fait dans les parties, parce que la chaleur fixe qui est dans ces parties a continuellement besoin de la chaleur qui découle du cœur, du cerveau & du foy, pour conserver la chaleur fixe qui est dans les autres parties, & pour la reduire de puissance en acte. C'est principalement par la transpi-

132 TROISIEME PARTIE.
ration que les esprits, & la chaleur naturelle, exercent les fonctions de la vie. Cette transpiration est le grand ressort par lequel les esprits agissent ; cette transpiration estant empeschée, & le concours mutuel du sang, & des esprits n'estant pas libre dans les grands vaisseaux, l'on tombe dans des syncopes, & dans diverses sortes de fievres continuës, & d'inflammations interieures. Le commerce des esprits estant bouché dans les nerfs, l'on tombe dans l'apoplexie, ou dans une paralysie universelle. Que si cette transpiration est empeschée dans une partie, à même temps la communication de cette partie est arrestée, en telle sorte que ne pouvât plus recevoir ces esprits vivifians,

vivifans , ny produire aucun suc qui ne soit corrompu : Cette partie dis-je demeure demy morte , & ne peut renvoyer que des vapeurs âcres & corrompus , & souvent malignes , & veneneuses . Ces vapeurs infectent toutes les parties du corps par des levains étrangers qui irritent la nature , & qui allument une chalcur étrange-
re , en esteignant , ou en dimi-
nuant la chaleur naturelle .

La transpiration du corps n'est pas seulement nécessaire pour la communion des par-
ties ; mais aussi pour attirer l'air , & pour conserver la cha-
leur naturelle , parce que cette chaleur est entretenuë par une fraicheur moderée , comme l'enseigne Hypocrate . Nous attirons l'air par les pores , &
par les orifices des vaisseaux ,

M

134 TROISIÈME PARTIE.
pour entretenir & rafraîchir la chaleur naturelle, & pour ren-
des esprits plus subtils. Ces es-
prits étant épurez, ne laissent aucune crasse après eux ; ils s'exhalent entièrement par la transpiration, après avoir servi à leur usage & à leur fin : Outre que le sang deviendroit fixe, & ne pourroit pas s'exhaler s'il estoit trop pressé par la chaleur, parce que le levain du cœur, & des arteres n'auroit pas le temps de rendre le sang volatile.

Ainsi la transpiration a plu-
sieurs fonctions très importan-
tes ; elle entretient le commer-
ce des parties ; elle attire l'air pour le rafraîchissement des esprits, & de la chaleur natu-
relle, & fait exhale le sang &
les esprits après qu'ils ont pourvû à la nourriture des

parties. L'usage de la transpiration est semblable à l'usage de la respiration , car les animaux qui ne respirent pas , vivent par la transpiration ; & comme il n'y a rien qui puisse suppléer le défaut de la respiration, il n'y a rien aussi qui puisse éteindre cette chaleur étrangere que la transpiration ; car les choses froides augmentent beaucoup la chaleur étrangere, parce que le froid r'assemblé & réunit la chaleur en arrêtant l'évaporation.

Sennert dit que le scul empêchement de la transpiration suffit pour exciter la fievre , & que toutes les autres causes ne scauroient la produire sans celle-cy , & le défaut de transpiration affoiblissant , ou étouffant la chaleur naturelle par la chaleur étrangere qu'il allume,

Mij

136 TROISIEME PARTIE.
il introduit aussi la corruption
dans les humeurs. En effet,
Galien dit que l'obstruction
est la seule cause de la cor-
ruption qui s'introduit dans
les parties, & dans les humeurs
mêmes.

Pour mieux connoître les
mauvais effets du défaut de la
transpiration ; il faut observer
que la nature a des voyes pro-
pres pour vider les excre-
mens de chaque coction ; & que
ces excremens étant retenus
dans des lieux chauds & humi-
des , se fermentent , & dévien-
nent le levain des maladies,
parce que leur acrimonie , &
leur malignité irrité la nature,
& enflame la chaleur natu-
relle , & les esprits : C'est pour-
quoy la transpiration étant empêchée , il s'allume une chaleur
étrangere , & il se fait une cor-

PANACEE 137
ruption dans les humeurs , &
quelque-fois dans les parties
mêmes.

Ainsi pour rafraîchir , &
pour échauffer , pour hu-
mecter , & pour dessécher , il
suffit d'ôter les empêchemens
de la nature , & de lever tout
ce qui peut arrêter la liberté de
ses fonctions . Aussi le devoir
du Medecin est proprement
d'ôter les empêchemens de la
nature , parce que ces empê-
chemens sont la source prin-
cipale des maladies . Le Mede-
cin doit rendre tout le corps
transpirable (s'il est permis de
parler ainsi) afin qu'il y ait un
concours mutuel , & une com-
munication reciproque dans
toutes les parties : & que les
vapeurs qui sortent continuel-
lement du corps puissent trou-

M iiij

138 TROISIEME PARTIE.
ver une libre issuë. Le Medecin doit aussi empêcher que l'aigre, lamer, le fâlé, l'âpre, ou l'insipide, ne predominent dans le corps ; afin que ces qualitez estans dans la moderation requise, les divers sucs qui s'engendrent au dedans ne prevaillent les uns sur les autres, & qu'ils soient tous dans une juste harmonie. Enfin le devoir du Medecin est d'observer s'il n'y a rien de divin dans les maladies, je veux dire s'il n'y a point de malignité considerable dans le corps, parce qu'alors il faut éteindre cette malignité par des Antidotes, & par des cardiaques.

Pour cela, il suffit de bien regler la fermentation, car c'est elle qui adoucit les humeurs par un mouvement qui se fait

de la crudité à la maturité.
C'est elle qui rend tout le
corps transpirable, si l'on peut
user de ce mot ; car elle sub-
tilise le corps par son levain.
Et le remède qui excite cette
nouvelle fermentation répon-
dant spécifiquement au levain
de la digestion & de la maladie,
il éteint la malignité de la
maladie même.

L'on jouit d'une parfaite san-
té lors que ces diverses fer-
mentations sont bien réglées ;
& comme les maladies ne con-
sistent que dans le dérèglement
des diverses fermentations,
aussi le rétablissement de la
santé consiste seulement à re-
gler ces mêmes fermentations,
puis que la fermentation sur-
monte également la cause de
toutes les maladies, soit à l'é-

140 TROISIÈME PARTIE.
gard des premières qualitez,
soit à l'égard des secondez, ou
des troisièmez, comme nous
avons clairement prouvé dans
ce discours.

Vanhelmont voulant expli-
quer la force des levains, &
nous faire connoître qu'ils agis-
sent sans résistance, dit que si
toute la terre estoit de la farine
petrie, un peu de levain feroit
lever toute cette quantité de
pâte.

L'Apostre compare le pe-
ché au levain, & traitant des
maladies spirituelles de l'ame,
il en explique la cause & la
guérison par le rapport de ces
maladies avec les maladies du
corps ; l'Apôtre désignant les
maladies de l'ame par un le-
vain de malice & de corrup-
tion qui doit être purifié.

Mais comme l'ame n'est pas capable de levain, cette facon de parler de Saint Paul est une maniere figuree, & metaphorique, qui suppose que les maladies du corps sont veritablement produites par un levain.

Nous avons fait voir que la cause de la sante & de la maladie ne procede que des levains. Nous avons aussi montre que ces levains estans purs & sans souilleure, conservent le corps dans une parfaite sante, & que se trouvant quelque levain impur, il infecte les parties du corps, & en pervertit les fonctions suivant qu'il est plus ou moins eloigne de la nature, & suivant les diverses parties ou il s'arreste.

Ainsi pour nettoyer les parties du corps de ces levains impurs qui troublent l'économie de la nature , il faut leur opposer quelque levain pur & subtil , qui purifie les esprits , les humeurs & les parties solides du corps , en les épurant parfaitement , parce que le plus foible cede au plus fort dans le même genre de qualitez. C'est en purifiant le corps de ces levains impurs , & soûillez , & de ces semences de maladies , qu'on rétablit la nature dans cette pureté si nécessaire pour exercer parfaitement toutes les fonctions de la vie.

Ce dégagement , & cette pureté , sont les effets particuliers de la Panacée que je propose , parce que cette Panacée

contient un esprit pur, & subtil qui penètre tout le corps, & qui dissout les marières les plus rebelles. Vanhelmont dit que les Remedes mineraux bien préparez font des merveilleuses opérations dans la Médecine, & qu'en rendant volatils les sels fixes, on fait de puissans Remedes, mais qu'il n'est pas donné à tout le monde de réussir dans ces préparations, & qu'on ne les apprend pas de la seule lecture.

Les Remedes pris des plantes sont le plus souvent inutiles dans les maladies opiniâtres, parce que ces remedes sont surmontez par la nature, auparavant qu'ils soient arrivés au siège de la maladie. Au contraire, les remedes ti-

toil

144 TROISIÈME PARTIE.
rez des mineraux ont une effi-
cace merveilleuse pour sur-
monter la cause des longues
maladies, parce qu'ils ne peu-
vent pas estre surmontez par
les forces de la nature, &
qu'ils sont tellement remedes,
qu'ils ne peuvent jamais estre
aliment. Ils conservent leur
vertu libre & entiere , ils
se manifestent dans l'estomach,
ils se communiquent aux es-
prits , & se répandent dans
tout le corps comme par des
rayons , en procurant une
santé tres conforme à la na-
ture.

Les grands secrets, dit Van-
helmont, guerissent toute sorte
de maladies par une d'épura-
tion entiere & parfaite, ils re-
donnent la vigueur aux parties,
& ostant la mauvaise impres-
sion

TROISIEME PART. 145
sion de l'esprit fixe, par la sym-
patie qu'ils ont avec la nature,
& avec la cause de la maladie.

Il faut donc que le remede soit
côforme à la nature & à la cause
de la maladie ; car les levains
n'agissent que sur les sujets avec
lesquels ils ont du rapport : c'est
pourquoy le levain meslé dans
la poudre de verre ne fait aucu-
ne fermentation ; & c'est dans
cette convenance des remedes
avec les parties, & avec la cause
de la maladie que consiste la
veritable maniere de remedier
aux maux. L'estime, dit Van-
helmont, que le remede consi-
ste proprement en ce qui est
convenable & approprié à la
nature & à la cause de la mala-
die ; & c'est par ce moyen que
la nature se releve, parce qu'il y

N

146 PANACE'E,
,, a dans ce remede des proprie-
,, tez naturelles, dans lesquelles le
,, principe de la vie trouve ses de-
,, lices. Par exemple, la faim est
,, une espece de maladie tres ai-
,, guë, qui tuë infailliblement das-
,, peu de jours, parce que la vi-
,, gueut du levain digestif fait une
,, dissipation de la nourriture
,, de l'estomach; & cette dissi-
,, pation cause ce triste senti-
,, ment de la faim, le levain
,, de l'estomach consume l'alimen-
,, tement de l'estomach même, n'a-
,, yant pas un objet sur lequel il
,, puisse agir. L'aliment appaise la
,, faim, non pas en tant que con-
,, traire au levain de l'estomach,
,, ny en tant que semblable, mais
,, comme un remede propre à ce
,, levain de l'estomach, & à la na-
,, ture. Il arrive la mesme chose

TROISIEME PART. 147
dans la guerison des maladies , ,
dans lesquelles il faut observer , ,
une juste proportion du remede
avec la chaleur naturelle, & avec
la cause de la maladie. Par ce
moyen les remedes ne repon- ,
dent pas seulement à la nature , ,
mais aussi aux proprietez parti- ,
culieres du levain des maladies ;
c'est pourquoi tous ceux qui
ignorent l'activité & la diversité
des levains, tentent inutilement
les remedes qu'ils donnent : ils , ,
rapportent mal à propos le tem- ,
psement des simples au chaud
& au froid, puis que la tempe- ,
rature des simples prend sa
source & son origine des se- ,
mences ou des levains.

Il faut que le remede soit
amy de la nature , & qu'il soit
propre au levain de la maladie,

N ij

148 PANACE'E.
pour la soulager & pour la guerir. C'est précisément ce qu'Hippocrate enseigne dans le livre de l'ancienne Médecine, où il fait voir que pour conserver la santé, & pour la remettre, il faut seulement entretenir ce juste temperament qui doit être contre l'aigre & lamer, entre le salé, l'âpre, ou l'insipide, puisque ces qualitez étant moderées produisent des fermentations réglées ; & au contraire étant excessivement exaltées, elles font un levain impur, qui est la cause des maladies.

C'est en réglant les fermentations qu'on guerit les maladies, & en donnant des remèdes conformes aux levains de la digestion & des maladies : Ces remèdes, dit Vanhelmont, sont de véritables purgatifs, ils ne vident pas

TROISIÈME PART. 149
par choix & par election des hu-
meurs supposées, comme le per-
sistent tant de Medecins, ils ne ”
corrompent pas ces mesmes hu- ”
meurs, & ne dissipent pas les ”
principes de la vie. Les vrais pur- ”
gatifs se reconnoissent par trois ”
marques; ils ne vident rien dans ”
les personnes faines, ils ne les é- ”
meuvrent point, ils ne les changent ”
en rien, & ne les affoiblissent ”
en aucune maniere. De plus, ils ”
ne vident rien qui ne soit super- ”
flu; c'est pourquoi ils n'abatent ”
point, mais ils soulagent le ma- ”
lade. Enfin les vrais purgatifs ne ”
guerissent point par la sueur, par ”
le vomissement ou par les selles; ”
mais ils resolvent insensible- ”
ment la maladie, & laissent faire ”
le reste à la nature. Le Re- ”
mede que je propose agit de la ”
N 113

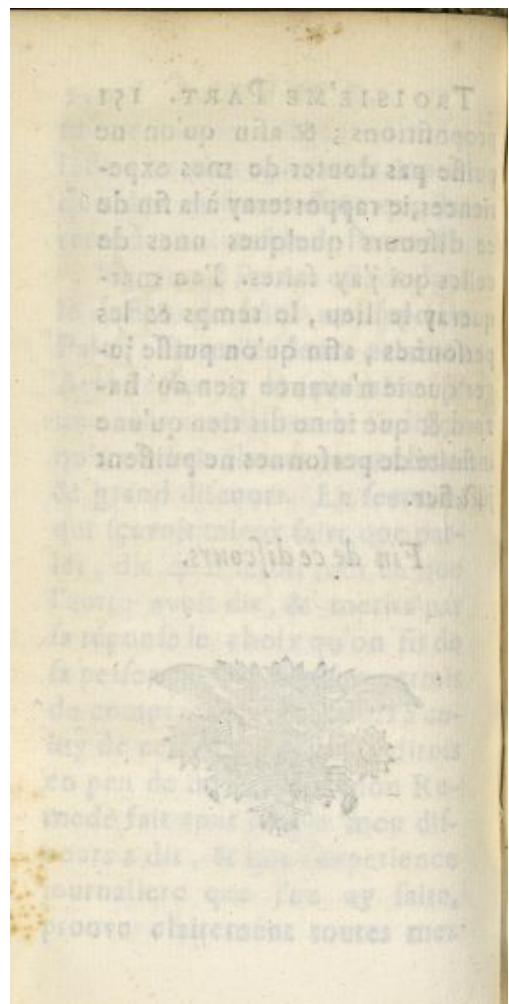
150 PANACE'E,
même maniere, il guerit les ma-
ladies les plus opiniâtres, & pro-
duit les mesmes effets que les
remedes universels de Paracelse.

Vn grand Prince estant dans
le dessein de bâtit un superbe
Palais, fit venir deux celebres
Architec̄tes, le premier fit
une idée excellente de l'edifice
qu'il vouloit élever, par un beau
& grand discours. Le second,
qui sçavoit mieux faire que par-
ler, dit qu'il feroit tout ce quo
l'autre avoit dit, & merita par
sa réponse le choix qu'on fit de
sa personne. S'il m'estoit permis
de comparer mon discours à ce-
luy de ces Architec̄tes, ie dirois
en peu de mots, que mon Re-
mede fait tout ce que mon dis-
cours a dit, & que l'experience
journaliere que j'en ay faite,
prouve clairement toutes mes

TROISIEME PART. 151
propositions ; & afin qu'on ne
puisse pas douter de mes expe-
riences, ie rapporteray à la fin de
ce discours quelques unes de
celles qui j'ay faites. I'en mar-
queray le lieu , le temps & les
personnes , afin qu'on puisse ju-
ger que ie n'avance rien au ha-
zard,& que ie ne dis rien qu'une
infinité de personnes ne puissent
justifier.

Fin de ce discours.





TRAITÉ
D'HIPPOCRATE,
DE LA CAUSE
DES MALADIES,
ET DE L'ANCIENNE
MEDECINE.

Il n'y a rien de plus difficile que de donner une idée exacte de l'ancienne Médecine. Parce que ce grand homme a dévoilé dans son ouvrage le fondement de la Médecine, dont il faut

TRAITE
D'HIPPOCRATE
DE LA CAVASSE
DES MALADIES
ET DE L'ANCIENNE
MEDECINE.



P R E F A C E

Hipocrate a composé ce Traité de l'ancienne Medecine contre certains innovateurs de son temps, qui établissoient pour la cause des maladies le chaud & le froid, le sec & l'humide ; & par ce faux principe, renversoient le fondement de l'ancienne Medecine. Ce grand Homme cōbat cette erreur dangereuse, & fait voir que le fondement de la Medecine doit estre sensible, qu'il faut

origine

P R E F A C E

juger des alimens & des remedes par le rapport qu'ils ont avec la nature, & suivant les biens & les maux qu'on en reçoit, & non pas sur des suppositions imaginaires comme faisoient ces nouveaux Auteurs : Il preuve que les alimens ne profitent ou n'incommodent pas en tant que chauds & en tant que froids, mais par le rapport qu'ils ont avec la nature, & par la resistance qu'ils apportent à son action: Il soutient que le chaud & le froid, l'humide & le sec, ne sont pas la cause des maladies; mais que cette cause se trouve dans l'aigre,

P R E F A C E .

l'aigre , dans l'amer , dans le
salé , dans l'apre , & dans l'in-
spide , qui sont des qualitez
que nous ayons tous au de-
dans de nous , comme l'ex-
perience le justifie , & que
c'est dans le juste tempera-
ment de ces qualitez que
consiste la santé. Il appelle
ces qualitez des vertus à cau-
se de l'efficace & de l'excel-
lence de leur action. Il dit
que le chaud & le froid n'ot
point d'action considerable
par eux mesmes , & qu'ils ne
peuvent nuire qu'en tant qu'ils
sont aigres ou amers qu'ils
sont salez ou apres, ou qu'ils
o

P R E F A C E.

se trouvent conjoints avec
quelqu'une de ces qualitez,
& que c'est d'elles qu'ils em-
pruntent toute leur efficace.
Il fait voir que le seul moyen
de remedier aux mauvais ef-
fets de l'aigre & de lamer,
du salé & de l'apre, consiste
dans leur juste coction, &
que le chaud & le froid
état incapable de coction, ne
ne peuvent pas être la cause
des maladies, qui ne gueris-
sent que par la seule coction
des humeurs.

la cause se trouve dans

l'aigre

**TRAITTE
D'HIPOCRATE,
DE LA CAUSE DES
maladies, & de l'ancienne
Medecine.**

CEU X qui ont entrepris
 de traiter de la Medecine,
 soit de vive voix, soit
 par écrit, & qui ont éta-
 bly pour fondement de leur discours
 le chaud, ou le froid, l'humide, ou le
 sec, ou quelque autre chose inven-
 tée à plaisir, pour abreger l'Art
 de la Medecine, établissent une ou
 deux de ces qualitez pour la seule
 cause des maladies & de la mort.

Mais ils se trompent évidemment

O ij

156 TRAITE'
en plusieurs choses, & meritent ju-
stement d'estre repris, en abusant
d'un Art dont on se sert en de cho-
ses fort importantes, & dont on fait
une estime toute particulière. Mais
parmy ceux qui exercent la Medeci-
ne, il y en a qui ne sont pas dignes
d'estime, & d'autres qui meritent
une approbation singuliere.*

La cause des maladies qui nous ar-
rivent se rapporte entierement à
une même chose; je veux dire que les
alimens estans d'une substance trop
solide, & leurs vertus estans excessi-
ves, travaillent extrêmement tant
les sains que les malades. On voit
donc que les Medecins qui ont in-
venté le regime de vivre & la nour-
riture des malades ont eu le même
but que ceux qui ont trouvé & pre-
paré la nourriture dont tous les hom-
mes se servent presentement au lieu
de cette nourriture sauvage & bruta-
le dont on se servoit autrefois, & ce

** Hippocrate parle jusqu'au verset sui-
vant des choses, qui sont hors de notre
sujet.*

n'est qu'une même invention, ou du moins toute semblable. Car les uns ont eu pour but de retrancher les alimens, que la nature, quoy que bien disposée, ne pouvoit pas surmonter, à cause de leur nature sauvage & intemperée, & les autres ont tâché d'exclure de la nourriture d'un malade tous les alimens que la mauvaise disposition du malade ne pouvoit ny vaincre, ny surmonter.

Quelle difference y a-t'il entre les alimens des sains & des malades, si ce n'est que ceux qu'on ordonne aux malades sont de plusieurs sortes & plus difficiles à régler. Ainsi le régime de vivre des malades a été pris de la manière de vivre des personnes saines. Neantmoins si l'on considère bien la différence qu'il y a entre la nourriture des malades & la nourriture des personnes saines, L'on trouvera que les alimens de ceux qui sont en santé sont plus nuisibles aux malades, que ne seroient les alimens des bêtes aux personnes par-

O iii

158 TRAITE
faitement faines.

Que s'il n'y avoit que les alimens trop solides qui pussent nuire, comme l'estiment quelques-uns, & que les alimens faciles à digerer profitassent également aux fains & aux malades, la chose seroit facile, & l'on rangeroit aisément les malades dans l'usage des alimens de facile digestio. Mais il n'est pas moins dangereux de prendre moins d'alimens & moins nourrissans qu'il ne faut, que de prendre plus d'alimens & plus nourrissans qu'il n'est de besoin. Car la faim a un grand pouvoir sur l'homme, soit pour le guerir, soit pour l'affoiblir, soit pour le tuer. Il y a aussi plusieurs meux qui sont causez par l'évacuation, lesquels sont fort differens de ceux qui sont causez par la repletion, mais qui ne sont pas moins grands. C'est pourquoi l'inanition afflige en plus de manieres differentes, & doit estre reglée avec plus d'exactitude que la repletion ; il faut se proposer une règle, & l'on ne trou-

vera point d'autre regle, ny point d'autre mesure pour regler justement le regime de vivre que le sentiment du corps : Je veux dire les commodeitez, ou les incommoditez que la Nature reçoit de l'usage des alimens. D'où vient qu'il est difficile de regler si justement ce regime de vivre, qu'on ne pance un peu d'un côté ou d'autre. Certes je loueray extrêmement le Medecin qui s'éloigne peu du milieu qu'il doit tenir ; car c'est une chose bien rare de rencontrer justement ce qui est parfait en tout point

Comme il faut apporter une grande exactitude dans la Medecine, il est difficile d'en rencontrer toujours parfaitement la verité & la certitude. Il y a plusieurs principes dans la Medecine qui arrivent à cette certitude. C'est pourquoi je n'estime pas qu'il faille rejeter l'ancienne Medecine, comme fausse ou incertaine, parce qu'elle n'a pas une certitude exacte en toutes choses, mais j'estime plutôt que

l'ancienne Medecine approchât beaucoup de la vérité , l'on peut trouver la vérité par son moyen ; & qu'il faut admirer les inventions de l'Art , comme des inventions justes & bien réglées , & nullement comme des choses que la fortune ou le hazard ont étably.

Je veux maintenant reprendre mon discours touchant ceux qui recherchent d'établir cet art d'une nouvelle maniere , & sur des fondemens supposez . Car si c'est le chaud , ou le froid , le sec , ou l'humide qui afflagent l'homme , & que pour y porter le remede nécessaire il faille changer le chaud par le froid , & le froid par le chaud : le sec par l'humide , & l'humide par le sec . Qu'on me donne un homme qui ne soit pas des plus robustes , mais des plus delicats . Que cet homme mange du bled tel qu'il vient de l'aire , tout crud & sans apêt . Qu'il mange aussi de la chair crue , & qu'il boive de l'eau pure . Je sagay fort bien que cet homme vivant

de la maniere , souffrira plusieurs-
maux tres dangereux. Il sera tour-
menté de douleur, son corps s'affoi-
blera, son ventre se corrompra, & il ne
vivra pas long temps. Quel remede
pour un homme si mal disposé. Fau-
dra-t'il se servir du chaud , ou du
froid , du sec , ou de l'humide. Car
ces nouveaux auteurs estiment que
le chaud , & le froid sont d'une na-
ture simple. Que si le mal de cet hom-
me vient du chaud ou du froid , du
sec ou de l'humide ; il le faudra gue-
rir par des qualitez contraires. Ce-
pendant il n'y a point de Remede
plus assuré & plus evident pour le
guetir que de luy faire quitter les ali-
mens dont il usoit au paravant , au
lieu du bled de luy donner du pain,
au lieu de la chair cruë , de luy
donner de la chair cuite, & de luy fai-
re boire du vin , & non pas de l'eau
pure. Ces choses ainsi changées il est
impossible que ce malade ne guerisse,
à moins qu'il ne fut entierement cor-
rompu par le temps & par cette

Peut-on dire que les Remedes qu'on a donné à ce Malade estans chauds luy ont profité, parce que ses maux estoient causez par le froid, ou bien au contraire, Pour moy je croy qu'on seroit fort en peine de savoir si celuy qui estoit devenu malade en mangeant du bled, & qui est gneri en mangeant du pain ; a recouvré la santé par le chaud ou par le froid, par le sec ou par l'humide.

Je scay aussi qu'il y a grande différence de manger du pain blanc, ou du pain bis, du pain fait avec le bled net, ou qui ne l'est pas : si le pain est bien petri, ou s'il ne l'est pas assez, s'il est trop cuit, ou s'il est trop crud, & si la pâte est trop molle ou trop dure. Il faut dire la même chose d'une infinité d'autres circonstances qui produisent tous des effets differens, que si l'on ne fait assez de reflexion sur ces choses, & qu'on les ignore, comment est-ce qu'on pourra avoir la connoissance des maladies ?

Car les hommes souffrent de toutes ces circonstances, & sont changez par elles d'une maniere ou d'autre. C'est de là que dépend la vie, la santé & la guerison : c'est pourquoy il n'y a rien de plus necessaire que de bien connoistre toutes ces circonstances, & de bien observer toutes ces choses.

C'est donc fort à propos que les premiers Auteurs de la Medecine ont étably ces loix. Ces Auteurs n'ont pas crû que le sec ny l'humide, le chaud ny le froid, ny ce qui en dépend, pût nous faire du bien, ou du mal. Mais ils ont crû seulement que ce qu'il y avoit de plus efficace en chaque chose, & ce que la Nature ne pouvoit surmonter estoit cela même qui nous nuisoit : c'est pourquoy ils ont recherché avec soin les moyens de nous en délivrer. Ce qu'il y a de plus efficace parmy les choses douces est ce qui est tres doux, ce qui est de plus fort parmy les choses ameres est ce qui est tres amer, ce qu'il y a de

VII. 20

164 TRAITE' 11^e
plus violent parmy les choses aigres
est ce qui est tres aigre. Enfin en tou-
tes choses l'extremite a une grande
efficace. Ils ont vû aussi que toutes
ces choses estoient dans l'homme, &
qu'elles affligeoient l'homme ; en ef-
fet il y a dans l'homme lamer & le
salé, le doux & l'aigre, l'apre & l'in-
sipide, & une infinité d'autres choses
qui ont toutes beaucoup d'abondance
& de force. Ces choses estant mêlées
entre elles, & se temperans mutuel-
lement ne sont nullement sensibles
& ne causent à l'homme aucune in-
commodité. Mais lors que l'une de
ces choses vient à se separer, & qu'el-
le reste toute, pure sa vertu se décou-
vre, nous incomode & nous fatigue.

Il faut dire la même chose des ali-
mens qui ne sont pas propres à la na-
ture, & qui nous travaillent beau-
coup : Les alimens qui sont trop
amers, trop salez ou trop aigres, ou
qui sont en quelque maniere intem-
perez & violens, nous émeuvent &
nous troublent. Au contraire les ali-
mens

mens ordinaires, comme le pain, & les autres choses de cette nature, si vous en exceptez les assaisonnemens & les ragouts, ne participent en rien de ces sucs intérieurs & excessifs. C'est pourquoi bien que nous en prenions beaucoup ils n'émeuvent point & ne séparent point les humeurs douées des qualitez dont nous parlons ; en effet, il n'y a rien qui donne tant de force, tant de nourriture & tant d'augmentation, que les alimens simples & tempérés, & qui n'ont rien d'excès.

Je ne scay point comment les Auteurs de cette nouvelle opinion, qui veulent changer l'ancienne doctrine de la Medecine, pour établir leur supposition : Je ne scay, dis-je, de quelle maniere ces nouveaux Auteurs traiteront les malades, je ne croy pas qu'ils aient trouvé aucune chose qui de soy-même soit chaude, ou froide, seche, ou humide, sans participer à même temps quelqu'autre qualité. Je croy qu'ils usent

P

de mêmes alimens dont tous les hommes se servent , attribuant aux uns le chaud, aux autres le froid, aux autres le sec , aux autres l'humide: C'est néanmoins un avis incertain & équivoque d'ordonner à un malade de prendre quelque chose de chaud ; car sans doute il demandera qu'est cela ? & alors il faudra nécessairement répondre des réveries , ou bien avoir recours à quelqu'une des choses qui sont en usage. Que si le chaud est âpre, s'il est insipide, s'il est subtil & pénétrant , s'il est de quelques autre espèce, duquel faudra-t-il se servir? Car il y a diverses espèces de chaud , & toutes ces espèces ont des effets presque contraires. Faudra-t-il se servir du chaud qui est âpre, ou du chaud qui est insipide ? ou s'il faudra se servir du froid qui est âpre ; car il y a un froid âpre & un froid insipide , & je lçay assurément que ces diverses espèces de chaud & de froid produiront des effets contraires non seulement sur l'homme , mais sur le

evit , sur le bois , & sur beaucoup de sujets qui ont moins de sentiment que l'homme.

Ce n'est pas le chaud qui a une grande vertu, c'est l'aigre, c'est l'apre, c'est l'insipide , & les autres qualitez dont je viens de parler, soit que nous employons ces diuerses choses à man- ger ou à boire, soit que nous nous en servions exterieurement, ou de quel- le maniere que ce soit.

J'estime donc que le froid & le chaud agissent dans le corps avec moins de force & d'efficace qu'aucune autre faculté. En effet , quand le froid & le chaud sont mêlez ensem- ble , nous n'en recevons aucune incommodité , parce que le froid est temperé par le chaud , & le chaud par le froid : mais lors que l'une de ces qualitez domine sur l'autre , & qu'elle s'en separe , c'est alors qu'elle nous afflige. Aussi dès que le froid se forme au dedans de nous , & qu'il nous incommode , le chaud interieur vient promptement à notre aide pour

, P ij

nous échauffer, & sans qu'il ait besoin d'autun autre secours, & il guerit parfaitemt les maux que le froid cause tant aux sains qu'aux malades. Par exemple, si une personne saine s'est rafroidie beaucoup en hyver, soit en se baignant dans l'eau froide, soit en quelqu'autre maniere ; plus il se sera rafroidi plus il s'échauffera, en reprenant ses habits & se mettant à couverte, pourvu que son corps ne soit pas tout-à-fait gelé. Au contraire si quelqu'un s'échauffe extrémement, ou dans un bain chaud, ou devant un grand feu ; & qu'en suite il s'arrête dans le même endroit où cét homme qui avoit enduré le froid s'est échauffé, quoy qu'il soit vêtu de la même maniere que luy, il frissonnera néanmoins, & il aura d'autant plus de froid, que la chaleur qu'il avoit souffert auparavant avoit été violente.

Si celuy qui étouffe de chaleur veut se rafraichir en s'évantant, il aura beaucoup plus de chaleur que celuy qui ne se sera point donné du vent.

Ceux qui marchent parmy la neige ou la glace , ou qui ont souffert un froid rigoureux, sont travaillez la nuit d'une excessive chaleur de demeure etans à couvert & tie demeure. Et après cett' ardeur il sort à quelques uns des vescies ardentes, comme à ceux qui ont été brûlez du feu : De sorte que le chaud & le froid succèdent promptement l'un à l'autre, comme je pourrois faire voir par une infinité d'exemples.

Si nous examinons maintenant ce qui arrive aux malades , n'est-il pas vray que ceux qui ont souffert un violent frisson ressentent une fièvre aiguë & si la fièvre n'est ny violente, ny longue , ny dangereuse , la chaleur se range principalement aux pieds , où le tremblement & le froid avoient esté les plus rudes , & où ils avoient esté plus long-temps.

De plus après que le malade a sué , & que la fièvre a cessé; l'on est beaucoup plus frais que si l'on n'avoit point eu de fièvre, cela estant , que

P iii

peut-il arriver de dangereux d'une chose qui est suivie si-tot de son contraire , & qui de soy-même perd sa force & sa vertu ; & quelle nécessité y a-t-il d'y apporter un si grand secours.

Quelqu'un dira , peut-être , que ceux qui ont une fièvre ardente , ou une inflammation de poumon , ou quelqu'autre violente maladie , ne sont pas promptement delivrez de la chaleur , & secourus par le froid ; mais je croy aussi que c'est un signe très certain que l'on n'a pas la fièvre simplement par le chaud , mais que c'est par l'amer & par le chaud joints ensemble , par le chaud & par l'aigre , par le salé & par le chaud , & par une infinité d'autres choses de cette nature . Il faut dire la même chose du froid lors qu'il est joint avec quelque une des mêmes qualitez .

Ce sont ces qualitez qui nous affligent , quand le chaud est joint avec elles , & alors il irrite & aug-

mente les maux , cependant le
chaud n'a point aucune autre ver-
tu, que celle que nous avons dit.
Voilà la vérité de la chose ; mais
cela paroîtra encore plus évidem-
ment, par les signes que toutes sortes
de personnes éprouvent sou-
vent. Lorsque le Rhume se jette
sur le nez , & qu'il coule abondam-
ment par ces parties , il est beaucoup
plus acre que n'estoit l'humeur qui
découloit auparavant par les narines ;
car non seulement il fait enfler le
nez , mais il l'enflamme extrême-
ment ; de sorte qu'il est comme brû-
lant : que si le rhume continuë il se
forme un ulcere sur la partie , bien
que cette partie ne soit point char-
nuë ; mais qu'elle soit dure .

Cette ardeur du nez s'apaise lors
que l'humeur qui coule s'épaissit ,
qu'elle devient moins acre , qu'elle
se mûrit , & qu'elle se mêle mieux
avec les autres humeurs .

Il y a d'autres personnes à qui le
rhume arrive par le froid seul , sans
qu'il y ait rien autre qui y contribue .

La guerison de ceux qui sont travaillez du rhume cōfiste à échauffer ceux dont le rhume est causé par le froid, & à rafraîchir ceux qui se sont enrhumez par le chaud, & ces sortes de rhumes sont promptement gueris; car ils n'ont besoin d'aucune coction; mais les rhumes qui arrivent par la forte acrimonie des sucs, & par leur intemperie se guerissent, lors que ces sucs sont temperez & meuris. Je dis la mesme chose des rhumes qui se jettent sur les yeux, parce que ces rhumes ont beaucoup d'acrimonie, ils ulcerent les paupières, ils rongent quelques fois les joues, & les parties qui sont au dessous de l'œil, & rompent cette membrane qu'il enveloppe.

Cette ardeur & cette extrême inflammation nous affligent jusqu'à ce que la fluxion soit meurie, qu'elle se soit incrassée, & qu'il se forme de la chaslie. Cette coction se fait par le mélange des humeurs, & par leur tempérament réciproque.

C'est pourquoy les rhumes qui coulent sur le détroit de la gorge, & qui

forment les enroueures, les esquinances, les érisipeles, les inflammations de poumon, sont au commencement salez, humides & acres, & c'est par l'augmentation de ces qualitez que les maladies se confirment & s'empirent. Mais lors que les rhumes s'épaississent, se meurissent, & qu'ils perdent leur acrimonie, la fièvre & les autres maux qui l'accompagnent cessent. Ce qui fait voir aussi que ces qualitez sont la cause des maladies, est, que quand elles sont exaltées, elles affligen extrêmement, & lors qu'elles sont temperées on ne ressent plus d'indisposition. Si les rhumes arrivoient par la chaleur toute seule, ou par le froid seul, sans mélange d'aucune autre qualité, ils cesseront dès le moment que le froid seroit changé en chaud, ou le chaud en froid ; mais les rhumes ne cessent point que par le moyen dont j'ay parlé.

Tous les maux que l'on souffre prennent leur origine de ces vertus excessivement exaltées : par exemple,

lors qu'une certaine amertume, qu'on appelle de la bile jaune, se sépare des autres humeurs, & se répand dans le corps; quelle inquiétude, quelle ardeur & quelle foiblesse n'at-on point? Mais aussi-tost que la nature ou les remèdes ont purgé le corps de cette bile, on est guéri de ces douleurs & de cette chaleur excessive, dès que la bile bouillonne, & qu'elle n'a pas sa coction, on ne sçauroit faire cesser les douleurs & la fièvre.

Ceux aussi qui sont remplis de sucs picquans & acres & de la nature de la bile verte, de quelle rage, de quel déchirement d'entrailles, & de quelle inquiétude ne sont-ils pas tourmentez? Cependant ces accidens ne finissent point que les sucs intemperiez ne soient vuides & adoucis, ou qu'ils ne soient cuits, mêlez avec d'autres humeurs. C'est pourquoy les Crises qui arrivent en certains jours reglez peuvēt beaucoup pour la guérison de ces sortes de maladies: Mais il n'est pas possible que toutes

D'HIPPOCRATE. 175
ces choses puissent convenir au
chaud & au froid , puisque le chaud
& le froid ne peuvent pas se meurir,
ny s'incrasser.

Quelle propriété faut-il donc attribuer au chaud & au froid? la vertu d'agir l'un contre l'autre, parce que le chaud n'est jamais privé de sa chaleur que lors qu'il est mêlé avec le froid, & de même le froid n'est jamais châgé que par le chaud. Il faut dire la même chose de toutes les autres qualitez qui sont dans l'homme , plus elles sont mêlées entre elles, plus elles deviennent douces & excellentes. Or l'homme jouit d'une santé parfaite , lors qu'il digere bien , qu'il est dans la tranquillité , & que nulle vertu particulière ne domine dans son corps, il semble donc d'avoir suffisamment prouvé ce que j'ay dit.

Il est encor nécessaire qu'un Médecin connoisse parfaitement quelles sont les maladies qui prennent leur origine des vertus exaltées , & quelles sont celles qui viennent de la figure des parties. Je veux dire qu'il

faut qu'un Medecin connoisse le souverain degré des vertus & des qualitez exaltées & toute la force des sucs, & qu'il sçache toutes les autres choses qui sont dans l'homme , qui sont la figure des parties.....

Pour connoître la vertu des sucs il faut considerer exactement ce que chaque suc peut produire dans l'homme, comme nous l'avons dit. Quelle affinité ces sucs ont entre eux ? je veux dire si le suc doux se change en une autre espece , non par aucun mélange , mais parce qu'il degenerera de sa premiere nature. En quel suc il se change , si c'est en un suc amer ou salé, en un suc âpre ou aigre ? Certainement si le suc aigre excède sur les autres sucs, il sera fort nuisible, & si c'est un suc doux, il sera tres favorable. Que si par une exacte recherche, on acquiert la connoissance des choses exterieures, on choisira le meilleur en toutes choses. On appelle meilleur ce que la nature surmonte sans peine.

Fin du Traité d'Hipocrate.



*VERTUS DECETTE
PANACEE.*

CETTE PANACEE est un Bezoar, ou un Elixir, composé des esprits doux, de quelques Mineraux les plus parfaits, qui sont résolus en leurs principes sans corrosif, souverainement exaltez & perfectionnez dans toutes leurs qualitez: c'est pourquoy cette Panacée à la vertu de guerir les maladies les plus opiniâtres & les plus dangereuses avec la Benediction de Dieu.

Cette Panacée guerit les obstructions de toute les entrailles, qui sont la cause générale da la pluspart des maladies.

Elle guerit l'hydropisie formée, & la mauvaise constitution du corps.

Elle guerit la jaunisse, les pâles



178 VERTVS
couleurs des filles & la suppression
de leurs mois.

Elle guerit les douleurs d'estomac,
& le degout même celuy des fem-
mes enceintes.

Elle guerit l'affection des hypo-
condres, & la reverie melancolique.

Elle guerit les fiévres lentes &
toutes sortes de fiévres d'accez.

Elle guerit les maladies causées
par les vapeurs , comme sont la dou-
leur de tête , le vertige , la palpita-
tion de cœur, les vapeurs de mère, &
l'épilepsie simpatique , qui est la plus
fréquente des maux caducs.

Elle guerit la difficulté d'urine.

Elle guerit & preserue de toute
sorte de colique.

Elle tuë les vers.

Elle guerit les hemorroïdes.

Elle soulage la goute.

Elle guerit les tumeurs interieu-
res & exterieures , chaudes & froi-
des.

Elle guerit les glandes.

Elle soulage les écroüelles, ou les

Elle guerit les ulcères, où du
moins les fâcheux accidens qui les
accompagnent.

Elle guerit les dartres vives tou-
te sorte de gale même la lepreuse.

Elle guerit les maladies vene-
riennes particulières sans aucun au-
tre remede.

Elle guerit aussi la grosse verole ;
en usant de la prisane propre à cette
sorte de maladie.

LA Nature ne peut pas surmonter
la cause des longues maladies,
ou du moins il luy faut beaucoup de
temps pour en venir à bout. C'est
pourquoy il faut absolument la se-
courir par quelque Remede efficace
qui fortifie la Nature & chasse la ma-
ladie, comme fait cette Panacée ; &
sans doute c'est dans cette occasion
que les Remedes sont plus nécessai-
res, & que leur effet est le plus
évident, puisque les maladies aiguës

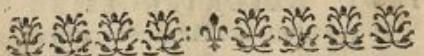
Q ij

180 VERTVS
guerissent ordinairement dans qua-
torze jours , même sans aucun Re-
mede.

Ce Remede est si temperé & si
ami de la Nature , que bien loin de
la troubler , il luy donne le calme
lors qu'elle est irritée par la cause de
la maladie.

L'on donne ce Remede en tres-
petite quantité , au goût & à la for-
me qu'on veut. L'on n'est pas obligé
d'observer aucune precaution , parce
qu'il ne produit aucun effet sensible
que la bonne couleur , l'appetit & la
gayeté , qui sont les marques certai-
nes de la guérison & de la santé.

L'on n'exige rien ny pour les frais
du Remede , ny pour les soins qu'on
prend des Malades qu'après leur
guérison.



EXPERIENCES de cette PANACE'E.

Des Obstructions.

Saint VICENNE a dit de bonne grâce que les Obstructions des entrailles estoient la meilleure nourrice des Medecins , parce qu'elles sont la cause ordinaire des maladies ; les obstructions sont produites par diverses sortes d'humeurs aigres, ameres , salées , après ou insipides , qui éstant devenues visqueuses & gluantes , s'endurcissent par succession de temps dans la substance même des parties . Ces mêmes humeurs laissent souvent une odeur de levain , & une impression maléfique dans les parties où elles se journent , qui se communique aux autres humeurs , & aux autres parties du corps .

Q iiiij

Il y a plusieurs Remedes qui degagent également toutes les entrailles ; & qui meurissent toutes les humeurs ; & quoy qu'il y ait plusieurs moyens particuliers pour les adoucir ; quoique les humeurs ameres & salées soient adoucies par quelque chose d'aigre, & que les humeurs aigres & âpres soient adoucies par des sels fixes qu'elles dissolvent ; neanmoins il y a plusieurs Remedes qui adoucissent également toutes les humeurs & qui dégagent toutes les entrailles , comme le Magistere de Tartre qu'on appelle un Digestif universel.

C'est sur ce principe que j'ay employé utilement cette Panacée pour toutes les maladies qui procedent des obstructions des entrailles.

M Adame de Puigiron étoit incommodée depoi long temps de langueur, de foiblesse & de degout : elle n'avoit pu recevoir jusqu'alors aucun soulagement , elle fut neanmoins guérie dans peu de temps par

Madame de la Roullière, fille de Monsieur le Conseiller de Bardonne, éroit abatue depuis long-temps, elle avoit souvent mal aux yeux. Nul Remede ne pût la guérir, que cette Panacée; c'estoit en l'année 1676.

Mademoiselle de la Roche est guérie d'un extrême abattement par cette Panacée en l'année 1677.

Mademoiselle de Rougne a re pris sa couleur naturelle par cette Panacée en l'année 1677.

Mademoiselle de Fusier guerit d'une extrême lassitude par ce même remede en l'année 1676.

Mademoiselle Blunel femme de Monsieur Brunel Procureur, a été guérie d'une extrême langueur par cette Panacée en l'année 1675.

Mademoiselle Pezière, Marchande, demeurant à la Grand' rue, a été guérie d'une extrême langueur par cette Panacée en l'année 1675.

Mademoiselle Isabeau Clergé fille

184 : EXPERIENCES
du Sieur Clerge Maître Chirurgien
en cette Ville , recouvrira en peu de
jours sa couleur , & son embopoint
par cette Panacée en l'année 1677.

La Sœur Dominique de sainte
Claire a repris bonne couleur par
cette Panacée en l'année 1679.

La femme du S^r Garrillan Tailleur
d'habits , guerit de la fâche & de la
langueur par cette Panacée en l'année
1677.

Mademoiselle Blache , qui demeu-
ra présentement chez Madame de
Lalo , fut guérie d'une douleur invete-
rée des entrailles , & reprit bonne
couleur par cette Panacée en l'année
1678.

Mademoiselle Terrasson de Die ,
demeurant à présent chez Madame
Dize , a été guérie d'une extrême
langueur , par cette Panacée en l'an-
née 1678.

La fille de M^e Bout Boulanger , a
repris bonne couleur par cette Pana-
cée en l'année 1677.

La fille de M^e Massarel Boulanger ,

DE LA PANACE'E. 185
a été guérie de la fuitude & de la
langueur par cette Panacée en l'année
1677.

Monsieur de Chabons Chanoine de
Die, fut guéri dans peu de jours de la
jaunisse par cette Panacée en l'année
1675.

Monsieur Pelorce Avocat au Par-
lement, a re�is ses forces & son
emboupoint par cette Panacée, en
l'année 1676.

De l'Hydropise formée.

L'Hydropise formée est causée par
de fortes obstructions, & par
une extreme foiblesse des entrailles
nourricières : ce qui la fait mettre au
rang des Maladies incurables. Néan-
moins presques tous ceux qui me
sont tombés entre les mains, sont
heureusement guéris par cette Pana-
cée. Je rapporteray les expériences
de plusieurs à quiles remèdes avoient
été inutiles.

Mademoiselle de Morard, demeu-
rant chez Monsieur de la Bayette

186 EXPERIENCES

son parent , fut affligée en l'année 1676 d'une hydropisie consommée , son ventre , les jambes & ses cuisses étoient extrêmement enflées , & même ses mains , ce qui luy causoit une grande difficulté de respirer, une toux continuelle & une fièvre lente . Et quoynque cette maladie eût tant de signes mortels , & qu'elle fût âgée de plus de soixante ans , cette Panacée la guerit néanmoins dans trois semaines .

Mademoiselle Pain , femme de M^r Pain Avocat du Roy à S. Marcellin , étoit atteinte depuis trois années entières d'une hydropisie formée , accompagnée d'une fièvre lente & d'une extrême maigreur : cette Demoiselle fut parfaitement guérie dans trois semaines , par le seul usage de cette Panacée , en l'année 1677 .

La Dame Marion Rangure , femme de M^e Charles Payerne Boucher , demeurant près de l'ancienne porte de Bonne , fut affligée en l'année 1677 d'une hydropisie consommée , suivie

DE LA PANACE'E. 187
d'une fièvre lente , d'une oppression
extrême, d'une toux qui la suffoquoit;
Sa langue & ses urines étoient noi-
res. Enfin elle avoit tous les signes
mortels : cette Panacée la guerit
pourtant dans trois semaines.

La femme de M^e Nème Chalvet
de S. Ferjus avoit été accablée pen-
dant huit ou neuf mois d'une hy-
dropisie formée, d'une fièvre lente,
d'une extrême langueur : cette Pa-
nacée la guerit dans peu de temps
en l'année 1676.

La femme du S^r Hastier Gantier,
de Grenoble , fille du S^r Reiné Dan,
Marchand Gantier , ayant été op-
plée pendant plusieurs années, fut at-
teinte en l'année 1674 d'une hydro-
pisie qui avoit tous les signes mor-
tels. On crût même plusieurs fois
qu'elle avoit expiré. Enfin on s'avisa
de luy faire prendre de cette Panacée:
& par ce Remede seul elle recouva
bientôt une santé parfaite.

La femme du S^r Plarel, demeurant
à Mesage, étoit hydropique depuis

188 EXPERIENCES
deux années , & notre Panacée la
guerit dans quinze jours.

La femme du S^r Berlie Praticien,
fille du S^r Behgue Procureur, fut at-
teinte d'une hydropisie formée en
l'année 1673 , elle en fut guérie par
cette seule Panacée dans trois se-
maines.

Mademoiselle Nicolas, fille du feu
S^r Desegaux Marchand , guerit en
l'année 1676 de cette espece d'hydro-
pisie, qu'on appelle Anasarcque dans
peu de jours par cette Panacée en
l'année 1676.

Dame Marguerite Reinier,femme
de M^e Michel Carron, Masson, qui
avoit servi chez Madame Mistral ,
aprés avoir eu une fiévre quartie , fut
atteinte d'une hydropisie , d'une fié-
vre lente & d'une grande oppression;
mais elle en fut guérie dans quinze
jours par cette Panacée au mois de
Novembre 1678.

Le S^r Pelat Gantier , fils du S^r Pe-
lat , maître du logis du Loup à Gre-
noble, fut atteint d'une hydropisie
formée

DE LA PANACE'E. 189
formée avec une fièvre lente , & la
langue noire, il fut gueri dans quin-
ze jours par cette Panacée au mois
de Janvier 1679.

Un Domestique de Monsieur de la
Bayete nommé Bontems fut guery
dans peu de jours d'une hydrospisie
formée , & inveterée par ce même
Remede en 1679.

Du mal d'Estomach.

L E mal d'estomach procede ou de
l'embarras , ou de la foibleffe de
l'estomach même, cette Panacée re-
medie heureusement à l'un & à l'autre
de ces maux, en degageant l'esto-
mach, & en le fortifiant.

Madame de S.Iean du Vivier a été
guerie du mal d'estomach par cette
Panacée en l'année 1678.

Madame de Mayard demeurant à
la Terrasse a été guerie du mal d'e-
stomach par le même remede en
l'année 1678.

Mademoiselle de Villebois fille de
Monsieur de Villebois Gouverneur

R

190 EXPERIENCES
de Gap a été guérie dans peu de
jours d'un mal d'estomach opiniâtre
par le même remède en l'année
1676.

Du degout des femmes enceintes.

IL n'y a personne à qui les Remèdes soient plus suspects qu'aux femmes enceintes, à cause de la délicatesse de l'enfant qu'elles portent, & du danger qu'il y a de les faire blesser.

Côme cette Panacée est aussi innocente qu'efficace, elle les délivre heureusement du degout, & des autres incommoditez qui suivent leur grossesse ; elle donne la santé à la mère & à l'enfant, & les fait arriver heureusement à leur terme.

Mademoiselle Dan femme du S^r Dan Marchand Gantier, étant fort incommodée dans sa grossesse de degout, & de langueur, a été guérie par cette Panacée en 1677.

Mademoiselle Heleine femme du S^r Heleine Operateur étant enceinte

DE LA PANACE'E. 191
de deux gêmeaux, guerit par cette
Panacée de la foiblesse & du degout
qu'elle souffroit pendant sa grossesse
en l'année 1678.

De la Melancolie.

Les maladies melancoliques sont
nommées par Fernel, le fleau des
Malades & des Medecins, à cause
des fâcheux accidens qui suivent cet-
te maladie, & du peu de succez des
Remedes qu'on y emploie; car s'ils
sont violens, ils irritent le mal, &
s'ils sont legers, ils n'ont pas la for-
ce de le guerir. Cette Panacée sub-
tilisant ce qu'il y a de terrestre, &
adoucissant ce qu'il y a de trop aigre
dans l'humeur melancolique, reme-
die heureusement aux desordres que
l'exez de cette humeur produit.

La veuve du Sr Garnier Lecteur,
demeurant près la porte Trois-Cloî-
tres a été guérie d'une affection me-
lancolique, & soulagée de l'épilep-
sie par cette Panacée en 1677.

De la Fièvre.

On ne guerit pas la Fièvre par les
Rij

192 EXPERIENCES
simples rafraichissans , puisque la chaleur qui s'eleve dans la fiévre est le remede dont la Nature se sert pour consumer le mal & pour le détruire : En effet, la chaleur de la fiévre est plus forte dans la vigueur des maux , dans les Crises , & quand le pus se fait ; parce qu'alors la nature triomphe de la maladie ; au contraire la chaleur de la fiévre diminue lors que la Nature succombe sous le poids & sous le venin des humeurs. Ainsi pour guerir la fiévre il n'est pas nécessaire de rafraichir, mais d'ôter la cause du mal qui irrite la Nature & enflamme les esprits. De même qu'il suffit d'ôter l'épine pour éteindre la chaleur que sa picqueure excite : & qu'il suffit de faire cesser l'injure pour appaiser le feu de la colere. Et comme l'épine & l'injure ne sont que l'occasion de la chaleur qu'elles allument au dedans de nous , & qu'on n'y scauroit remédier par des rafraichissans; aussi la cause de la maladie n'est que l'occasion de la chaleur de la fiévre. C'est pourquoy

DE LA PANACEE. 193
les simples rafraîchissans empirent la fièvre , parce qu'ils empêchent la coction des humeurs , & diminuent la chaleur naturelle. Cette Panacée purifiant le corps des lévains impurs, détruit la cause de la fièvre, & arrête cette forte ébullition des humeurs.

Des Fièvres d'accès.

Madame la Presidente de Peris-
sol fut guérie d'une fièvre tier-
ce opiniâtre par cette Panacée l'an
1677.

M^r Gontard le fils , Marchand de
Grenoble, guerit dans peu de jours
au milieu de l'hyver d'une fièvre
double quarte par ce seul Remede
l'an 1676.

Mademoiselle Bertrin fut guérie
dans peu de temps d'une fièvre quar-
te par cette Panacée l'an 1675.

M^r Bichon le fils Avocat au Par-
lement, fut guéri par cette Panacée
d'une fièvre triple quarte l'an 1679.

De la Fièvre lente.

Mademoiselle Botel ,fille du S^r
Cariés Procureur en la Cour,
R. iii

194 EXPERIENCES
étoit malade depuis huit années d'une fièvre lente, & depuis trois mois d'une fièvre double tierce, qui s'étaient unies ensemble l'avoient reduite à l'extremité : notre Panacée la guerit dans peu de temps en 1675.

La femme du S^r Sapey Tailleur d'habits étoit accablée de langueur, & de fièvre lente depuis plusieurs années : notre Panacée la guerit dans peu de temps l'an 1675.

Des maux de vapeurs.

Les maux de vapeurs sont si ordinaires, qu'on les appelle des maux à la mode ; ils sont aussi fort opinatres, parce qu'ils sont produits par de matières acres & corrompues, qui par leur acrimonie & leur corruption sont propres à exciter des fermentations malines, qui résistent fortement à la Nature & aux Remèdes : cette Panacée adoucissant les humeurs, détruisant leur malinité, gueut toute sorte de maladies vapoureuses.

Madame la Douairière de Marcioux fut délivrée par cette Panacée

DE LA PANACE'E. 195
des vapeurs periodiques & dangereu-
ses où elle étoit sujette depuis quel-
que temps , l'an 1677.

Madame la Conseillere Armand
fut guérie du vertige par ce même
Remede en l'année 1678.

M^e Vacher , Huissier en la Cour ,
quoyque septuaginaire, fut gueri d'u-
ne Apoplexie vapoureuse & periodi-
que par cette Panacée l'an 1678.

M^e Giraud, Procureur en la Cour,
fut gueri d'une Apoplexie vapoureu-
se & periodique par le même Reme-
de, l'an 1678.

La femme du S^r Claviere Drogui-
ste, file du S^r Reiné Dan , Marchand
Gantier, fut guérie en 1675 de fre-
quentes convulsions & suffocations
de Mere , qui jusqu'alors avoient été
incurables.

Mademoiselle Ravits l'aînée de-
meurant à S. Laurens, a été guérie par
cette Panacée d'une douleur de tête
violente , à laquelle elle étoit su-
jette , l'an 1675.

Mademoiselle Nicolas , femme du

196 EXPERIENCES
S^r Nicolas Libraire, a été guérie d'une
douleur de tête violente par cette
Panacée l'an 1677.

Mademoiselle Louïse Vacher fut
guérie d'une douleur de tête violen-
te par le même Remède l'an 1677.

M^r Pascal de Fontreinar a été guéri
d'une palpitation de cœur par cette
Panacée l'an 1676.

Mademoiselle du Thau a été gue-
rie par cette Panacée d'une extrême
langueur & d'un asthme violent, qui
procedoit des obstructions de ses en-
traînailles l'an 1678.

La fille du Béarnois Tisserand, qui
demeure derrière les meuriers, étoit
affligée depuis plusieurs années d'une
épilepsie sympathique, elle en fut gue-
rie dans quinze jours par cette Pana-
cée l'an 1676.

De la difficulté d'urine.
LA difficulté d'urine succede sou-
vent à ces obstructions, que Pa-
racelse appelle le tartre des hypo-
chondres ; lors que les reins se trou-
vans faibles, ne peuvent pas cuire

DE LA PANACE'E. 197
parfaitement l'urine, & vider par la
vescie les humeurs grossieres que les
entrailles y déchargeant. Ces hu-
meurs étais retenus dans les reins,
s'endurcissans & se changeans en col-
le, & en sable tombent dans la vescie,
& bouchent les conduits de l'urine.
Notre Panacée dissolvant ces matié-
res gluantes & endurcies, la Nature
les vuide facilement.

M^e Antoine Vallin, dit la Vio-
lette, qui blanchit des peaux demeu-
rant à Saint Laurens, étoit tourmen-
té depuis plusieurs années d'une diffi-
culté d'urine continue, il en fut
guéri dans peu de jours par cette Pa-
nacée.

De la Colique.

Les Coliques bilieuses, venteuses
& nefretiques, sont des maux qui
reviennent de temps à autre, parce
que le germe de cette maladie reste
dans les entrailles : cette Panacée
dégageant les entrailles mêmes, &
purifiant les humeurs, empêche le
retour de la Colique.

198 EXPERIENCES
Madame Dize s'est servie heureu-
sement de ce Remede l'an 1677.

M^r de la Bayere a été gueri par
ceste Panacée de la Colique nephre-
tique l'an 1676 , & il n'y est plus re-
tombé depuis ce temps-là.

Mademoiselle Bichon femme du
S^r Bichon Avocat, a été guerie de la
Colique venteuse par ce même Re-
mede l'an 1678.

Mademoiselle Verdier, veuve du
S^r Verdier Imprimeur , étoit tour-
mentée depuis huit mois d'une vio-
lente douleur dans toutes les entrail-
les , nul Remede ne l'avoit pu sou-
lager , cette Panacée la guerit dans
quinze jours l'an 1679.

De la Dysenterie.

MAdemoiselle Desesgaux veuve
du S^r Desesgaux Marchand de
Grenoble, quoique septuaginaire, a
été guerie par cette Panacée d'une
Dysenterie dangereuse qui l'avoit
jetée dans une fièvre lente l'an 1678.

De la Constipation.

La femme du S^r Abren , Receveur

des Tailles en cette Ville étoit malade depuis long temps d'une constitution extrême, de sorte qu'elle n'alloit point du ventre sans artifice : ce qui la jeta dans une fièvre lente ; ce même Remede laguerit, & luy rendit le ventre libre l'an 1677.

De la Goutte.

LA Goutte est ordinairement un mal hereditaire, dont la cause par consequent est dans les principes de la generation, & dans l'esprit fixe des parties ; ce qui rend cette maladie incurable, ou très difficile à guérir ; on peut néanmoins la soulager, & empêcher que les accès n'en soient si frequents ny si incommodes.

M^r Emeric Avocat au Parlement étoit fort sujet à la Goutte , il a été soulagé par cette Panacée l'an 1676.

Des Maladies exterieures.

LEs maladies exterieures sont les effets d'une mauvaise indisposition intestine, & comme un mauvais arbre porte du mauvais fruit, aussi un corps mal disposé produit au dehors

beaucoup de maux differens qui répondent aux le vains dont ils sont engendrez. C'est pourquoy l'on ne peut guerir les maladies exterieures qu'en déracinant les semences interieures qui les produisent, à moins que la Nature n'eût poussé tout le germe de la maladie au dehors, ce qui tend le mal facile à guerir.

M^e Bastian Guédon, Maréchal en ruée de Bonne, étoit affligé depuis plusieurs années d'une tumeur froide sur la poitrine de la grosseur du poing qui suppuroit beaucoup avec carne d'os : il en fut gueri dans peu de temps par cette Panacée l'an 1676.

Le S^r Guilhebaud l'Araigne Meunier, quoynque septuaginaire est gueri d'une Paralysie imparfaite de tout le corps par cette Panacée 1676.

AVERTISSEMENT.

C^E Remede est insipide, il se prend en très petit
Ce quāité, à la forme qu'on veut. L'on n'est pas obligé d'observer aucune precaution, parce qu'il ne produit aucun effet sensible que l'appétit, la bonne couleur & la gayeté, qui sont les marques certaines de la santé.

L'on n'exigera rien, ny pour les frais du Remede, ny pour les soins qu'on prend des malades; qu'à près leur guérison, FIN.



TABLE.

DES TRAITEZ & des Chapitres con- tenus dans la premie- re Partie du Traité des Panacées, ou des Re- medes universels.

- D**iscours de la possibilité des Panacées, de leur efficace, & de la maniere dont elles agissent, page 1^e
Premiere Partie.
Da discours des Panacées. De la vertue des secondez qualitez,, page 2^e
Seconde Partie.
De l'efficace des troisièmez qualitez
page, 7^a

Troisième Partie.	
<i>De la dependance des premières qualités,</i>	<i>page 92</i>
<i>Traité d'Hypocrate de la cause des maladies, & de l'ancienne Médecine</i>	<i>page 155</i>
<i>Des vertus de quelques Panacées, par</i>	
<i>gé,</i>	<i>177</i>
<i>Expériences des Panacées</i>	<i>page 181</i>
<i>Des Obstructions,</i>	<i>page 181</i>
<i>De L'Hydropisie formée</i>	<i>page 185</i>
<i>Du mal d'estomach</i>	<i>page 189</i>
<i>Du dégoût des Femmes enceintes, pa-</i>	
<i>ge,</i>	<i>190</i>
<i>De la Melancolie</i>	<i>page 191</i>
<i>De la Fièvre,</i>	<i>page 191</i>
<i>Des maux de vapeurs</i>	<i>page 194</i>
<i>De la difficulté d'urine</i>	<i>page 196</i>
<i>De la Colique</i>	<i>Page 197</i>
<i>De la Gonorrhée</i>	<i>page 199</i>
<i>Des maladies exteriores</i>	<i>page 199</i>

SECONDE PARTIE
DU TRAITE'
DES PANACEES,
o r
DES REMEDES
VNIVERSEL.S.

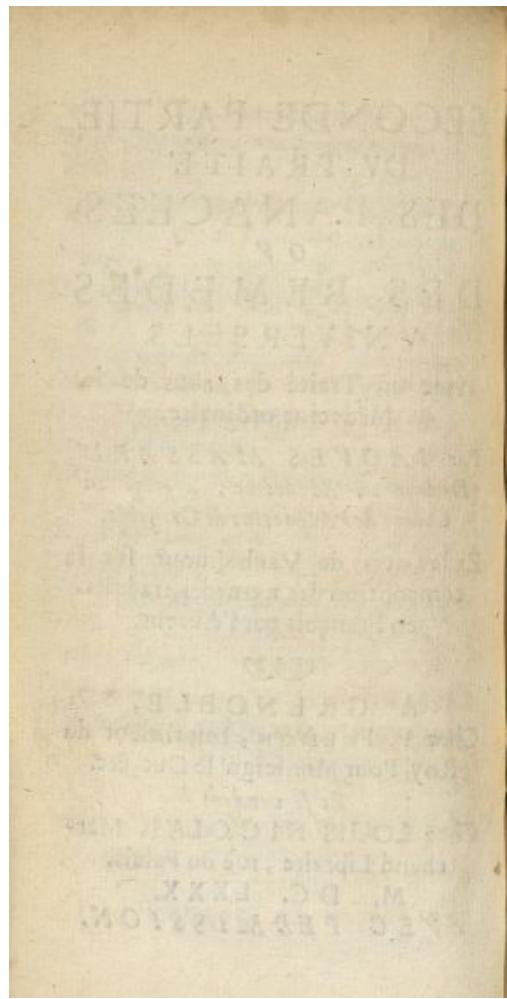
Avec un Traité des abus de la
Medecine ordinaire.

Par J A Q V E S M A S S A R D ;
Docteur en Medecine , aggregé au
College des Medecins de Grenoble.

Et les avis de Vanhelmont sur la
composition des remedes, traduits
en François par l'Auteur.

(682)
A GRENOBLE,
Chez P. FREMON , Imprimeur du
Roy; Pour Monseign' le Duc,&c.

Et se vendent
Chez LOUIS NICOLAS , Mar-
chand Libraire , rue du Palais.
M. D.C. LXXX.
AVEC PERMISSION,





A
MESSEIGNEVRS
DV PARLEMENT
DE DAUPHINE.

M ESSEIGNEVRS,

*Il n'y a point de Profession où
l'erreur soit plus dangereuse que
dans la Medecine, puis que bien
souvent il n'est pas permis de
faillir deux fois; C'est pourquoy
il est de l'intereſt du Public
d'empêcher les abus qui se peu-
vent glisser dans cette Profes-
ſion.*

E P I S T R E.

fion. J'ay traité dans ce Discours des fautes qui se commettent dans la Medecine, soit par l'usage des mauvais Remedes, soit par l'ignorance des Panacées & des grands Remedes. Et comme on voit beaucoup de Personnes de toutes les Provinces du Royaume, qui viennent à l'envy se soumettre volontairement au pied de vôtre Tribunal, les Panacées recourent aussi à vôtre Inſtice. Etant de l'intérêt de l'Etat de corriger le mauvais usage qu'on fait des Remedes, j'ay cru que je ne pouvois mieux adresser ces Discours, & les avis de Vanhelmont, qu'aux Personnes qui sont les Peres du Peuple, &

E P I S T R E.

qui veillent si utilement à sa conservation. Quand je confie ce Livre à votre Auguste Corps, je suis le sentiment de Vanhelmont, qui souhaitoit que les Magistrats employassent leur autorité pour empêcher les abus qui se sont introduits dans la Medecine. Dans le Droit il y a un Traité des abus, il n'est pas moins nécessaire d'en faire un semblable dans notre Profession: On a pris plaisir de les voir jouer sur le Theatre, j'ose espérer qu'on ne sera pas moins satisfait de voir traiter sérieusement une matière si importante, & où tout le Monde a tant d'intérêt. Cela me fait espérer que Vous ne re-

à iy

E P I S T R E.

*fuserez pas votre Protection à
cet Ouvrage, en favorisant ceux
qui se devoient au bien public,
On excite tout le Monde à s'ac-
quiter avec plus de soin de son
devoir. Je seray trop heureux si
Vous agréez ces marques de mon
respect, & si elles peuvent Vous
assurer que je suis avec une pro-
fonde soumission,*

M E S S E I G N E V R S ,

*Vôtre très humble & très
obéissant serviteur
MASSARD.*



PREFACE.

A Medecine promet la conservation de la santé aux Personnes saines, & la guerison aux Malades; mais l'effet ne répond pas aux promesses. Les Medecins ayant divisé la Medecine en Pharmacie, en Chirurgie & en Diete; ils ont abandonné la Pharmacie aux Apoticaires, la Chirurgie aux Chirurgiens; & se sont réduits volontairement à la Diete. A la bonne heure,

P R E F A C E.

que les Medecins ressentissent seuls les mauvais effets de cet injuste partage , aussi bien leur paresse & leur negligence en sont l'unique cause. Le mal est que le Public en souffre. La Medecine ayant été separée en trois parties , & ayant été donnée à exercer à trois personnes differentes, je ne pense pas qu'on puisse appeller aucun de ces trois Medecin. La Medecine est composée de ces trois parties jointes ensemble : Il est nécessaire qu'un Medecin les possède toutes trois pour meriter cette qualité. Je ne

P R E F A C E.

parle pas des operations de la Chirurgie, qu'on peut sans danger separer de la Medecine, mais des Maladies exterieures , que les Medecins ont abandonné aux Chirurgiens. Les Medecins avoient autrefois chez eux des Personnes pour leur ayder dans les fonctions de la Pharmacie , qu'ils appelloient Serviteurs. Les belles Lettres ayant esté presque esteintes dans les siecles precedens : Il y avoit si peu de Medecins que leur Profession les anoblissoit; de sorte qu'ils furent obligés d'établir leurs Serviteurs en divers end

P R E F A C E.

droits. Dans la suite ces Serviteurs sont devenus Maîtres; & dans ce dernier siècle on a érigé la Pharmacie en Maîtrise. L'Ecriture déplore les troubles d'un Etat où les Serviteurs dominent. La Médecine est tombée dans le même désordre: Les Serviteurs y sont devenus Maîtres, ils ont passé les bornes de leur Profession, mais au grand malheur du Public. Pour empêcher cet abus, il est nécessaire que les Médecins s'appliquent à toutes les parties de leur Profession, qu'ils en acquièrent une connoissance par-

P R E F A C E
faite, & qu'ils ne se servent
du ministere d'autrui, que
lors que le bien du malade,
où l'honneur de leur Profes-
sion le demandera necessai-
rement.



Le Malade abandonné.

A La fleur de mon âge , accablé de tourments ,
Faut-il , disoit Damon , que je perde la vie ,
Les Medecins me l'ont ravie
Que puissent-ils perfir , & leurs medicaments .



Que leur fausse science , & leur forte pratique ,
Que leur lavement de boyaux ,
Leur saignée , leur emétique ,
Qui remplissent tant de tombeaux ,
Leur fassent comme à moy faire une fin tragique .



Ainsi parloit Damon la rage dans le cœur ,
Quand Ariste luy dit , appaile ta fureur ,
Apprends à distinguer l'innocent des coupables ,
Ne blâme plus un si bel Art ,
La Panacée de Maffard
Peut guerir des maux incurables .

I. D. L. C.



SECONDE PARTIE
DU TRAITE'
DES
PANACE'ES,
OU
DES REMEDES
VNIVERSELS.

CHAPITRE PREMIER.

DE terme de Panacée est fort ancien, Hypocrate jure par la Panacée. Les Medecins Chymistes nomment aussi leurs plus excellens remedes Panacées. Ce mot signifie un remede propre à toute sorte de personnes, & qui

A

DES PANACEES.
estant pris en petite quantité, guerit
les malades les plus opiniâtres,
sans émotion & sans évacuation
sensible.

Je diray dans ce Discours le nom
de quelques Panacées dont je me
fais Pour guérir les malades les
plus fâcheuses. Ainsi l'on verra que
ces remèdes sont très propres à pro-
duire l'effet que j'en fais espérer.

Par le terme de Panacée, les Me-
decins Chymistes n'entendent pas
la Médecine universelle dont parlent
les Alchymistes, & dont ils disent
beaucoup de réveries : mais par les
Panacées ils entendent les grands
remèdes, & les plus universels de
la Médecine, qu'ils ont appellé Se-
crets, parce qu'ils ne les ont pas
voulu communiquer.

Les Médecins qui ont ignoré ces
remèdes, ont dit que la saignée &
la purgation estoient les grands re-
medes de la Médecine ; & par leur
ignorance ils sont devenus le sujet
de la raillerie & de la Comédie. La
saignée & la purgation affoiblissent

les malades, & ne diminuer la cause de la maladie que par accident, en étant confusément le bon & le mauvais.

S'il faut juger de la cause par l'effet, on verra que la saignée & la purgation sont de très petits remèdes pour la guérison des maladies; & qu'ils sont très dangereux lorsqu'on en abuse comme on fait ordinairement. Ny la saignée, ny la purgation, ny les lavemens, n'ont jamais soulagé les malades que la nature seule ne guérit pas. L'Ecriture nomme le sang l'âme des animaux : L'expérience nous fait voir qu'en ôtant le sang on ôte la vie. Il y a beaucoup plus de Nations, même des plus robustes, qui ne se servent du tout point de la saignée, qu'il n'y en a qui l'employent. Cela fait voir que la saignée n'est pas un remède si grand & si nécessaire qu'on le veut faire croire. Je ne prétends pas néanmoins de blâmer absolument la saignée, mais seulement les abus qui s'y commettent ordinairement. Pour ce qui est de la purgation, elle n'en a quelle nom,

A ii.

4 DES PANACE'ES.

& les remedes purgatifs qu'on emploie d'ordinaire infectent les humeurs , & bien loin de purifier la substance du corps, ils la corrompent.

L'abus des lavemens consiste dans leur méchante composition , en ce qu'ils rendent la nature paresseuse , & que quand on s'y accoutume on devient si constipé qu'on ne sçauroit s'en passer.

L'on voit donc combien il est nécessaire de s'appliquer à la recherche de meilleurs remedes que la saignée, la purgation & les lavemens. Les grands remedes étant inconnus à la pluspart des Medecins , ils blâment injustement ce qu'ils ne connoissent pas.

Des Panacées en general.

CHAPITRE II.

Les remedes se tirent des animaux, des plantes , ou des minéraux. Les remedes qui provien-

nent des plantes & des animaux, semblent estre donnez de Dieu pour déraciner quelque maladie particulière: Ils sont de moindre efficace que les mineraux dans les maladies opiniâtres, parce que les remedes qui se tirent des plantes & des animaux sont changez en aliment avant qu'ils ayent penetré jusques au siege de la maladie. Les remedes tirez des mineraux sont si efficaces qu'ils ne peuvent jamais devenir aliment: ils conservent leur vertu toute entiere dans toutes les coctions naturelles.

Il n'y a donc que les remedes qu'on tire des mineraux qui puissent devenir des Panacées, ou des remedes universels. Les remedes mineraux estant d'une substance incorrumpible ont des grandes vertus, & qui ne s'épuisent jamais. L'on doit rechercher avec beaucoup de soin la maniere de les bien preparer, pour les rendre innocens & propres à la guérison de toute sorte de maladies.

Galien qui ne connoissoit point

A iij

les Panacées a eu juste sujet de dire qu'il n'y avoit point de remede, quelque excellent qu'il fut, qui ne nuisit en quelque maniere. C'est pourquoy les Medecins Galeniques peuvent bien sçavoir quelque chose de l'Art de Galien, mais ils ne connoissent pas les Panacées, ny la vraye Medecine. Galien enseignant que les intempéries chaudes ou froides, humides ou seiches estoient la cause generale de toutes les maladies, ou plûrost les maladies mêmes, a renversé par ce faux principe le fondement de la vraye & de l'ancienne Medecine & des Panacées ; ainsi toutes les conclusions tirées de ce faux principe qui font le corps de la Medecine Galenique, ne peuvent estre que fausses.

Des Panacées rafraichissantes.

CHAPITRE III.

LA pluspart des Medecins ne parlent ordinairement que de rafraî-

II. PARTIE.

chit les malades. Neantmoins comme le remarquent Vanhelmont & Poterius ils n'en sçavent pas les moyens. Le froid nous échauffe & le chaud nous rafroidit par accident. L'eau froide allume une fièvre violente & dangereuse , lors qu'on s'y baigne ou qu'on la boit aprés quelque exercice vio'ent. Il y a des Remedes chauds & corrosifs, qui rafraichissent comme les huiles de vitriol & de souffre.

Il se tire un sel agreable de l'huile de vitriol qui rafraichit efficacement , qui dissipe les vapeurs, & qui calme promptement le trouble de la nature ; ce sel de vitriol reparant le levain aigre qui fert à la pregiere digestion , & adoucissant les levains estrangers & amers qui sont transportez quelquefois dans l'estomach, desaliere , donne appetit , & restablit la bonne disposition da corps.

*** *** *** *** *** *** *** ***

Des Panacées purgatives.

C H A P I T R E IV.

LEs Panacées purgatives purgent bien les malades, mais elles ne font aucun effet sensible aux personnes saines; elles guérissent les malades sans les affoiblir, parce qu'elles vident la cause de la maladie, & ne vident rien qui ne soit inutile & superflu.

Il y a plusieurs préparations d'antimoine, de mercure & d'acier, qui purgent de cette manière, & qui purifient tout le corps jusqu'à son centre; mais les Médecins qui sont imbus de fausses maximes, & qui ne cherchent pas la vraie préparation de ces remèdes ne les sauroient connoître.

L'ignorance des véritables purgatifs a introduit dans la Médecine l'usage ordinaire de l'Escamonee & de la Coloquinte, qui ne font que des

poisons, & qui tuent si l'on en prend seulement le poids d'un écu d'or. L'Escammonée est la base de presque tous les Electuaires purgatifs, la Colquinte & l'Escammonée sont le fondement de la pluspart des pilules purgatives. On change le nom de ces mauvais Remedes, afin de les pouvoir distribuer aux malades qui ne les prendroient pas s'ils entendoient seulement nommer ces Remedes odieux.



Des Panacées Emetiques.

CHAPITRE V.

Les Medecins doivent suivre les mouvements de la nature dans la guerison des maladies, la nature guérissant beaucoup de maladies par le vomissement ; il est nécessaire que les Medecins aient des Remedes Emetiques. Si les Medecins eussent connu les Panacées Emetiques, ils ne se seroient pas servi du verre, du regu-

10 DES PANACE'ES.
le, du safran d'antimoine, du mercure de vie, & d'autres semblables poisons pour exciter le vomissement, & au lieu de purifier l'Antimoine sur la sellette, on l'eût purifié par des legitimes préparations.

Les Panacées Emettiques ne reprochent point aux personnes saines, & ne font vomir que ceux qui ont besoin de cette évacuation: elles ôtent en même temps la mauvaise disposition & la foibleesse des parties, qui est le germe de la maladie.

Des Panacées aperitives

CHAPITRE VI.

Comme les obstructions sont la cause générale de la plupart des maladies, les remèdes apparissons sont universels. Tous les Médecins conviennent que l'acier est le plus efficace de tous les remèdes aperitifs; mais ils ont si mal réussi dans cette préparation, que Madame Fouquet a

II. PARTIE.

eu juste sujet de preferer la simple limaille d'acier à toutes les préparations de ce métal. Ceux qui calcinent l'acier le privent de son soufre, dans lequel consiste sa principale vertu, comme le remarque Sennert. Ceux qui préparent l'acier avec l'huile de vitriol le rendent si corrosif & si pernicieux qu'en l'estomach le plus robuste ne s'çauroit le supporter.

Je me sers d'un sel d'acier préparé sans corrosif, & sans feu pour les maladies qui proviennent des obstructions. Ce remède ne dissout pas seulement les matières les plus endurcies ; il adoucit aussi les divers sucs qui sont dans le corps, il ôte la mauvaise impression & la faiblesse des entrailles, ainsi il guérira heureusement la plupart des longues maladies. Le fer a un souffre doré, comme l'enseignent les Chymistes. De sorte qu'estant mis en liqueur sans corrosif, il produit des effets semblables à ceux de l'or potable qui est si précieux & si recherché des Chymistes.

des des des des des des des des

Des Panacées Diaphoretiques.

CHAPITRE VII.

L'Evacuation qui se fait dans nos corps par la transpiration insensible est si considérable, qu'elle excéde sept fois toutes les autres vuidanges jointes ensemble : Comme l'experience de Sanctorius le justifie. L'observation curieuse de cet Auteur devoit avoir appris aux Medecins que les remedes qui rendent la transpiration libre , & qui vuident par cette voye la cause des maladies, imitant de plus près la nature sont les grands remedes de la Medecine. Les remedes Diaphoretiques vuident aussi par le ventre , par le vomissement & par les urines la cause des maladies , quand le corps a besoin d'estre purgé de la sorte ; & suivant les mouvements de la nature ils profitent toujours,&c ne nuisent jamais. Les Medecins vulgaires ne connois-
sant

sant pas les remedes Diaphoretiques, ny leur efficace dans toutes sortes de maladies ne s'en servent point. Il leur suffit de saigner , de purger , de donner des lavemens, & de faire vomir; en un mot de détruire les forces de la nature, & d'empêcher de cette maniere la guerison des maladies.

Il y a plusieurs preparations d'Antimoine qui sont Diaphoretiques, il y en a même qui sont excellentes; mais il n'y a que l'antimoine vomitif qui ait la vogue , quoy qu'il soit un veritable poison à cause de son souffre arsenical.

Il y a aussi plusieurs preparations de Mercure qui sont Diaphoretiques , qui guerissent beaucoup de maladies qu'on croit incurables , mais il y a tres peu de Medecins qui connoissent ces remedes, ils se servent ordinairement du Sublimé doux , que Vanhelmont assure estre un demy poison. Il n'y a pas sujet de s'étonner de cet abus deplorable,puis qu'il y a si peu de Medecins qui s'attachent à la préparation des

B
1661. sub sup

14 DES PANACE'ES.
remedes, & que la pluspart ne s'ap-
pliquent qu'à surprendre le peuple
par des discours recherchez & par
des apparences trompeuses.

• • • • • • • • • • • • • • •

Des Panacées pour la fièvre.

CHAPITRE VIII.

Les Medecins quiachevent d'affoiblir les forces abatues des fievreux par de frequentes saignées, qui les fatiguent incessamment par des apozemes, par des juleps, par des syrops, par des fomentations, par des lavemens, qui les tourmentent par des purgations reîteées, par l'emetique, qui diminuent la chaleur naturelle par des rafroidissans ; & qui enfin ne connoissent point de meilleur remede que le Quina. Ces Medecins, dis-je, font assez connoître par leur procedé pitoyable, qu'ils ne connoissent du tout point les Panacées, & qu'ils savent beaucoup mieux faire le profit de l'Apoticaire que du malade.

Hypocrate enseigne que la cause de la fièvre est l'aigre, l'amer, le salé mêlez avec le chaud, & plusieurs autres choses de cette nature: mais bien loin que les fréquentes saignées adoucissent l'aigre, l'amer, le salé, & qu'elles rafraîchissent, elles augmentent l'acrimonie & la crudité des sucs. C'est la pensée d'Avicenne ce fameux Arabe, qui défend les grandes saignées, parce qu'elles enflamment la bile, & qu'elles rendent la pituite plus cruë. Ajoutez à cela qu'elles attirent des mauvais sucs dans les veines.

Les grandes & les fréquentes saignées sont bien plus dangereuses que les fièvres , ny que les autres maladies, elles corrompent les humeurs, elles affoiblissent la nature , elles ne vident rien de la cause des maladies, & ne rafraîchissent qu'en diminuant la chaleur naturelle.

Les apozemes, les julepts , & les syrops, ne peuvent pas guérir les fièvres opiniâtres : le siège de ces fièvres est dans la substance même des

B ij

parties, où la vertu des remedes pris des plantes , ne peut pas penetrer, parce qu'ils ont perdu leur vertu, & qu'ils sont changez en aliment avant qu'ils soient arrivez dans le foyer des fiévres opiniâtres. Les fomentations , & les lavemens ne peuvent pas non plus porter leur effet jusques dans le centre des entrailles, pour ôter le germe de la maladie. D'ailleurs ces remedes estant ordinairement destinez pour rafroidir, esteignent la chaleur naturelle, caufent des obstructions , empêchent la transpiration , & la coction des humeurs : C'est pourquoy ils diminuent les forces, & augmentent la maladie.

Les remedes purgatifs benins, ne peuvent pas aussi penetrer jusques dans la substance même des parties, pour ôter la matuvaise impression, le levain, & la foüillure qui est dans les entrailles. Les purgatifs malins & veneneux, comme l'escammonée, le turbit & la coloquinte infectent les humeurs , corrompent la substance des entrailles , bien loin de les purifier.

L'Antimoine emetique a un soufre arsenical, qui trouble si fort toute la nature, qu'il est bien plus dangereux que la fièvre.

Il est vray que le Quina suspend pour quelques jours les fiévres d'accès, & qu'il les guerit aussi quelquefois. Mais lors que les fiévres sont accompagnées de fortes obstructions, ou de quelque disposition à l'hydroposie, ou à l'éthisie ; le Quina ne guerit pas la fièvre, & il produit d'autres maladies plus dangereuses que la fièvre, comme l'experiance & l'Historien du Quinal témoignent.

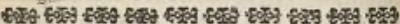
Le Quina qui est chaud réussissant en quelques fiévres d'accès, fait voir que l'essence de la fièvre ne consiste pas dans la chaleur, & que les fiévres ne se guerissent pas par les rafraîchissans, comme on l'enseigne dans l'Ecole.

Il n'y a point de veritables remedes pour les fiévres opiniâtres que les Panacées. Je fais diverses préparations d'Antimoine, de Mercure, d'Acier, qui chassent la cause des fiévres

R iii

par l'insensible transpiration, ou par les sueurs, & qui viennent aussi par les urines, par le ventre & par le vêtement; quand la nature a besoin de ces evacuations. Ces remèdes ôtent en même temps la souillure & l'impression maligne qui est dans la substance des entrailles, & ils restablissent la nature dans sa première vigueur, & dans son premier tempérament.

Les remèdes que je donne pour la fièvre sont tempérez, il est néanmoins indifférent qu'ils soient chauds ou froids, il suffit qu'ils ôtent la cause de la fièvre, & qu'ils la fassent cesser.



Des Panacées Sudorifiques,

CHAPITRE IX.

LA cause des maladies est souvent dans les féroitez, qui sont moins vives que le sang, c'est pourquoi la nature guerit beaucoup de

maladies par les sueurs.

Il n'y a point de remedes si excellens pour la guerison de la pluspart des maladies que les Sudorifiques. Il y a plusieurs remedes qu'on nomme Sudorifiques ; mais il n'y a que les Panacees qui produisent evidemment cet effet. Parmy les Panacees il n'y en a aucune qui fasse suer si efficacement que le Mercure lors qu'on l'a mis en essence, ou qu'on l'a rendu fixe. Ceux qui ont connu ces remedes precieux les ont tenu secrets.

Je me sers de diverses preparatiōs de mercure & d'Antimoine, qui sont Sudorifiques, & qui font des effets merveilleux, en guerissant les maladies les plus opiniâtres sans trouble & sans agitation.

Des Panacees Antidotes.

CHAPITRE X.

ON appelle Antidote tous les remedes qui guerissent les

20 DES PANACEES.

maladies malignes , comme sont la lepre, la reigne, la verolle inveterée, les Ecrotielles, qui ne se peuvent guerir que par des Panacées.

Le mercure & l'Antimoine étant reduits en essence, peuvent guerir ces maladies malignes : C'est pourquoy on doit mettre ces Panacées dans le rang des plus excellens Antidotes,

*** *** *** *** *** *** *** ***

Des Poisons.

CHAPITRE XI.

Les Grecs & les Latins se servent d'un même terme pour signifier les remedes,* & les Poisons. En effet , l'ignorance des veritables remedes, & des justes maximes de la Medecine, a introduit l'usage de plusieurs remedes pernicieux , & qui sont de la nature des Poisons.

Le Peuple & la plupart des Medecins s'imaginent que l'on ne peut guerir des maladies que par des vuidanges fort abondantes. Le Peuple

* *Pharmaca.*

II. PARTIE. 25

se fait souvent de l'epurge & du Jalap ; & la pluspart des Medecins employent. L'escammonée, la Coloquinte, la Gutte-Gomme, l'eule, le turbit , l'antimoine emétique , le mercure de vie , qui corrompent la masse du sang,& infectent la substance du corps,bien loin de la purifier.

Un Espagnol ayant été empoisonné par une semblable Medecine prise par precaution , fit graver cet Epitaphe sur son tombeau.

JE SVIS ICY POUR ESTRE
MEUVX.

Les Medecins sont obligez de traitter des poisons , non pas pour les apprendre , mais pour les éviter & pour y remedier.

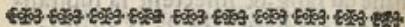
*** *** *** *** *** *** ***

*Dela nécessité des Panacées pour,
la guerison des Maladies
les plus opiniâtres.*

C H A P I T R E III.

Les Medecins qui ne connoissent pas les Panacées ne scauroient

soulager aucune des maladies que la
seule nature ne guerit pas, comme
le témoigne le catalogue de tant de
maladies qu'ils appellent incurables,
qu'on peut néanmoins terminer
heureusement par des Panacées.



De la Lepre & de la Teigne.

ARTICLE PREMIER.

LA Lepre est une des maladies
que la nature ne peut jamais gue-
rir. D'où vient que les Médecins qui
se nomment Galéniques n'y ont scû
trouver aucun Remède : Ils employé-
nturilement pour ce sujet la saignée,
la purgation, & les rafraîchissans : Les
plus éclairez d'entre eux se servent
des vipères ; & ne connoissans point
de meilleurs Remèdes que ceux-là,
ils n'ont scû donner aucun soulage-
ment à la Lepre.

Il y a divers degrés de Lepre qui
la rendent plus ou moins difficile à
guérir ; elle est souvent hereditaire :

elle est produite par une disposition maligne & veneneuse de tout le corps, & principalement des entrailles. C'est pourquoy cette maladie ne se peut guerir que par des remedes qui éteignant cette profonde malitie renouvellement tout le corps.

La reigne est une lepre particuliére de la tête, qu'on ne guerit qu'en arrachant la racine des cheveux.

Je me sers pour la guerison de la lepre & de la reigne, de quelques préparations de mercure & d'antimoine, qui estant reduits en essence & mêlés ensemble, peuvent nettoyer le corps de la lepre & de la reigne, sans évacuation sensible, & sans agitation.

De la grosse Verole & des Maladies Veneriennes.

ARTICLE II.

LA grosse Verole est une gale peu silencieuse qui est venue des

Indes dans ce Païs. Bontius celebre Medecin de la Compagnie Holandoise des Indes , a écrit que même dans les Indes on ne guerit parfaitement cette maladie, que par le mercure bien préparé: Mais comme Poterius le remarque , ceux qui ont eu ce secret ne l'ont jamais voulu communiquer , & n'en ont donné que des descriptions enigmatiques comme ont fait Paracelse & Vanhelmont.

Paracelse defend de se servir jamais du mercure crû pour la guérison de la grosse Verolle , soit intérieurement soit extérieurement. Il dit que le mercure crû guerit rarement cette maladie , qu'il la rend quelquefois incurable , & qu'il produit d'autres maladies plus dangereuses que la première.

Il faut donc se servir intérieurement & extérieurement d'un mercure cuit & diaphoretique ; Ce remède étant joint avec une teinture d'Antimoine , guerit sûrement & parfaitement la grosse Verole , sans salivation & sans agitation , avec la pulsion ordinaire.

L'Antimoine & l'argent vif étant bien preparez, ont des proprietez merveilleuses pour renouveler tout le corps, & pour le purifier jusques dans les moëlles; comme le savent ceux qui connoissent les legitimes preparations de ces remedes mineraux.

*** *** *** *** *** *** *** ***

*Des Glandes, des Ecrouëlles,
& des Loupes.*

ARTICLE III.

Les glandes sont des tumeurs endurcies, les ecrouëlles sont des glandes malignes & douloureuses, elles s'ulcerent souvent, elles sont plus interieures qu'exterieures, elles ont leur racine dans les glandes du mesentere, & prennent ordinairement leur origine des principes mêmes de la generation, ce qui rend cette maladie tres difficile à guérir.

La Saignée, la Purgation, & les

C

Lavemens y sont inutiles. Je donne du mercure, de l'Antimoine & de l'Ancier reduits en essence, & de l'esprit du sel Armoniac, pour dissiper les glandes, pour éteindre & corriger la malignité des croûelles, sans évacuation sensible.

La loupe se guerit par les mêmes remèdes.

*** *** *** *** *** *** *** ***

De l'Epilepsie.

ARTICLE IV.

L'Epilepsie est un mouvement convulsif de tout le corps, elle ôte l'usage de tous les sens, elle est produite par une matière acré & maligne, contraire au cerveau, qui blesfant le principe des nerfs, excite la convulsion.

Il y a deux sortes d'Epilepsie, l'Idiopathique qui prend sa source immédiatement du cerveau, & la Sympathique qui arrive de l'indisposition de quelqu'autre partie du corps qui

L'Argent, l'Antimoine & l'acier reduits en essence guerissent l'Epilepsie Sympathique, qui est la plus commune, & soulagent l'Epilepsie Idiopathique : Ces remedes dégagent la partie affligée, éteignent la malignité, adoucissent l'acrimonie des sucs, & ôtent la mauvaise impression qui est dans les parties.

De l'Asthme des Hypocondres.

ARTICLE V.

L'Asthme survient aux obstructions des hypocondres lors qu'elles sont inveterées & multipliées. Les parties du bas ventre étant fort engagées pressent le diaphragme, & les autres organes de la respiration, & les attirent en bas par leur propre poids : Les matières retenues dans les entrailles depuis long temps, étant dans des lieux chauds & hu-

C ii

mides, où elles manquent d'air, conçoivent diverses acrimonies, & excitent une ebullition & une fermentation maligne dans les humeurs. Cette ebullition trouble toute l'économie de la nature, principalement le mouvement du cœur, du poumon & du diaphragme, & excite dans ces parties des mouvements convulsifs,

L'Asthme des hypocondres est une maladie opiniâtre & dangereuse, & on ne la peut guérir que par l'usage des Panacées. L'Acier & l'Antimoine reduits en essence débouchent efficacement les entrailles, ils ôtent la mauvaise impression des parties, ils calment la nature, c'est pourquoi ils guérissent l'Asthme des hypocondres. Ces mêmes remèdes mêlez avec le Magistère de souphre soulagent aussi l'Asthme qui procede de l'obstruction des poumons.

Des Hemorroides.

ARTICLE VI.

IL peut arriver trois sortes d'incommoditez à ceux qui sont sujets aux hemorroïdes, de perdre trop du sang, de n'en perdre pas suffisamment , & d'avoir les hemorroïdes douloureuses. L'Acier reduit en essence remedie également à toutes ces incommoditez. Il adoucit les humeurs , il regle les mouvemens de la nature , & il luy donne le calme lors qu'elle est irritée. C'est pourquoy ce Remede regle aussi les ordinaires des Femmes.

De la Diarrhée & de la Constipation.

ARTICLE VII.

IL semble que la Diarrhée & la Constipation étant deux maladies

C iiij

opposées , exigent non seulement des remèdes differens , mais aussi contraires. Neanmoins on peut guérir ces deux maladies par un même remede , comme l'usage ordinaire de rhubarbe le témoigne évidemment. L'acier étant astringent à l'égard des secondez qualitez , & apéritif à l'égard des troisiémes , comme l'enseigne Vanhelmont , guerit également le flux de ventre , & la constipation , pourvu qu'il soit bien préparé.

*** *** *** *** *** *** *** ***

*De la Douleur de Tête & de
la Migraine.*

ARTICLE VIII.

LA douleur de tête procede ordinairement des matières acres qui sejournent dans les entrailles , lesquelles excitent de tems en tems une forte ebullition dans les veines . Il se fait une plus forte ebullition dans le cerveau , à cause des grands

II. PARTIE. 31
vaisseaux qui sont dans cette partie,
& du sentiment exquis de ses mem-
branes.

L'Aacier & l'Antimoine reduits en
essence , adoucissant l'acrimonie des
humeurs , & calmant la nature,gue-
rissent heureusement la douleur de
tête & la migraine.

*** *** *** *** *** *** ***

*Des defauts du tein, de la rou-
geur & des boutons qui
arrivent au visage.*

ARTICLE IX.

ON connoit sur le visage , & à
la couleur du tein la disposi-
tion du corps : c'est pourquoy un
Auteur a joint dans un même titre
la beauté & la santé corporelle. Car
la beauté ne sçauroit subsister sans la
santé.

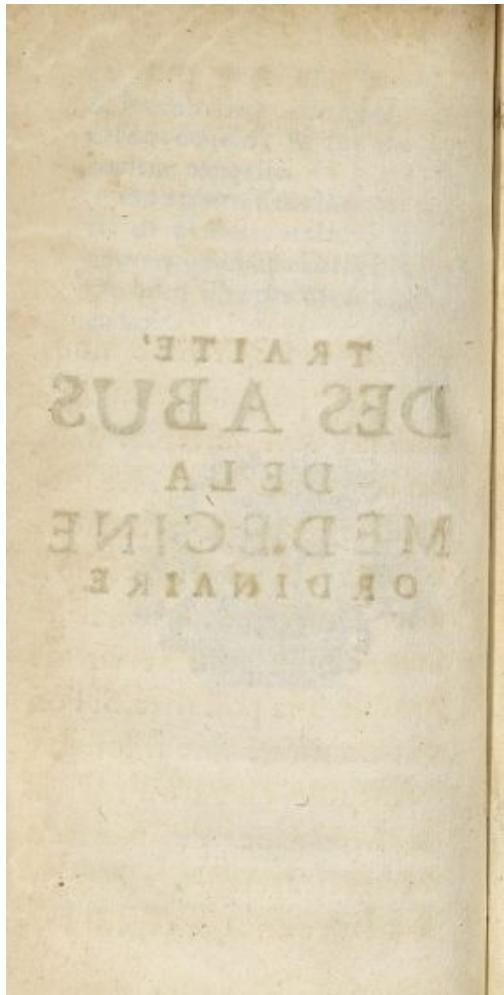
Les Panacées de mercure d'Aacier
& d'Antimoine donnant la santé à
tout le corps , & purifiant le sang

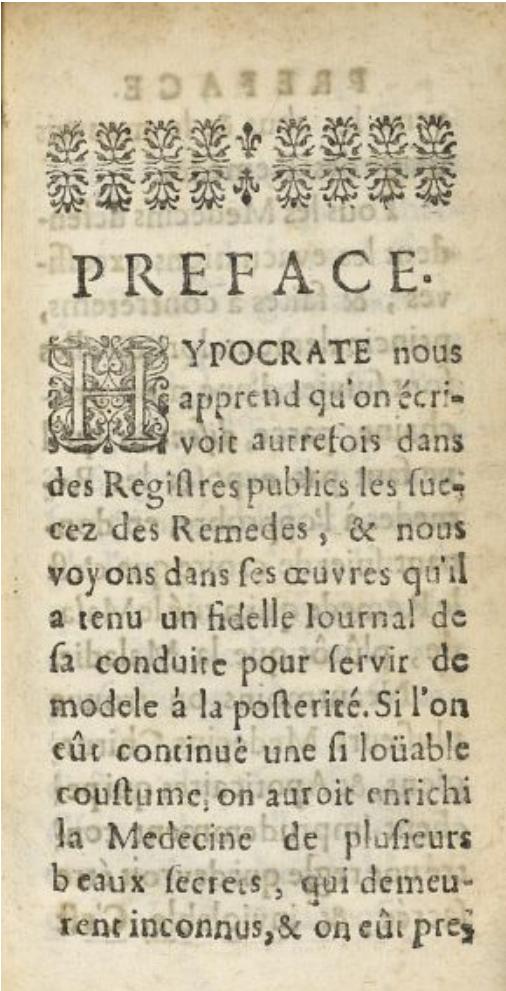
32 DES PANAC. II. PAR.
& les entrailles , corrigent tous les
defauts du tein , & luy rendent sa
couleur naturelle.

On a traitté dans la premiere Partie de plusieurs maladies qui ne se peuvent guerir que par des Panacées: On n'en dira pas davantage en cet endroit.



TRAITE'
DES ABUS
DE LA
MEDECINE
ORDINAIRE.





P R E F A C E.
venu les abus & le mauvais
usage des Remedes.

Tous les Medecins defendent les evacuations excessives , & faites à contremens, principalement lors qu'elles sont suivies d'une mort prochaine, parce, *disent-ils*, qu'il ne faut pas exposer les Remedes à l'opprobre, en donnant sujet de croire que c'est le Remede qui a tué le Malade, plutôt que la Maladie.

Néanmoins on trouve plusieurs Medecins, Chirurgiens, & Apoticaires qui pechent imprudemment contre une règle qui devroit être sacrée, & inviolable. C'est

P R E F A C E.

pourquoy il seroit de l'intérêt public de tenir un conte exact des fautes que commettent ceux de la Profession qui sont assez ignorans & malheureux pour faire mourir leur Malade dans l'effet d'un Purgatif, de l'Emétique, d'une Saignée , ou d'un somnifere. Si on établissait cette règle l'on connoîtroit bientôt quels sot les mauvais Médecins qui deshonorent leur profession, par leur méchante conduite, on les obligeroit d'estre plus circonspects & d'éviter les malheureux exercices , qui rendent la Médecine suspecte & odieuse.

B R E A C L E
boulevard il tenait le bureau
de l'empereur, le chef du cabinet
exercy des fonctions de ce caractère
tous ceux de la police militaire
d'ailleurs il fut longtemps assi-
gné au ministère de l'intérieur
peut-être pour faire moins
peut-être qu'il fut nommé à ce
poste si on croyait qu'il eût le
plus bon caractère pour faire
des études les universités de
cette époque, mais pour faire
bien entendu, pour faire une place
convenable au bas épligotierie
qu'il fut nommé à ce poste
d'ailleurs les universités ex-
cellaient dans l'application des
cœurs, dans lequel il fut nommé
cinq ou six années



*TRAITE' DES ABVS
qui se commettent dans les
Remedes ordinaires.*

DA Nature guerit les maladies, comme l'enseigne Hippocrate: Au lieu d'aider à la nature par des remèdes qui la fortifient , on l'assoublit & on l'empêche ordinairement par de grandes Saignées, par des purgations, par des lavemens purgatifs, par l'emetique, par des scarifications, par des vescicatoires, par des Rafroidissans , par une diete importuné , & toute contraire aux inclinations & à la guérison du malade : On augmente par cette mauvaise conduite la cause des Maladies , & on commet beaucoup d'abus. On le fera voir dans ce Traité.

De la Saignée.

C H A P I T R E P R E M I E R.

L'IGNORANCE de la nature du sang, de la cause des maladies, & des véritables remèdes, a produit l'abus des Saignées. Le sang étant destiné pour la nourriture des parties, & pour l'entretien des esprits qui donnent la vie, est en ce sens l'âme des animaux, & le siège de l'âme sensible, comme l'enseigne Vvilllis. Le sang est purifié de toute sorte d'excrements, & perfectionné par deux coctions précédentes avant qu'il entre dans les veines : Ce qui fait voir que la première cause des maladies n'est jamais dans le sang. D'ailleurs la Saignée ne remède, pas à l'impureté du sang ; celuy qu'on tire est toujours meilleur que celuy qu'on laisse. Les Saignées excessives & fréquentes épuisent les esprits, & mortifient si fort le sang, qu'il n'est

Traité des abus, &c. 35
plus propre à entretenir la vie. Les veines étant épuisées par de grandes Saignées se remplissent de mauvais sucs qui ne font pas de la nature du Sang, & qui ne font pas propres à réparer les esprits. Galien ordonne mal à propos la Saignée jusques à la défaillance en quelques fiévres continuës, & Vesal suivant cette règle ayant tué sur le champ son malade s'excusa, disant, * qu'il estoit mort dans les formes.

Les grandes & fréquentes Saignées corrompent la nature du sang, & bien loin de diminuer la cause des maladies, elles ne font que l'empirer; la cause des maladies est l'aigre, lamer, le salé, l'âpre & l'insipide: Les veines étant épuisées par la Saignée, attirent de l'estomac, de la rate, du Pancreas, des reins, de la vescie, du fiel, & des autres entrailles, des sucs aigres, amers, salez, âpres & insipides, qui infectent le sang, & deviennent la cause des maladies. C'est

* *Moriatur ergo secundum Canonem.*

36 *Traité des abus, &c.*
pourquoys il n'y a point de maladies
si difficiles à guérir que celles qui
proviennent des grandes Saignées. Le
soulagement qui semble arriver des
grandes Saignées est pire que les ma-
ladies. Les Saignées abondantes di-
minuant les esprits & la chaleur na-
turelle semblent rafraîchir, ôtant les
forces de la nature elles semblent
la calmer. Ceux qui guérissent mal-
gré les grandes Saignées ont beau-
coup de peine à se remettre, ils sont
sujets à de fréquentes rechutes,
à l'hydropisie, à l'æthisie, & à des
maladies pires que la première. Les
grandes Saignées détruisent les for-
ces de la nature, empêchent les cri-
ses, ôtent souvent la vie, c'est pour-
quoys Vanhelmont parlant de la Sai-
gnée, a eu juste sujet de dire qu'un
démon meurtrier presidoit dans les
chaires de la Médecine.

Le siège des maladies est dans la
substance même des parties, qui sont
la source & l'origine des mauvais
sucs qui s'engendent dans nos corps.
De sorte que la Saignée ne peut pas

ôter

ôter la cause des maladies ; au contraire les Saignées étant abondantes augmentent la cause des maladies en attirant les mauvais fûcs du siège de la maladie dans les veines & dans le cœur. Si toutes sortes d'évacuations sont dangereuses lors qu'elles sont excessives, celle du sang, qui est le trésor de la vie, ne peut être que pernicieuse.

On saigne abondamment pour diminuer la violence des fièvres , & pour empêcher les inflammations. Mais comme les fièvres & les inflammations n'arrivent ordinairement que par le défaut de transpiration, comme l'enseignent tous les Médecins, aussi on n'y sauroit remédier plus efficacement que par les remèdes diaphoretiques, qui ouvrant les pores du corps , dissipent heureusement & sans danger, par l'insensible transpiration, la cause des fièvres & des inflammations : Au contraire les grandes Saignées rendant le sang moins vif & moins spiritueux, font qu'il est moins propre à s'exhaler par l'insensible transpiration, & empê-

D

38 *Traité des abus, &c.*
chant la coction des humeurs, retardent la guérison des maladies, & donnent souvent la mort.

Le Peuple expérimente souvent cette vérité, guérissant heureusement des pleurefies & des inflammations de poumon par des diaphoretiques & par des sudorifiques familiers, sans aucune Saignée.

Les Saignées excessives sont toujours funestes, principalement dans les maladies malignes, parce qu'elles ôtent les forces & augmentent la malignité. La Saignée donc doit être fort modérée. On ne doit pas saigner dans la vigueur du mal, de peur de troubler la nature & d'arrêter le cours de son action. On ne doit pas aussi saigner une personne assoupie par un remède narcotique. L'expérience a fait voir depuis peu en cette Ville qu'on meurt le même jour. La Saignée étant faite à propos & modérée, diminue l'ébullition excessive du sang, & étant faite des vaisseaux les plus proches du siège de la maladie, elle soulage la partie affligée.

169 169 169 169 169 169 169 169

De la Purgation.

CHAPITRE II.

LA purgation signifie la séparation du pur d'avec l'impuur : Les remèdes purgatifs sont ceux qui nettoient le corps de toute sorte d'impuretéz. Les Medecins qui ont ignoré les veritables purgatifs ont donné ce titre specieux non seulement à des simples laxatifs, mais aussi à des poisons. Ils ont supposé que la cause des maladies consistoit dans le déreglement des quatre humeurs. Ils ont enseigné que les remèdes purgatifs vuidoient par élection la bile, la melanolie, la pituite, les ferositez; que la Saignée remedioit promptement à l'abondance du Sang. De forte que sur ce fondement il n'y a point de maladie que les Medecins ne deussent guerir promptement & seure-

D iii

40 *Traité des abus, &c.*
ment. Neantmoins les Medecins qui tiennent ces fausses maximes, ne guerissent aucune des maladies que la nature seule ne peut pas guerir. Ils n'osent promettre la guerison d'aucune maladie, non pas mesme d'une fièvre tierce que la nature seule guerit dans peu de jours ; ce qui devoit leur avoir appris la fausseté de leurs Regles, tant à l'égard de la cause des maladies, que des R*emedes*.

On enseigne dans l'Ecole qu'il y a trois sortes de purgatifs, les doux, les mediocres, & les violens : on mèle ordinairement les uns avec les autres dans les medecines. Les purgatifs qui ne sont pas violens, comme le Sené, le Rhubarbe, le Polipode, & la Manne, vident les excremens grossiers, & quelque portion du sang des veines mesenteriques : Car ayant corrompu quelque partie du sang & des humeurs, la nature les vuidre ensuite, & par cette irritation elle vuide quelquefois quelques matieres inutiles.)

Cette vérité paroîtra dans son jour, si l'on considère que ces remèdes purgatifs vident autant d'ordures dans les personnes saines que dans les malades: Si ces ordures eussent été dans les corps des personnes saines auparavant la purgation, il est évident qu'ils n'eussent pas jouï d'une parfaite santé. D'où il faut conclure nécessairement, que la pluspart des matières corrompues qu'on vuid de par une douce médecine, n'estoit point dans le corps ayant qu'on eût pris le remède, & que les humeurs que l'on rend ont été ainsi corrompues par le remède purgatif. Hippocrate enseigne que toute sorte de purgatif diminuë les forces, & la substance du corps. Si les remèdes purgatifs, doux & benignes, corrompent quelque partie des sucs, & de la substance du corps, il faut avoier que les purgatifs violens, comme le Turbit, le Jalap, l'Escammonée, & la Colquinte, introduisent une forte corruption dans toutes les humeurs, & même dans la substance des parties: d'où

D iii

42 *Traité des Abus, &c.*
vient qu'ils affoiblissent extremement,
qu'ils empirent les maladies, & qu'ils
ôteut quelquefois la vie. Cependant
lors qu'on vvide les choses qui doi-
vent estre vuidées on est soulagé, &
la nature supporte cette vuidange
sans aucun travail.

C'est par le soulagement & par le
restabilissement des forces qu'on doit
connoistre les veritables purgatifs.
Ils donnent appetit, ils ne reprochent
point, ils ne sont point désagréables,
ils ne vudent rien d'une personne
faïne, ils ne vudent rien qui ne soit
superflu, ils ôtent la mauvaise dis-
position & la foibleſſe des entrailles;
c'est pourquoy ils mettent la joie
dans le cœur, & la vivacité dans les
yeux.

Les Medecins qui s'attachent aux
vaines traditions de l'Ecole, & qui
ne s'appliquent pas à la préparation
des remèdes ne scauroient connoistre
les veritables purgatifs, ny la manie-
re de purifier le corps; mais par leurs
medecines, ils diminuent les forces,
& d'un malade imaginaire ils en font
un malade effectif.

Des Lavemens.

CHAPITRE III.

Le terme de lavement est spé-
cieux : Il semble qu'on doit re-
cevoir un grand secours de cette for-
te de remède, qui promet de netto-
yer les ordures du corps. Neanmoins
si l'on considere la chose de près, on
verra qu'il y a bien de l'abus. Les
exremens étant naturels aux inte-
stins, ils ne les incommodent du tout
point jusques à ce qu'ils soient arri-
vez aux muscles du fondement qui
les pousse dehors. Ainsi quand le
corps est bien disposé, on n'a pas
besoin de lavement pour laver les
intestins : La nature s'aquitte alors
suffisamment de son devoir.

Il semble à la vérité que les lave-
mens sont fort nécessaires aux per-
sonnes qui n'ont pas la liberté du
ventre ; mais l'usage des lavemens
rendant la nature parfaite, augmè-

44 *Traité des Abus, &c.*
tent la constipation. Les lavemens purgatifs ne donnent qu'une guérison apparente : Ils vident diverses matières qui sont l'effet de la maladie, mais ils empirent la cause. Ils corrompent quelque partie du sang des veines mesenteriques, ils blessent les boyaux, ils donnent des tranchées. Les lavemens qui sont composés d'une simple décoction de son, & de mauves avec le miel, ou bien avec une décoction de casse, ne sont pas mal faisans, & ne laissent pas le ventre si constipé que les lavemens purgatifs, qui sont ordinairement composés de mauvaises drogues.

Les Panacées purgatives dont nous avons parlé au Chapitre quatrième, lâchent le ventre, & après en avoir usé quelque temps, elles laissent le ventre libre fort long-temps ; de sorte qu'on n'a pas besoin de lavemens.

De L'Emetique.

CHAPITRE IV.

On appelle par excellence l'emetique les préparations d'antimoine qui font vomir, parce qu'elles ne manquent jamais de produire cet effet à toute sorte de personne, avec beaucoup de violence. On hazarde l'emetique en bien de maladies, même dans les fièvres d'accez: & dans la Consulte il y a des Médecins qui passent facilement l'emetique, pourvu que dans une autre occasion on leur passe la Saignée. Néanmoins l'Antimoine est un poison tandis qu'il fait vomir, comme le prouve Vanhelmont, il excite le vomissement par un souphre arsenical: En effet l'Antimoine & l'arsenic ont une odeur semblable lors qu'on les met sur le feu. L'antimoine émetrique fait vomir avec tant de véhémence qu'il met le malade

46 *Traité des Abus, &c.*
dans le danger de sa vie, & il laisse
ordinairement des impressions si fu-
nestes dans l'estomach & dans les
entrailles, qu'on a bien de la peine
de s'en remettre : il arrive même
quelquefois qu'on est incommodé
pendant tout le reste de la vie : Il
faut que les remèdes apaisent la na-
ture, au lieu de l'irriter. C'est inutilement
que les médecins tâchent
de guérir les malades par de fortes
évacuations : la cause des maladies
opiniâtres est dans la substance des
parties, d'où les purgatifs, & les
emetiques les plus violens ne peu-
vent presques rien tirer, & ils ne
peuvent du tout point ôter la mau-
vaise impression qui est dans les en-
trailles qui est le germe de la ma-
ladie.

On doit exciter le vomissement
aux malades par des Panacées qui ne
font aucune violence à la nature, qui
ôtent la mauvaise impression des
parties, & qui ne font vomir que
lors qu'on en a besoin.

Des Ventouses découpées.

CHAPITRE V.

ON fait sortir par les Ventouses découpées le sang le plus pur de la superficie du Corps, tandis que la cause du mal est dans le fonds des entrailles. On se sert ordinairement des Ventouses découpées dans les fièvres malignes. On dit que les scarifications attirent la malignité du dedans au dehors, du centre à la circonference. Mais si on examine la chose de près, & qu'on observe les evenemens, on verra que les scarifications, lors qu'elles sont profondes, portent le venin dans le cœur, & le poison dans les veines, principalement après les Saignées réitérées.

Les fièvres malignes sont accompagnées d'une extreme foiblesse, qui procede de la corruption du sang, d'où vient que lors qu'on applique des ventouses découpées en cette occasiō,

48 *Traité des Abus, 8^e.*
la nature estant foible & le sang cor-
rompu , il coule fort abondamment
dans la ventouse , & par cet épuise-
ment d'esprits , & de sang, on affoi-
blit encore plus la nature , & on fait
passer le venin du fonds des entrail-
les dans le cœur , & dans les veines.

On se sert aussi des ventouses de-
coupées dans les assoupissemens pour
éveiller les malades. Mais on ne fait
que les inquiéter , & les affoiblir assez
inutilement. On ne considere pas
que les lethargiques ne sont pas
malades parce qu'ils dorment ; mais
ils dorment parce qu'ils sont ma-
lades. Il n'est pas donc nécessaires
d'empêcher le sommeil , mais d'ôter
la cause de l'assoupiſſement.

Des Vescicatoires.

CHAPITRE VI.

On fait les Vescicatoires avec
les cantarides qui sont un poi-
son, lors même qu'elles sont appli-
quées

Traité des Abus, &c. 49

quées extérieurement : elles font beaucoup de douleur , elles causent des violentes ardeurs d'urine , elles corrompent le sang de la partie où l'on les applique , qui se fond en eau par ce poison. Si l'on eut consideré que l'abondance des eaux que les hydropiques vident par le moyen des Vescicatoires, & par la ponction qu'on leur fait au ventre ne les guerit point. On eût connu sans doute qu'on ne guerit pas les maladies par les evacuations , & quoy qu'elles semblent ôter l'effet de la maladie , elles n'en diminuent pas néanmoins la cause.

*** *** *** *** *** *** *** ***

De Cauteres & des Setons.

CHAPITRE VII.

HYPOCRATE n'emploie le fer & le feu que pour les maladies qui ne peuvent pas guerir par les remedes ; de sorte qu'on abuse des Cauteres , & des Setons , lors qu'on les emploie pour des maladies qui peu-

E

50 *Traité des abus, &c.*
vent guerir sans le fer & sans le feu;
& pour lesquelles ils sont souvent
inutiles.

L'abus des Cauteres vient de ce
qu'on ne connoit pas les Panacées
qui sont propres à purifier le sang, &
qui délivrent les malades de la ne-
cessité de cet importun remede. En
effet puis que la nature a assez de
voyes pour se décharger de ses ex-
tremens, il n'est pas nécessaire de
faire un ulcere sur le corps pour le
nettoyer de ses impuretez. L'ulcere
que le Cautere produit change le
sang de la partie en pus : Ainsi il est
évident qu'il ne vvide rien de la
cause de la maladie. Si les Cauteres
servent à renouveler le sang, c'est
en consumant celuy qui est superflu.
On doit rarement ouvrir des Caute-
res, il faut donner des remedes plus
efficaces & plus commodes,

Des Remedes Cordiaux.

CHAPITRE VIII.

IL y a beaucoup de maladies qui sont si violentes qu'elles abatent dès leur commencement les forces des plus vigoureux & des plus robustes : Ce qui fait voir que les veritables Cordiaux sont les remedes, qui estant amis de la nature obtent la cause du mal. En ce sens les Panacées Antidotes, dont nous avons parlé au Chapitre dixième qui nettoient le sang & les entrailles de leurs impuretés , qui rétablissent les forces du cœur , font des veritables Cordiaux.

On doit aussi appeler remedes Cordiaux, ceux qui animent le sang, & les esprits , comme le vin , & la poudre de vipere.

On affoiblit ordinairement le cœur par des saignées reîterées, & par des purgations qui diminuent les

E ii

52 *Traité des abus, &c.*
forces, & qui le plus souvent n'obtient
rien de la cause du mal. On défend
même le vin & on ordonne des Cordiaux
qui n'en ont que le nom : On
broüille ensemble des confection de
peu de vertu , avec des eaux mal di-
stillées , qu'on appelle potion cor-
diale , qui bien loin de réjouir le cœur
des malades les font souvent vomir.
On donne la poudre de vipere en si-
petite quantité, & si rarement , qu'elle
devient un remède inutile. On
apprehende l'usage de ce remède,
parce , dit on , qu'il échauffe. Cepen-
dant il y a beaucoup de Nations dans
le monde , & plusieurs personnes dans
le Royaume , principalement en Pro-
vence , qui mangent ordinairement
des serpens & des viperes , & qui n'en
sont point échauffez. Il n'y a que la
cherté excessive de quelques Apot-
quaires , qui en pût empêcher l'usage.

On donne aussi quelque fois pour
des remèdes Cordiaux du bezoard
falsifié , des perles mal préparées , &
on applique des epithemes inutiles ,
plutôt pour augmenter la partie de

Des Rafraîchissans.

CHAPITRE IX.

L'Abus des rafraîchissans est extrêmement grand; en rafroidissant ils éteignent la chaleur naturelle, en empêchant la transpiration ils allument une chaleur étrangère, & en empêchant la coction des humeurs ils augmentent la cause des maladies: C'est pourquoi Fernel a dit qu'il estoit plus sûr d'échauffer que de rafraîchir. Neantmoins il ne s'agit ny de l'un ny de l'autre, puisque le chaud & le froid ne sont point la cause des maladies, comme l'enseigne Hippocrate, & comme on l'a prouvé dans la première Partie.

*Des Remedes Somnifères &
Anodyn.*

CHAPITRE X.

Les remedes Somnifères sont semblables aux medailles des Anciens, dont les faces estoient toujours opposées. Lors qu'elles avoient d'un costé une Venus, elles avoient de l'autre un Thersite. Vvillis considere de la même maniere les remedes Somnifères, comme s'ils avoient la figure d'un Ange d'un côté, & celle d'un Demon de l'autre: En effet, les remedes Somnifères donnez à propos, sont une *divine Panacée*, ils excitent un sommeil doux, & paisible, ils appaissent toute sorte de douleurs. Ils arrêtent toute sorte de fluxions & d'évacuations excessives; ils guerissent souvent les réveries; en un mot ils donnent le calme à la nature, dans les troubles & dans les inquiétudes les plus violentes, sans

danger & sans incommodité. Au contraire les remèdes Somnifères étant donnéz mal à propos sont des poisons, & font mourir promptement. Pour éviter le mauvais succez des Somnifères, il ne faut jamais les donner aux personnes foibles, de peur d'éteindre ou d'étouffer la chaleur naturelle. Il ne faut pas aussi les donner à ceux qui ont les entrailles engagées, & principalement les poumons, de peur de les suffoquer, & d'arrêter les matières qui se doivent vider. Si l'on observe ces deux conditions, les remèdes Somnifères seront toujours très utiles ; ils ne sont devenus suspects que par le mauvais usage qu'on en a fait.

Du Régime de vivre.

CHAPITRE XI.

Il ne se commet pas moins d'abus dans le régime de vivre que dans les remèdes, pour ne suivre pas les

Règles d'Hypocrate, qui ne sont pas moins utiles que commodes. La pluspart des Médecins réglementent les malades suivant leur phantasie, & n'ont aucun égard au besoin & à l'inclination de la nature. Ils défendent avec un air imperieux, ce qui feroit du bien & du plaisir au malade, & lui ordonnent étroitement ce qui lui fait du chagrin & du mal. Il arrive souvent qu'après avoir affoiblî un malade par des saignées, par des médecines, par des lavemens purgatifs, par des ventouses, par des vescicatoires, par l'emetique, on achieve de détruire ses forces par une diète imprudente. On n'examine pas assés les inclinations des malades, soit pour les contenter lors qu'elles sont absolument nécessaires, soit pour y remédier lors qu'elles ne sont pas bien réglées.

Le régime de vivre dépend si fort de l'inclination des malades, qu'il est impossible à un Médecin, quelque savant qu'il puisse être, de le régler justement, s'il n'a égard au sentiment

du corps & à l'inclination de la nature , comme l'enseigne Hypocrate. Il dit aussi dans ses Aphorismes, que les alimens qui sont agreables, quoy qu'ils soient moins sains de leur nature , doivent estre preferés aux alimens qui sont désagreables , quoy qu'ils fussent plus sains de leur nature. Il dit que ce que nous avons accoutumé, quoy que pire , nous incommoder moins que ce que nous n'avons pas accoutumé , quoy qu'il fut meilleur. En effet la coutume est une seconde nature.

Si à ces maximes, que l'experience justifie , on joint celle de faire toute force d'exez, comme Hypocrate le recommande, on aura sans doute une règle fort commode & fort juste pour le régime de vivre , tant des sains que des malades. Les inclinations des personnes saines & sobres sont si réglées pour le boire , pour le manger, & pour les autres nécessitez de la vie , qu'il suffit pour se bien gouverner de suivre les appetirs de la nature. Quoy que les inclinations de

58 *Traité des Abus, &c.*
la nature ne soient pas si réglées aux personnes malades qu'aux personnes saines : Il faut avouer néanmoins que la nature n'a jamais d'inclinations inutiles, & que les Médecins qui savent leur profession ne peuvent légitimement contenter. Lors qu'un malade est travaillé d'une soif violente qui procède de quelque excrément salé qui séjourne dans l'estomach, on éteint cette soif par quelques gouttes d'esprit de soufre qui est aigre. Lors que la soif vient de la dissipation des esprits, comme il arrive dans les exercices violens, & dans les fièvres malignes, on se défartera heureusement en buvant du vin.

Lors que les filles de même que les oiseaux mangent du gyp, du plâtre, pour appaiser l'aigreur de vorante qu'elles ont dans l'estomach, on leur donne des sels fixes, qui adoucissent cette aigreur et guérissent. De sorte que les habiles Médecins ôtent les mauvaises inclinations des malades par des remèdes & par des ali-

D'ailleurs les choses les plus mauvaises & les plus opposées à la nature, deviennent nécessaires, lors qu'une violente inclination nous y excite, comme il arrive souvent aux femmes enceintes; où lors que la coutume nous y porte, comme l'on voit dans certains Peuples qui se nourrissent de certains alimens qui nous seraient pernicieux, & qui leur sont très utiles : Au contraire les meilleures choses deviennent poison lors qu'une violente aversion nous les fait avoir en horreur, comme on le voit en ceux qui haïssent naturellement le vin & le fromage.

Il ne faut pas donc considerer les alimens tels qu'ils sont en eux mêmes ; mais suivant le rapport qu'ils ont avec la nature. Si les Medecins eussent pris garde aux heureux succès qu'ont eu les malades en buvant du vin, & en ne suivant pas leurs ordonnances, ils eussent sans doute

60 *Traité des Abus, &c.*
connu que leurs regles n'estoient pas justes. Les Medecins qui defendent beaucoup de choses, mesme des plus utiles à leurs malades, trouvent facilement le moyen d'excuser leurs fautes, dans les contreventions qu'on fait à leurs ordres, puis qu'il est presque impossible de les observer, c'est pourquoi on a dit avec juste sujet qu'un mauvais Medecin est une seconde maladie pire que la premiere.

*** *** *** *** *** *** *** ***

Du Vin.

C H A P I T R E X I I .

L E Vin est non seulement un aliment necessaire, il est encor un excellent remede, il réjouit le cœur, il repare les esprits, il est agréable au goût, à la vue, à l'odeur, il est accoutumé, il est souhaité ardemment de beaucoup de malades; c'est pourquoi il est absolument nécessaire dans la plupart des maladies où l'on a accoutumé de

Traité des Abus, &c. 61
de le defendre. Après avoir affoibly
les malades par des saignées, par des
purgations, & par des rafraichissans,
on leur ôte encore le Vin. On leur
ordonne quelquefois des potions
cordiales, qui bien loin de les ré-
joüir, leur font mal au cœur, tandis
qu'on leur défend le Vin qui les ré-
joüiroit, & qui estant mêlé avec des
véritables cordiaux, porteroit prom-
tement leur effet dans les veines &
dans le cœur.

Les Medecins ayant cru que le
chaud & le froid estoient la cause des
maladies, ont defendu le Vin dans
celles où la chaleur sébloit être trop
forte. Mais puis que la chaleur qui
paroît dans les maladies procede de
la nature, qui redouble ses forces
pour surmonter le mal, au lieu d'éteindre
cette chaleur par des rafroidissans,
on doit l'animer par l'usage modéré du
Vin. La nature de la fièvre n' consiste
pas dans une chaleur excessive, ainsi
qu'on l'enseigne dans l'Ecole, puisque
les fiévres les plus mortelles ont le
moins de chaleur, comme les fiévres

F

62 *Traité des Abus, &c.*
des vieillards, & les fiévres pestilentielle; au contraire les fiévres des jeunes gens, qui sont chaudes, sont moins dangereuses. Et si l'on examine les pronostics d'Hypocrate, & l'expérience, on verra que c'est le froid qui est dangereux dans les fiévres, & non pas la chaleur.

On ne doit donc pas craindre un usage modéré du Vin dans les fiévres & dans les autres maladies. Le Vin n'échauffe que parce qu'il augmente les forces, & c'est aussi en augmentant la chaleur que la nature guérit les maux. Le Vin étant mêlé avec l'eau rafraîchit en la faisant penetrer comme l'enseigne Galien.

Je scay par une longue & heureuse expérience, que le Vin reparant les esprits, rend les malades plus frais & plus gais; & qu'en conservant les forces, meurissant la cause des maladies, faisant transpirer tout le corps, résistant à la pourriture, à la malignité, & aux vers, il contribuë merveilleusement à la guérison des maladies.

Des Remedes de precaution.

CHAPITRE XIII.

L'Experience justifie que ceux qui se servent de la Saignée , de la purgation & des Lavemens pour des Remedes de precaution , sont plus sujets aux maladies , & sont moins robustes que ceux qui ne se servent du tout point de cette sorte de Remede. La Saignée affoiblissant avance la vieillesse , & rend même les personnes les plus saines sujettes à beaucoup de maladies : C'est pourquoi en Italie on ne permet pas aux Chirurgiens de saigner sans l'avis du Medecin. Les purgatifs dissipent la substance du corps , ils diminuent les forces , & ils sont plus dangereux aux sains qu'aux malades , comme l'enseigne Hypocrate. L'usage frequent des Lavemens rend les personnes extrêmement constipées. On abuse aussi de ces Remedes lors qu'on

F ij

64 *Traité des Abus, &c.*
les ordonne aux personnes parfaite-
ment saines , puisque les fâches n'ont
pas besoin de Médecin ny de re-
mede.

Il n'y a que les seules Panacées
qui soient des veritables Remedes
de precaution, elles purifient le corps
de toute sorte de souilleure, elles n'e-
meuvent point , elles n'afioiblissent
point les personnes saines, cependant
elles vident les malades par les
voyes que la nature choisit elle-mê-
me , & leur rendent la force & la
santé.

On commet aussi plusieurs abus
dans l'usage des Apozèmes , des Lu-
leps , des Syrops , des Confection , &
des Remedes Chimiques mal prepa-
rez & mal appliquez , mais puisque
Vanhelmont les explique au livre
suivant , on n'en dira pas davantage
en cet endroit.

E

PREFACE.
AVIS
DE
VANHELMONT,
SUR
LA COMPOSITION
DES REMEDES.

64. Thalassias est un remede
Incorporel qui perfume les eaux
mais il ne convient pas de le prendre
pas de force de l'apprécier et de le
manger.

Il n'y a que les fées Pancha
qui fontes des vénérables et excellents
remedes.

SIVÀ

*Maffard triomphe de l'envie,
Son Savoir paroît le plus fort;
Ses Remedes donnent la Vie,
Ses avis gardent de la Mort.*



PREFACE.

VANHELMONT traite dans ce Discours des abus qui se commettent dans la preparation & dans la composition des Reme-des que les Apoticaires dispensent. Il prouve que leurs Decoctions, leurs Syrops, & leurs Confections , sont de peu de vertu. Il fait voir que leurs Electuaires purgatifs sont pernicieux. Enfin il montre qu'entre leurs Re-medes Chymiques , les uns

P R E F A C E.

sont des Poissons, comme le verre, le Safran, le regule d'antimoine, & le precipite de Mercure: Les autres sont falsifiez, comme les esprits de Vitriol, de Souphre, & des Aromatiques. L'origine de cet abus, vient de ce que les Medecins suivant des Traditions vaines & ridicules, & ne s'appliquant pas à la preparation des Remedes, n'en fauroient aquerir une connoissance assûrée & parfaite. Si tous les Artisans doivent necessairement être les Maîtres des instrumens de leur Art, & les connoître, pour s'en pouvoir servir utilement

P R E F A C E.

dans l'exercice de leur Profession: Il faut sans doute que les Medecins soient les dispensateurs de leurs Remedes, &c qu'ils les connoissent pour secourir les Malades : avec d'autant plus de justice qu'ils ne travaillent pas sur le cuir ou sur le bois comme les Artisans, mais sur le Corps humain, dont il n'est pas permis de se joüer impunément. Et comme l'erreur est venuë si avant , qu'on s'imagine que c'est une chose indigne d'un Medecin de s'attacher luy mesme à la preparation des Remedes. Il est nécessaire, dit-il, de remedier à cet abus,

P R E F A C E.

puis que tout ce qui se fait pour le bien de la santé , & pour se perfectionner dans une profession, est toujours glorieux.

Ceux qui séparent la Médecine de la Pharmacie & de la Chymie, ressemblent à cette fausse mère, qui vouloit partager l'enfant de sa voisine: En effet, il y a une liaison si étroite des Médecins & des Remèdes , qu'il est impossible de les séparer sans les détruire. La réunion des Médecins avec les Remèdes est le but de l'Auteur. Il propose même son exemple sur ce sujet. Il dit qu'après avoir perdu beau-

P R E F A C E.

coup de temps dans la lecture des livres de Medecine, il les abandonna tous, pour s'appliquer uniquement à la recherche & à la preparation des bons Remedes, & que pour réussir dans une chose si nécessaire & si glorieuse, il fit de grandes dépenses, & se donna beaucoup de peine.

Vanhelmont n'a pas voulu communiquer les secrets qu'il a trouvez dans la Medecine, parce que les Medecins ne font pas leurs Remedes, & qu'ils en confient l'execution aux Apoticaires. En effet, il arrive souvent que les Apoticaires n'executent

72 *Avis de Vanbelmout,*
cellent en plusieurs choses sur les
Medecins mesmes. Les vendeurs de
Baume, & plusieurs vieilles femmes,
se reservent depuis long-temps des
secrets, comme des gages de leur
reputation, & comme un bien de
leur famille. Mais la negligence &
l'avarice ayant fait considerer la Me-
decine comme un patrimoine, toutes
choses sont allées en emprant dans
cette Profession , par un juste juge-
ment de Dieu.

En entrant dans la boutique de
l'Apoticaire, ie ne scaurois m'empé-
cher de témoigner ma colere contre
les Historiens des simples ; car bien
qu'il n'y ait pas une matiere plus ri-
che, plus abondante, & plus agree-
able, que les Plantes. A peine y a-t-il
rien où l'on ait fait moins de pro-
grés. Les Barbares, les Sauvages, &
les Indiens ont observé leurs sim-
ples avec plus de soin que les Peu-
ples de l'Europe. Et depuis Diosco-
ride qui estoit Soldat , qui vivoit du
temps de Platon, on n'a presque rien
découvert touchant la vertu des

Plantes, & on en a beaucoup perdu. Galien par un larcin odieux, a copié Dioscoride, sans le nommer, Pline est rempli de bagatelles qu'il a entassées sans jugement, & ne sachant pas distinguer entre l'apparence & la vérité, il a pillé tous les Auteurs pour faire un juste volume.

Les plus habiles Médecins disputerent encore aujourd'hui avec beaucoup de chaleur du nom & de la figure des plantes, comme si connaissant les plantes de veüe on en connoissoit les vertus : ils ne donnent aussi point d'autre vertu aux plantes que celles qui ont été décrites par Discorde, comme si le premier Auteur des plantes les avoit connu parfaitement. On a négligé jusques ici les choses qui estoient les plus importantes pour s'attacher à des choses de néant.

Les Auteurs modernes ont commencé de distinguer les plantes en divers sexes, & croyant d'avoir bien rencontré, ils se sont plaints que ces choses avoient été cachées jus-

G ij

74. *Avis de Vanhelmont*
qu'à eux : comme si la Nature se contentant dans les plantes d'un sexe mêlé & hermaphrodite , se joüoit & n'agissoit pas serieusement . La diversité des sexes n'a pour but que la generation , & non pas l'operation , ou le rapport qui se rencontre parmy les objets semblables . C'est pour la nature agissant suivant les fins ausquelles elle est destinée par son Createur , & ne faisant rien inutilement , n'a pas diversifié les sexes pour les operations , lors que la diversité de sexe n'a pas été nécessaire pour la generation . Si parmy deux plantes de même espece il y en a une plus efficace & plus âpre que l'autre , cette difference ne marque pas la diversité de sexe , mais de degré .

Il y a d'autres Auteurs qui ont observé les marques extérieures des Plantes pour connoître leur vertu , comme les Chiromanciens qui devinent en regardant les lignes de la main . La figure de la racine de Satirium a donné lieu à cette pensée .

C'est pourquoi ces Auteurs ont nommé la connoissance des plantes une science marquée par des signes naturels, ou une Anatomie sensible. Ainsi ils ont introduit des nouveaux noms & des titres specieux pour couvrir leur entreprise trop hardie, puisque l'Homme n'estant pas l'image de la Nature, la Nature aussi n'est pas l'image de l'Homme. Paracelse a été ridicule d'introduire ces réveries pour des principes dans la Médecine.

Il y a d'autres Auteurs qui ont rapporté les vertus des plantes aux Signes du Zodiaque, ce qui est ridicule, puisque la propriété des Plantes procede de leur semence, & que la vertu de la semence provient de la Terre. La Terre a de soy-même la vertu de produire les plantes & ne la reçoit pas des Astres, puis qu'elle a cette même vertu devant la creation des étoiles & des planètes, suivant le témoignage de l'Ecriture. Les proprietez des plantes sont en leurs semences & non pas

G iij

76 *Avis de Vanbelmont*
dans le Ciel , ny dans les Etoiles.
Les Etoiles donc ne sont pas la cau-
se de la vertu des plantes , & c'est
une réverie que d'attribuer aux Astres
ce qui ne leur convient du tout
point.

Mathiole, Brasavole, Ruel, Fuch-
sia, Tragus, Dalechamp, & les au-
tres Historiens des Plantes se sont
seulement appliqués à faire connoître
de vüe leur forme extérieure , & ils
ont tous copié de Dioscoride la ver-
tu des simples. Ils ont aussi rappor-
té toutes les vertus des plantes aux
divers degréz de chaleur & de froid-
eur, comme si ces qualitez estoient
l'origine des vertus qui sont dans les
plantes.

Dodon, Tabernæmontanus , &
quelques autres , ont ajouté quel-
ques expériences, mais qui sont con-
fuses & incertaines.

Dieu a créé les simples & les a doué
de toutes les vertus nécessaires aux
usages de l'Homme , ils sont même
suffisans de leur nature pour la gue-
risson de toutes les maladies. C'est

sur la composition, &c. 77
pourquoy le mélange des simples
détruit souvent leur vertu, & il im-
porte plus de rechercher leurs ver-
tus que d'agiter des questions inuti-
les & indifférentes.

C'est aussi une chose deplorable
qu'on n'ait pas consideré que les
plantes ont beaucoup d'excremens
aussi-bien que les animaux, dont el-
les ne peuvent pas se purifier : c'est
pourquoy il est nécessaire de net-
toyer les plantes de leurs impuretēz
avec plus de soin que les Animaux
qu'on apprête pour notre nourriture.

Enfin comme il y a une grande
difference entre le sang des veines
& celuy des arteres, il faut avouer
aussi qu'il y a des sucs fort differens
dans les plantes. Quand on pique la
tête du Pavot, elle distille l'Opium.
Quand on fend la Chelidoine, elle
jette des larmes dorées. Quand on
coupe le Tithymale, il rend un suc
semblable au lait. Quand on découpe
le Petaite, il distille de la gomme.
Si l'on presse ces Plantes, on en ti-
gera un suc qui n'aura pas la vertu du

78 *Avis de Vankelmont*
premier , & qui sera moins spiritueux , parce qu'il est mêlé avec un autre suc plus grossier , & avec les extrêmes de la plante : de sorte que quel soin qu'on prenne de clarifier ce suc , on ne pourra jamais le purifier & le séparer de ses extrêmes , & de son suc grossier . Les Médecins se sont contentés de dire qu'il y a des propriétés différentes , & même opposées dans un même sujet , sans s'en informer plus avant que par des saveurs générales , & par des événements incertains .

Il faut que les jeunes Médecins apprennent à séparer les divers sucs des plantes , s'ils veulent s'en servir utilement & glorieusement . Une dragme d'extrait de Rhubarbe , fait de la manière ordinaire , produit moins d'effet qu'une dragme de Rhubarbe en poudre , parce que le levain de l'estomach dissout mieux le Rhubarbe que l'artifice des Médecins qui n'en savent pas séparer les extrêmes ny le suc inutile .

Nous ne connaissons pas la nature

sur la composition, &c. 79
re des choses, ny leurs proprietez
essentielles par leur cause, mais par
les effets : Et quoy qu'on ait écrit
beaucoup de choses de la vertu des
simples, la pluspart des vertus qu'on
leur attribuë sont supposées & ne
leur conviennent point. La lecture
des livres ne nous donne aucune
connoissance des proprietez des sim-
ples que par l'experience.

Et comme un enfant qui entend
un concert de Musique, ne scait pas
la raison de la symphonie & de la
proportion des tons, de même on
ne connoit pas la vertu des simples
par leur cause. Que si l'on ne connoit
pas la cause des choses sensibles &
de l'harmonie des tons, on ignore à
plus forte raison la cause de la vertu
des simples, qu'on n'apperçoit par
aucun des sens. Tous les remedes
qu'on tient chez les Apoticaires sont
composés de simples dont on ne con-
noit ny la vertu ny la sympathie.

L'Ecole promet de donner quel-
que connoissance de la vertu des
simples par le moyen des saveurs &

80 *Avis de Vanhelmont*
des goûts, elle promet de faire con-
noître les divers degréz de chaleur
& de froideur par l'acre , par l'amer,
par le salé, par le doux , par l'âpre,
& par l'insipide ; comme si la cha-
leur & la froideur estoient la cause
de toutes les proprietez. Cependant
on a vû par experience que toutes
leurs belles promesses estoient ridi-
cules & sans effet. L'Ecole enseigne
que l'acre & l'amer sont chauds,
neantmoins elle soutient contre ses
propres règles que l'opium qui est
amer, & le Camfre qui est acre, sont
extrêmement froids.

Suivant la doctrine de l'Ecole il
faudroit conclure que les eaux for-
tes, l'huile de Vitriol, de Souphre, &
de Nitre étant fort aigres, sont d'un
temperament extrêmement froid ,
neantmoins ces esprits sont brûlans
& caustics. L'Ecole a ignoré les ver-
tus des choses , même dans leur su-
perficie , c'est pourquoy elle n'a rien
dit de la cause des diverses propri-
tez des semences.

Enfin il y a en toutes choses une

saveur particulière qui devroit mieux nous enseigner la propriété des simples que tous les autres signes extérieurs. La Canelle a non seulement un goût piquant, elle a aussi une certaine saveur agréable qu'on ne sauroit trouver en aucune autre chose.

On voit aussi que la Gentiane, l'Aunée, & plusieurs autres Plantes amères, outre l'amertume ont un goût particulier qu'on ne sauroit mettre sous les règles générales de l'amertume. C'est ce goût particulier de chaque Plante qui nous peut donner quelque connoissance de leur vertu & de leur propriété spécifique.

Comme on a négligé dans la recherche des simples, ce qui estoit le plus nécessaire, on n'y a fait aucun progrès : on n'a pas connu les propriétés des simples, & l'on a ignoré quel est le siège prochain de leurs vertus.

Il ne suffit pas de connoître clairement la vertu des simples, il faut aussi les bien préparer & s'en servir

82 *Avis de Vanhelmont*
avec jugement. Il faut du savoir pour cela , & ne s'attacher pas aux remedes qu'on a appris par de vaines traditions.

La preparation des remedes ne consiste pas seulement à faire bouillir , ou à piler les simples ; elle comprend aussi tous les preceptes & toutes les operations de la Chymie. Enfin pour se servir à propos des remedes, il faut avoir une parfaite connoissance de la Nature de l'Homme, de la diversité des maladies, de leurs dépendances & de leurs changemens; & il faut que cette connoissance soit fondée sur la lumiere naturelle.

Je ne m'étonne plus que parmy tant d'abus qui se sont glissez dans la Medecine on ait negligé la connoissance des simples.

Dans cét aveuglement general des Hommes , il a plu à Dieu de susciter les Medecins Chymistes, qui se sont appliquez avec juste sujet au change-met & à la perfection des remedes, comme à des choses extrêmement nécessaires

sur la composition, &c. 83
necessaires & de cette maniere eux
& ceux qui les ont imitez ont élevé
la Medecine au plus haut point de sa
perfection.

Les Medecins chymistes n'ont
pas voulu flater le mal en cherchant
des Remedes au dérèglement de cer-
taines humeurs supposées, ny à l'effet
de la maladie. Ils se sont appliquez à
en détruire la cause; ils savent que
cette cause est ordinairement dans
les esprits animaux, qui sont les
principes de tous les mouvemens &
de toutes les actions de la vie. C'est
pourquoy ils ont tâché de rendre
leurs Remedes si purs, si subtils, &
si amis de la Nature, qu'ils puissent
penetrer dans les principes de la vie,
& les purifier. Que s'il y a quel-
ques-uns de leurs Remedes qui ne
fassent pas un si grand effet, du
moins ils reparent les forces de la
Nature.

Il y a des Remedes qui fortifient la
Nature, & qui la réjouissent par leur
bonne odeur, & qui reparent les es-
prits, comme l'essence de Canelle. Il

H

84 *Avis de Vanhelmont*
y a d'autres remedes plus excellens
que la nature ne change pas , mais
qui changent eux-mêmes la nature
& en corrigeant les defauts : comme
sont l'or & les pierres precieuses, qui
étant preparez & subtilisez pene-
trent les principes de la vie , & en
bannissent le trouble & l'impureté.
Ces remedes rétablissent la santé
avec autant d'efficace que les poi-
sons la détruisent. Neantmoins il n'y
a point de remede qui puisse réta-
blir les forces du corps lors qu'elles
sont entierement dissipées & détru-
tes.

L'Ecole a entierement ignoré qu'il
faut fermenter par des levains les
plantes avec leur suc, pour en sepa-
rer les parties les plus excellentes.
On n'a pas recherché le moyen de
conserver les sucs des plantes sans
sucre , & sans autre addition. Ce qui
se fait par la seule odeur d'un certain
feu de Souphre , qui les conserve in-
corruptibles , & qui augmente leur
vertu.

Voyons à présent quelles sont les

sur la composition, &c. 85
occupations des Apoticaires. Quoy-
que les extraits des plantes semblent
être faciles à digérer, ils sont néan-
moins de peu de vertu , parce qu'en
faisant les extraits on ne sépare pas
les excrements de la plante, ny le suc
inutile. Je serois d'avis qu'on mit les
magistères à la place des extraits ;
puisque le magistère sépare visible-
ment les divers sucs , & réduit toute
la substance du remède en un suc es-
sential , qui contient toute la vertu
de la plante. Les Médecins vulgai-
res ignorent toujours cette prépa-
ration.

J'ay pitié de voir dans la bouti-
que des Apoticaires tant de compo-
sitions ridicules , qui sont faites du
mélange confus de plusieurs simples,
qui marquent l'ignorance & l'incer-
titude de ceux qui les préparent , &
qui les ordonnent. Les Médecins
mêlent ensemble plusieurs simples
qu'ils croient de semblable vertu ,
espérant que dans cette diversité il y
en aura quelqu'un qui pourra profi-
ter. Toutes leurs compositions sont

H ij

86 *Avis de Vanhelmont,*
un amas confus de simples crûs & mal preparez, dont l'effet est incertain. Ils cuisinent leurs remedes en les faisant bouillir, & ils les assaisonnent de miel & de sucre. Ainsi le Medecin & l'Apoticaire, sous la foy de la Maîtrise & du Doctorat, trompent le malade pour son argent. Le malade s'imaginant que les personnes de ce caractère ne peuvent pas tromper ny être trompez. Il seroit à souhaiter que les Magistrats se servissent de leur autorité pour empêcher les tromperies des uns & des autres.

J'admire en premier lieu dans les simples cette pure composition que Dieu luy-même a faite. Je trouve que la Consoulde est un remede parfait pour reünir les os rompus, que si on y ajoute du Bol, du Vinaigre & d'autres choses étrangeres, on corrompt le mélange naturel, qui étant simple auroit plutôt consolidé les os rompus qu'étant composé, comme le remarque Paracelse.

Neantmoins lors que les simples

sur la composition, &c. 87
ne peuvent pas satisfaire à nos intentions, on peut les mêler ensemble, pourvu que par ce mélange ils acquierent une nouvelle vertu, qui produise efficacement l'effet qu'on se propose. On voit un exemple de la nécessité du mélange des simples dans la composition de l'encre & des teintures.

Je considerois avec un juste regret le tems que j'ay perdu dans la lecture des livres de Medecine, & j'observay que comme il y a certaine proportion d'une matière avec une autre matière, & d'une forme avec une autre forme; il y a aussi une même proportion des proprietez avec les proprietez, & des effets avec les effets.

Je remarquay les fautes qu'on commet contre les règles dans la composition des remèdes. On mêle ensemble plusieurs choses qui se contrarient souvent, & qui détruisent reciprocement leurs vertus. J'appris en suite avec beaucoup de travail & de dépense que les remèdes

H iij

88 *Avis de Vanbelmont* ;
ne deviennent parfaits que par des
preparations qui les élèvent dans un
souverain degré de perfection, de sub-
tilité & de pureté. Ces remèdes
sont infinitement meilleurs que les
décoctions, les syrops, & les con-
factions des Apoticaires. Il n'est per-
sonne versé dans la Chymie, qui ne
convienne avec moy qu'il n'y a pas
une composition chez les Apotica-
ires, qui ne contienne plus de choses
nuisibles que d'utiles.

Hypocrate a dit que l'aigre, l'a-
mer, l'acré & le salé sont la cause
des maladies. C'est pourquoy l'Eco-
le qui fait profession de suivre Hypo-
crate assaisonne ses compositions
avec le miel & le sucre, comme si le
doux étoit l'unique remede des ma-
ladies. Neanmoins le miel & le su-
cre pervertissent & diminuent la
vertu des remèdes.

On répond à cela que les reme-
des purgatifs étant mélez avec le
miel & le sucre n'agissent pas moins
efficacement : que le miel & le sucre
rendent les remèdes plus agréables ;

Je conviens que les poisons font autant d'effet étant mélez avec le sucre que sans le sucre : leurs purgatifs étant des poisons qui fondent & corrompent la substance du corps , le sucre n'empêche point leur effet. C'est pourquoy la réponse de l'Ecole est ridicule , puis qu'il s'agit icy de remedes & non pas de poisons. Le sucre & le miel ne rendent pas non plus les remedes agreables , en voulant flater le goût on nuit à l'estomach qui a de l'horreur pour les remedes deguisez avec le miel & le sucre , & qui n'en peut souffrir la veüe. Il y a même plusieurs personnes qui préfèrent dans les remedes le goût de l'Aloës à celuy du sucre & du miel.

Quoyque le sucre soit agreable aux personnes faines , il est néanmoins degoûtant aux malades qui ont de l'horreur pour les remedes mélez avec le sucre. Le sucre étant contraire aux maux de l'estomach &

90 *Avis de Vanhelmont* ;
de la matrice rend souvent les reme-
des mauvais & inutiles : le sucre
étant directement opposé au levain
de l'estomach, qui est aigre, il empê-
che aussi la digestion.

Si l'on eut pris garde à l'acrimo-
nie de l'esprit du miel, à la crasse,
à l'écume puante du sucre qu'on cla-
rifie avec un lécif de chaux vive &
de l'argile, on eût sans doute
moins employé le miel & le sucre
dans les remèdes.

Un malade prend facilement quel-
ques gouttes d'un remède efficace
dans un peu de liqueur. Ce remède
estant pris en petite quantité se di-
gère mieux, s'unit plus étroitement,
& penetre plus avant que lors qu'on
prend un remède mal préparé en
grande quantité, & mêlé avec beau-
coup de sucre.

Enfin l'Ecole ne sachant pas con-
server les remèdes sans affoiblir leur
vertu en les confisant, avoue son
ignorance.

On voit donc l'abus qui se com-
met dans la préparation des syrops,

sur la composition, &c. 91
qu'on fait de la decoction des simples en y ajoutant le miel ou le sucre. Les plantes en bouillant dans l'eau ne laissent que leur suc & leur mucilage, qui étant crus & impurs blessent l'estomach avant qu'ils soient digerez, & qu'ils nous aient communiqué leurs vertus. D'ailleurs, le mucilage des plantes se dessèche dans le miel & dans le sucre, il devient désagréable & fâcheux à l'estomac, & perd en bouillant beaucoup de sa vertu.

On fait bouillir les plantes dans l'eau ou dans le vin, ou dans quelque eau distillée, quelquefois même au Bain Marie, jusqu'à la diminution du tiers, ou de la moitié: & quoique par ce moyen on nelaisse pas exhaler les principales vertus des simples: néanmoins on ne retire des plantes qu'un mucilage désagréable & difficile à digérer, quelque soin qu'on prenne de le clarifier avec un blanc d'œuf, & de le cuire avec le sucre. Ainsi on donne à boire des décoctions qui ne sont pas imbuës de la vertu des simples,

92. *Avis de Vanhelmont,*
qui ne sont pas purifiées des excre-
mens des plantes qui ne sont pas
corrigeés de leurs cruditez, & de
leurs facultez violentes, que la na-
ture ne peut pas souffrir sans en re-
cevoir un grand préjudice, non plus
que le fuedes plantes, qui cause aussi
les mêmes incommoditez.

Je rends graces à Dieu de ce qu'il
m'a séparé de la lie des autres Pro-
fessions pour m'appeler à la Chy-
mie : Elle a des principes sensibles
qui ne sont pas fondez sur des vains
raisonnemens, mais sur la nature
même des choses. La Chymie ap-
profondit la nature, & la fait mieux
connoître que toutes les autres
Sciences : elle prépare l'entende-
ment pour luy faire penetrer les
choses les plus cachées: elle fait con-
noître à l'Artiste les premiers princí-
pes des choses:elle luy enseigne l'or-
dre que la nature & l'art gardent
dans leurs operations, & le moyen
de perfectionner la vertu des semen-
ces. Dieu a permis que ces choses
soient demeurées cachées à ceux qui

J'ay appris par le moyen de la Chymie le moyen de preparer une liqueur, qui en petite quantité conserve la vertu des simples incorruptible, sans aucun assaisonnement étranger.

Je me sers rarement des remedes qu'on nous apporte des Païs éloignez, étant persuadé que Dieu a pourvû chaque terroir des remedes nécessaires pour les maladies du Païs.

Enfin, les electuaires, les confec-tions & les pillules, soit pour fortifier, soit pour purger, valent encore moins que les syrops. Ces remedes sont composez des simples, pilez & mis en poudre, qui sont mélez ridiculement & sans connoissance, qui se contrarient le plus souvent, & qui s'empêchent reciprocement de nous communiquer leurs vertus.

Il n'en est pas dans la nature comme dans les nombres qui augmentent leurs vertus par la pluralité, parce qu'ils conviennent dans les unitez. Dans la nature chaque chose est fin-

94 *Avis de Vanhelmont,*
guliere , elle subsiste par sa propre
économie , & ne veut pas être mé-
lée. Si le mélange confus des reme-
des ne détruit pas tout-à-fait leur
vertu, du moins il l'assoublit beaucoup,

Le peu de succez du mélange de
tant de simples differens, devoit obli-
ger l'Ecole à s'abstenir de cette con-
fusion. Outre que dans le mélange
d'un grand nombre de remedes , il
s'en rencontre plusieurs qui sont sup-
posez , plusieurs opposez , plusieurs
inutiles , plusieurs surannez , plusieurs
mauvais , ou du moins qui le devien-
nent étant mélez mal a propos. Ce-
pendant c'est une chose certaine
qu'on méle le plus souvent des sim-
ples qui sont crûs , impurs , vene-
neux , qui ne sont nullement propres
à nous communiquer leurs vertus , &
qui deviennent pires étant mélez
ensemble. L'estomach ressentant le
premier effet des remedes , il en est
offensé le premier; & étant foible , il
ne peut pas tirer la vertu des reme-
des crus & mal preparez. Quand on
veut rétablir la santé il faut lor tout
preparez

préparer les remèdes suivant la por-
tée d'un estomach foible & languis-
sant. C'est pourquoi toutes les con-
fections sont si dégoûtantes & si fâ-
cheuses, qu'elles ont donné lieu à ce
Proverbe : *Fy, cela sent l'Apoticaire.*

Si l'on retranche des purgatifs,
l'Escammonée & la Coloquinte, on
ôtera la base & le fondement des
purgatifs des Apoticaires. Cepen-
dant l'Escammonée & la Coloquin-
te sont reconnus pour poisons, &
outre cela ils sont fraudz & impurs.
L'Euphorbe, l'Elaterium & l'Esule,
sont aussi des poisons dont on se sert
pour purger. On adoucit la malignité
de ces poisons en les mélant avec
l'Aloës, le Rhubarbe, le Senné, l'A-
garic ou la Manne, pour tromper plus
facilement. On y mêle aussi quelques
grains de Canelle, ou d'autres baga-
telles pour les corriger, comme si on
pouvoit dompter la violence furieu-
se de ces purgatifs par quelques aro-
matisques. C'est pourquoi j'ay de l'hor-
reur pour la plupart des effectua-
res purgatifs.

Je ne puis souffrir la préparation des simples qui diminuent leur vertu; on les lave, on les fait bouillir, on les brûle, on les mêle, on les calcine mal à propos.

On perd le suc de l'Aloës en le lavant, & il n'en demeure qu'une simple refine, qui s'attachant aux intestins donne des crampes, & irrite les hémorroïdes. On diminue la vertu des aromatiques, en les faisant bouillir ou en les brûlant, parce que leur vertu consiste dans l'odeur qui se dissipe par le feu, comme la distillation des aromatiques le fait voir.

Enfin on ne peut rien s'imaginer de plus extravagant que de brûler la Corne de Cerf, en la réduisant en cendre, on luy ôte sa vertu.

L'expérience m'a fait connoître que la plupart des remèdes nous guérissent par leur odeur & par leur saveur. D'où vient que le mélange de plusieurs remèdes changeant l'odeur & la saveur du simple qui guérira, en détruisent aussi la vertu.

Il n'y a personne qui ait la con-

sur la composition, &c. 97
noissance de la Chymie qui n'appelle
coive la faute qu'on commet dans la
diversité de beaucoup de simples inu-
tilles, crûs & mal preparez, dont on
compose les confectionis aromatiques.
Par exemple, qu'est-ce qu'il y a dans
la composition qu'on appelle * Brise-
pierre qui réponde à l'etymologie de
son nom? Est-ce que tous les simples
qui entrent dans cette composition
conspirent à l'effet de rompre la pier-
re? ou bien proviendra-t-il une nouvea-
le vertu du mélâge de tous ces simples,
qui puisse briser la pierre des reins &
de la vescie, & guerir toutes les dif-
ficultez d'urine? Bi·n loin de là, le
Baume perd sa vertu étant mêlé avec
tant d'ordure & de choses inutiles,
qui entrent dans cette composition.
On trouve la même absurdité dâs les
opiates que dans les confectionis aro-
matiques : Par exemple, à quoys bon
cette confusion de soixante-cinq dro-
gues qui entrent dans l'Opiate dorée
Alexandrine de Nicolas,puisque tous
ces simples n'ont aucun rapport avec

I ij

* *L'Ithontribon.*

98 *Avis de Vanhelmont* ;
l'Opium & la Mandragore , qui sont
la base de cette confection. Certes
le mélange confus de beaucoup de
simples fait suivant le caprice d'un
ignorant,a infatué l'Ecole , a tué les
malades , a rendu leurs esperances
vaines , a fait manquer l'occasion des
remedes par des conjectures incer-
taines.C'est pourquoi si l'on examine
sans preoccupation les composi-
tions qu'on tient dans la boutique
des Apoticaires , on sera surpris que
la presomption , & la réverie de l'E-
cole , & le babil des Medecins,ayent
trompé tant de gens,par leurs syrops,
par leurs electuaires,par leurs pilules,
par leurs trochiques , & par leurs au-
tres compositions.

Le monde a été créé pour l'usage
de l'homme , & Dieu dit que tout ce
qu'il avoit fait estoit bon. C'est pour-
quoy Dieu n'a pas fait les poisons afin
qu'ils nous fissent poisons, puis qu'il
n'est pas auteur de la mort: Mais il a
créé ce. mêmes poisons , afin que nô-
tre industrie les changeât en des remedes
souverains contre la rigueur

sur la composition, &c. 99
des malades. C'est dans les poisons
qu'on trouve des puissans secours
qu'on ne sauroit rencontrer dans les
simples qui sont benins & amis de la
nature. Ces épouvantables poisons
sont destinez aux plus nobles usages
de la Medecine. La racine de Cabaret
étant crue, fait vomir avec beaucoup
de violence, & elle est le poison de
l'estomac, mais cette vertu maligne
se perd facilement en bouillant dans
l'eau, & se change en un remede ape-
ritif & diuretique, qui est propre aux
fièvres longues & opiniâtres, ce que
son goût aromatique témoigne. De
même la racine d'Arum étant bouil-
lie dans le vinaigre s'adoucit, & devient
propre à guérir des grâds maux. C'est
pourquoy l'Ecole a ordonné des
correctifs. Plût à Dieu qu'ils ne
fussent pas ridicules, qu'ils ne dimi-
nuassent pas la vertu des remedes,
ou plutôt qu'ils ne la détruisissent pas
entierement. On fait cuire l'Escam-
monée dans des choses aigres, afin
de l'adoucir, mais tous les Medecins
savent à présent qu'on diminue si

I iij

100 *Avis de Vanhelmont,*
fort la vertu de l'Escammonée par
l'aigreur, que si on expose long tems
l'Escammonée à la vapeur aigre du
Souphre, on la prive entierement de
sa vertu, & que l'Escammonée perd
autant de sa force qu'elle a pris d'ai-
greur.

Ayant eu le dessein de corriger la
furieuse violence des remedes, j'ay
jngé qu'il étoit nécessaire de leur
laisser leurs anciennes vertus, & de
leur ôter leur malignité, ou qu'il fa-
loit convertir ces vertus en d'autres
proprietez qui étoient auparavant ca-
chées sous le poison : ou bien qu'on
devoit donner des nouvelles vertus à
ces remedes en les perfectionnant.
C'est ainsi qu'on change la qualité
purgative & veneneuse de la Colo-
quinte en une vertu résolutive, qui
est un remede efficace pour les lon-
gues maladies. C'est ainsi que Para-
celse a préparé avec tant de succès la
teinture d'Antimoine, mais il ne
nous a pas appris, ou peut être il l'a
ignoré, qu'on pouvoit préparer aussi
par son sel circulé tous les poisons.

sur la composition, &c. ~~soi~~
des vegetaux & des animaux ; car re-
duisant ces poisons en leurs principes
ondétruit toute leur malignité. Il n'y
a que les veritables Medecins qui
connoissent cette préparation , l'E-
cole n'y scauroit rien comprendre Il
ne faut pas donc diminuer ny détrui-
re les vertus excellentes des simples,
mais il les faut perfectionner par le
moyen de l'Art , en excitant leurs
proprietez qui étoient cachées, ou en
détruisant leur malignité , ou en in-
troduisant une nouvelle vertu par des
remedes efficaces & spécifiques. Ce
que je dis pour ceux qui ne connoi-
sent pas le sel circulé de Paracelle.

Il y a des remedes violens qui s'a-
doucissent, ou qui changent de natu-
re étant mélez avec des correctifs.
Mais on ne doit pas chercher les cor-
rectifs dans le dispensaire des Apot-
caires , qui n'enseigne pas de rendre
les remedes meilleurs, & de les cor-
riger , mais de les détruire , & qui
donne des correctifs ridicules. Par
exemple, le Marquis Spinelli Prince
des Gennois ayant fait la nuit là

102 *Avis de Vanhelmont,*
ronde de la Ville, fut incommodé d'un
tournement de tête. Il appella plu-
sieurs Medecins , & les fit consulter
ensemble , il leur dit que je l'avois
guéri de l'Epilepsie, mais que neant-
moins traversant la mer depuis la
Guyène jusques aux Etats de Gennes
il avoit ressenti encore quelque verti-
ge dans son voyage. Les Medecins
d'un commun accord luy font pren-
dre le lendemain un scrupule d'Hel-
lebore blanc , & pour correctif ils y
ajoutent autant de l'Anis. Dans demi
heure il vomit, & implorant inutile-
ment mon secours il accuse ses meur-
triers, & il s'écrie : * Mon cher Van-
helmont vous me l'aviez bien dit
que les Medecins me tueroient. Il per-
dit la parole, & mourut deux heures
après dans les convulsions. Les Medecins
chercherent des excuses , & la
terre couvrit leur faute. C'est ainsi
que l'Ecole corrige les remedes dans
ses confections , en les augmentant

* *Helmonte mio voi me lo dicesti gli
Medici t'uccideranno.*

sur la composition, &c. 103
de plusieurs choses ridicules & inutiles. On pretend de corriger les Opiates somnifères avec des choses chaudes, & l'on mêle avec des purgatifs le Zingembre, la fleur de Muscade, l'Anis, & les autres choses qui semblent être propres aux tranchées, mais qui n'en ont pas la cause. Avec combien d'impunité l'ignorance n'exerce-t-elle pas sa fureur contre les hommes ? Que l'Ecole entend mal son Hypocrate, si l'on vuidé, dit-il, les choses qui doivent être vuidées, le malade en est soulagé & le suppose facilement ? Souvent la cause de la maladie ne pese pas une drame, c'est pourquoy il faut que toute sorte de purgation salutaire se fasse par une évacuation insensible, ou du moins fort modérée, & qui repare les forces. Pour réussir en cette partie de la Médecine qui enseigne la véritable préparation des Remedes, il faut être habile & penetrer dans les secrets de la Nature : c'est de cette connoissance que se puise le trésor des grands Remedes.

L'Ecole avoit appris des anciens Philosophes qu'il y avoit des grandes vertus cachées dans les poisons , ce qui les a rendus si temeraires que de mêler des poisons corrosifs dans leurs Antidotes , comme le Calcite ou Vitrail brûlé dans la Theriaque. Ils ont cru mal à propos que la bonté & la quantité des autres Remedes surmonteroit la malignité des poisons. Ainsi l'Ecole emploie des correctifs sans la connoissance des parties , des proprietez , des Remedes & du rapport qu'ils ont entre eux. Il n'y a nulle proportion de l'épicerie avec le poison. Le Napel n'empoisonne pas moins lors qu'il est mêlé avec le Gerofle. La Coloquinte ne corrompt pas moins la substance de notre corps , & ne donne pas moins de tranchées quand on y ajoute de la gomme Dragan. Il s'ensuit donc que les correctifs des compositions sont inutiles & ridicules, qu'ils ne diminuent pas la malignité des Remedes , mais qu'ils affoiblissent leur vertu. Il faloit conserver la force & l'activité des Reme-

sur la composition, &c. 103
des, dompter leur malignité & leur violence, pour les rendre propres aux maladies longues & opiniâtres. Neantmoins tous les poisons ne peuvent pas être changez en des remedes interieurs. On ne doit jamais prendre interieurement l'Arsenic ny l'Orpiment, de quelle maniere qu'ils soient preparez. Ces poisons étant bien preparez & appliquez sur les ulcères en éteignent la malignité & les guerissent.

Quoy qu'en general j'aye pitié des compositions & des correctifs des Apoticaires, j'ay neantmoins plus d'horreur pour leurs préparations chymiques, pour leur Precipité de Mercurie, pour leur verre d'Antimoine, pour les Sophistications qu'ils font des esprits des aromatiques, de Vitrail & de Souphre. Les Apoticaires achetent ces remedes des valets échapez de quelque Medecin Chymiste, qui ne faisant ces remedes que pour le gain, servent plutôt à faire mépriser la Chymie qu'à guerir les malades. Je déplore aussi la simplicité hon-

106 *Avis de Vanbelmont,*
teuse de ceux qui donnent pour reme-
de de l'or en feuille & des pierreries
broyées, comme si l'estomac en pou-
voit retirer quelque soulagement ; &
qui vendent cherement leur ignoran-
ce ou leur tromperie. L'erreur de
ceux qui semblent dissoudre l'or, l'ar-
gent, les coraux, les perles, & autres
choses semblables dans des liqueurs
aigres n'est pas si grossier, mais il est
plus déplorable ; ils s'imaginent que
par ce moyen ces remèdes seront
portez dans les veines, & qu'ils nous
communiqueront leurs proprietez.
Ces gens-là ignorent que l'aigre est
ennemy des veines, & que cette ai-
greur étrangere qui est dans les remèdes
étant changée par la nature,
ces pierres & ces metaux retournent
en poudre tels qu'ils étoient avant
leur dissolution. Et quoy que cette
poudre soit reduite en poussiere tres
fine, neantmoins elle n'est point di-
gerée par l'estomach, & ne nous com-
munique point les vertus. Pour le fai-
re voir évidemment, qu'on verse du
sel de terre sur les choses qui ont été
dissoutes

sur la composition, &c. 107
dissolutes dans quelque liqueur aper
& corrosive, le sel de Tarterre adoucif-
fant toute l'acrimonie de cette li-
queur, ce qui aura été dissout tom-
bera au fonds en forme de poudre.
Les eaux fortes ne changent pas les
metaux dans leur substance, ils re-
prennent leur premiere nature, quoy
que d'opaques ils eussent été rendus
transparans. C'est donc un aveugle-
ment de donner les pierreries, les per-
les & les metaux dissolts par les cor-
rosifs, puisque les corrosifs ne chan-
gent pas la nature des pierres & des
metaux. Cette maniere de dissoudre
les metaux & les pierreries est de l'in-
vention de quelque habile trompeur,
qui vouloit donner cours à ses reme-
des auprés des malades. Les ignorans
s'imaginent que lors qu'on ne peut
pas discerner à veüe d'œil le dissolv-
ant de ce qui est dissout, que ce qui
est dissout a changé de nature.

Enfin, les huiles & les graisses ne
sont pas propres pour les Baumes,
pour les Onguens & pour les Emplâ-
tres, si ce n'est, peut-être, pour les

K

108 *Avis de Vanbelmont,*
mettre en constiance. La pluspart du
monde ne peut pas souffrir les on-
guens , parce qu'ils excitent des dé-
mangeaisons & des boutons sur le
cuir. La pluspart des huiles sont
composées des plantes dont la vertu
consiste dans un suc mucilagineux &
gommeux , qui ne se mêle pas ver-
itablement avec les huiles, mais se des-
seche & s'endurcit en bouillant. Il est
plus à propos de joindre les baumes
des fleurs avec le miel qu'avec l'huile.
Je prefere les huiles simples aux com-
posez. C'est pourquoy je rejette les
compositions mal digerées des On-
guens & des Emplâtres qu'on tient
dans les boutiques. On mêle soigne-
ment avec diverses graisses la pou-
dre des plantes qui se brûle en bouill-
lant & perd sa vertu : si la poudre
est de quelque mineral , elle ne peut
pas s'incorporer avec la graisse, mais
cette poudre est tellement enfermée
dans les Onguens qu'elle y devient
inutile , & ne sert qu'à en augmen-
ter le poids. Il ne faut rien méler
dans les huiles , dans les Onguens,

sur la composition, &c. 109
dans les Emplâtres qui ne s'y puisse
dissoudre, & ne faire qu'un corps de
même nature.

On doit appliquer diversement les
Onguëns dans les maladies exterieu-
res, où la guérison vient du dedans,
comme dans les playes, dans les contu-
sions, dans les brûlures il faut appli-
quer les onctions seulement tiées.
Mais lors qu'une maladie interieure
a besoin d'un secours exterieur, com-
me la Dysenterie, la Colique, la Ne-
phritique, il faut appliquer les On-
guëns chaudement avec des briques,
ou du sable bien chauffez. On attire
ainsi le mal en dehors, on arrête les
transports symptomatiques; on fait
penetrer dès les parties interieures la
vertu de l'onguent, & on appelle le
sang & les esprits à la partie, qui était
imbue de la vertu du remède, la com-
muniquent ensuite aux parties inte-
rieures.

C'est aussi une chose digne de
moquerie, qu'on préfère le sucre fin
& le plus blanc, non pas qu'il soit
plus doux ou meilleur, mais parce

B ij

110 *Avis de Vankelmont*,
qu'il est plus cher. Pour raffiner le
sucre on le fait bouillir plusieurs fois
avec le lécif de chaux vive, qui le rend
acre & lui ôte sa douceur. Ainsi le
terme de sucre fin abuse le monde.

On ne peut rien dire de certain du
tems qui est le plus propre pour cueil-
lir les plantes. On dit qu'il faut
amasser les racines en Automne, mais
la plupart des racines sont plus effi-
caces au Printemps. La racine de Poly-
pode est verte au Printemps, & en Au-
tomne elle est noire & flétrie. J'esti-
me qu'il faut amasser tous les simples
un peu avant leur maturité, car leur
parfaite maturité est le commence-
ment de leur déclin.

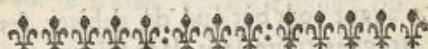
Il y a des certains tems pour la
maturité des fruits, des fleurs, des ra-
cines, des feuilles & des écorces. Le
suc abonde en certain tems dans les
plantes, il se dessèche ensuite dans
la plupart, & se consume par la pro-
duction des feuilles. Ainsi la diffé-
rence des maturitez produit la diffé-
rence du tems de leur cueillette.

Il y a des feuilles qui sont dans leur

sur la composition, &c. 111
vigueur après leurs fleurs , & d'autres avant leurs fleurs. Il y a aussi des feuilles qui sont dans leur vigueur, devant que leurs fruits soient formez.

Il y a des plantes dont les feuilles sont toujours vertes. Il faut prendre garde à cela , & cueillir les simples dans le temps de leur maturité.

Fin des Avis de Vanhelmont.



*Moyens de prevenir les abus
de la Medecine.*

Dieu a creé les remedes , & il a commandé qu'on honorât le Medecin. Par le mauvais usage qu'on en a fait , les remedes sont devenus inutiles, ou pernicieux , & les Medecins ont été justement méprisez. Hippocrate enseigne que si l'on veut faire quelque evacuation dans les maladies , il faudra faire dès le commencement , mais que dans la vigueur des maux

K iii

112 *Moyens de prevenir les abus*
il est plus avantageux de ne fatiguer
point les malades par aucune sorte
d'évacuation, quoique ce précepte
soit aussi juste que commode, on ne
l'a pas observé, soit par la mauvaise
conduite des malades, soit par le con-
tre-tems dans lequel on appelle les
Médecins. Les malades font venir
d'abord leur Apothicaire, qui n'ayant
d'ordinaire aucune connoissance des
malades, ny des bons remèdes, &
n'ayant pour but que de débiter ses
drogues, traite le malade suivant son
caprice, & luy fait faire très mauvaise
chere, & beaucoup de dépense. Le
malade empirant par cette mauvaise
conduite appelle le Médecin, qui
dans la vigueur du mal, & contre le
précepte d'Hippocrate ordonne pres-
que toujours la réitération de la
Saignée, de la purgation, & des la-
vemens, de peur de paroître inutile,
& que le malade ne vint à guérir sans
remèdes. La réitération de ces mau-
vais remèdes étant inutile, ou
plutôt désavantageuse, & le mal
augmentant tous les jours, on appelle

plusieurs Medecins en Consulte. Il y a tant d'envie & de jalouſie parmy ces Docteurs, que la pluspart feroient bien marris que le malade vint à guerir par l'avis, ou par le remede de son Collègue, & comme on fait ces Consultes en public, chacun soutient son opinion avec opiniâtreté, & tâche de l'emporter sur son compagnon, quand le malade en devoit mourir. De sorte que le malade venant à mourir on a juste sujet de dire avec Molliere, qu'il eſt mort de quatre Medecins & de deux Apoticeaires. Pour remedier à cet abus deplorable, il feroit à propos dès le commencement de la maladie d'appeller un sage Medecin, qui ne se contentât pas de d'ôner ses avis, mais qui eût aussi le soin de les faire exécuter. Le Medecin devoit préparer lui-même des remedes souverains contre les maladies, pour le bien du malade, & pour l'honneur de sa Profession; il devoit faire chez le malade les remedes faciles, afin qu'ils fussent plus assûrez & de moindre dépense. Si l'y avoit quelque chose

114. *Moyens de prevenir les abus chez l'Apoticaire*, qu'on jugeât nécessaire, on pourroit le faire acheter comme chez un Marchand. C'est pourquoi il faudroit aneantir le Concordat ridicule qui fut fait entre les Medecins & les Apoticaires de cette Ville l'année 1620, par lequel les Medecins de ce tems-là se condamnerent volontairement à payer une amende de 18 livres pour la premiere fois, & de 36 pour la seconde, s'il leur arrivoit de donner quelque remede, ou d'en faire faire chez les malades. Certes ces monopoles sont odieux, & c'est étrange Concordat, si prejudiciable au bien public, meriteroit d'estre cassé. Si on exerçoit ainsi la Medecine les malades seroient bient servis & à peu de frais : les Medecins n'oublieroient pas leur Profession en ordonnant des remedes qu'ils ne connoissent pas le plus souvent : et le Medecin & l'Apoticaire ne s'accuseroient plus mutuellement du mauvais succès des remedes.

Les consultes sont nécessaires en beaucoup d'occasions, mais pour évi-

ter

ter les abus qui s'y commettent, il faudroit appeller des Medecins qui fussent bien ensemble, & laisser au Medecin ordinaire l'execution des remedes. * Car ceux qui se servent de plusieurs Medecins tombent ordinairement dans les fautes de tous leurs Medecins, & dans le malheur de Trajan qui fit graver cette Epitaphe sur son tombeau : LA MULTITUDE DES MEDECINS A TUE L'EMPEREUR. C'est pourquoi les personnes de bon sens ne doivent pas suivre aveuglement les avis des Medecins, on doit peser leurs voix, & ne les contester pas, puisque tous les Medecins ne sont pas d'un même poids, & que les plus habiles ne sont pas toujours le plus grand nombre.

* *Qui pluribus Medicis utuntur in singulisorum errores incident.*

E I N.

L E T T R E
A M. DE SARTHE

VEu le Traité intitulé, *Séconde Partie du Traité des Panacées ; & autre Traité des abus qui se commettent dans les Remedes ordinaires ; & les avis de Vanhelmont sur la composition des Remedes*, compotez par M^e IAQVES MASSARD, Médecin, aggregé au Collège de cette Ville: N'empêchons l'impression, avec les défenses accoutumées. Fait ce 7^e Juin 1680. Signé, M V G N I E R, Procureur du Roy.

Permis suivant le consentement du Procureur du Roy au Siège. Ce 16 Juillet 1680. Signé, A. PETICHET Lieutenant General.

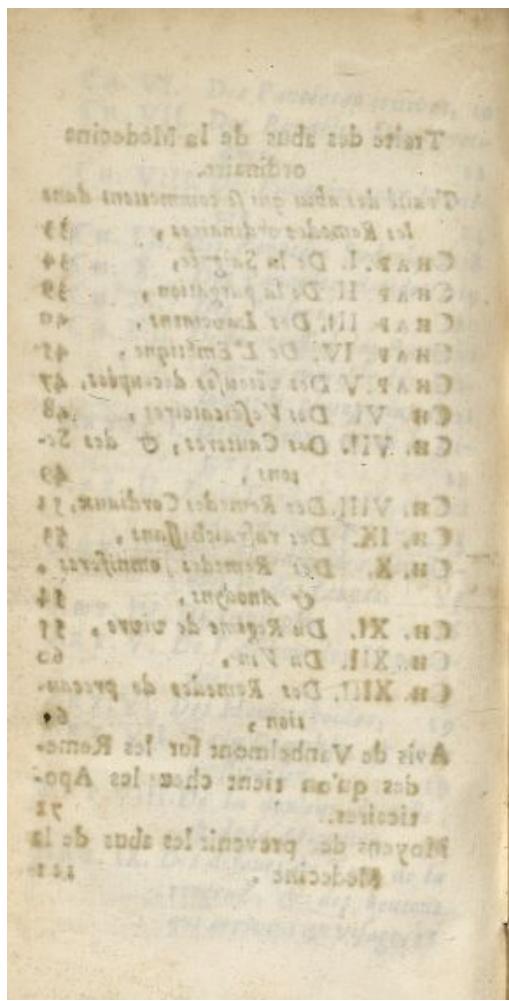


TABLE DES TRAITEZ, & des Chapitres con- tenus dans la seconde Partie du Traité des Panacées ou des Re- medes universels.

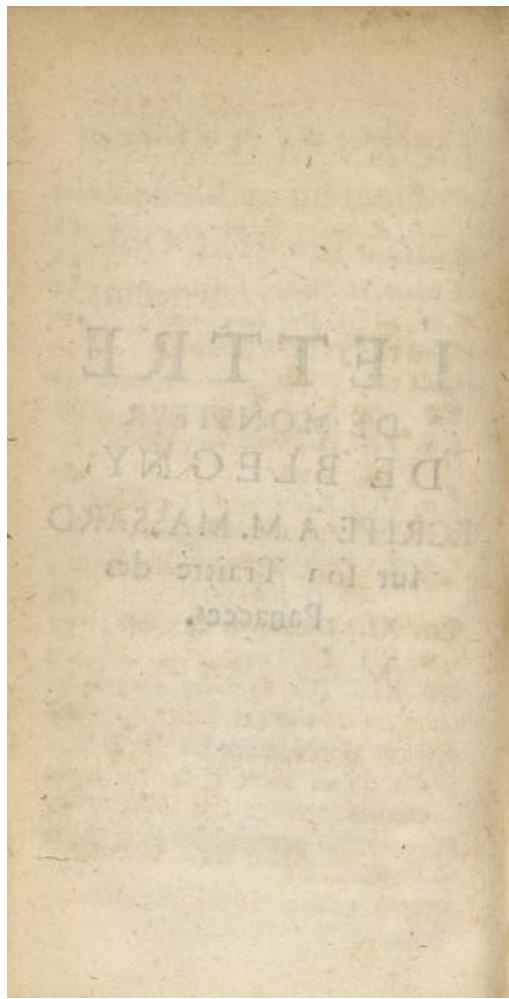
CHAP.I,	DES Panacées, ou des Remedes universels	a
	page	b
CHAP.II.	Des Panacées en general	c
	page	d
CHAP.III.	Des Panacées rafraichis- fantes,	e
	6	f
CH. IV.	Des Panacées purgatives.	g
	8	h
CHAP.V.	Des Panacées Emettiques,	i
	9	j

CH. VI.	<i>Des Panacées apertives,</i>	10
CH. VII.	<i>Des Panacées Diaphoretiques,</i>	11
CH. VIII.	<i>Des Panacées pour la Fievre,</i>	14
CH. IX.	<i>Des Panacées Sudoriques</i>	18
CH. X.	<i>Des Panacées Antidotaires,</i>	19
CH. XI.	<i>Des Poisons,</i>	20
CH. XII.	<i>De la nécessité des Panacées pour la guérison des Maladies les plus opiniâtres,</i>	21
ART. I.	<i>De la Lepre, & de la tige,</i>	22
ART. II.	<i>De la Gross. Verolle, & des Maladies vénériennes,</i>	23
ART. III.	<i>Des Glandes, des Ercucelles, & des Loupes,</i>	25
ART. IV.	<i>De Lepilepsie,</i>	26
ART. V.	<i>De l'Asthme des Hypogondres,</i>	27
ART. VI.	<i>Des Hemorrhoides,</i>	29
ART. VII.	<i>De la Diarrhée, & de la constipation</i>	30
ART. VIII.	<i>De la douleur de tête, & de la Migraine,</i>	30
ART. IX.	<i>Des défauts du Teint, de la rougeur, & des boutons qui arrivent au visage,</i>	31

<i>Traité des abus de la Médecine ordinaire.</i>	
<i>Traité des abus qui se commettent dans les Remèdes ordinaires,</i>	33
CHAP. I. De la Saignée,	34
CHAP. II. De la purgation,	39
CHAP. III. Des Lavemens,	40
CHAP. IV. De L'Emetique,	45
CHAP. V. Des vêtemens décapées,	47
CH. VI. Des Vesicatoires,	48
CH. VII. Des Cauteres, & des Sections,	49
CH. VIII. Des Remèdes Cordiaux,	51
CH. IX. Des refraîchissans,	53
CH. X. Des Remèdes somnifères & Anodyn,	54
CH. XI. Du Régime de vivre,	55
CH. XII. Du Vin,	60
CH. XIII. Des Remèdes de précaution,	63
Avis de Vanhelmont sur les Remèdes qu'on tient chez les Apothicaires..	72
Moyens de prévenir les abus de la Médecine ..	123



LETTRE
DE MONSIEVR
DE BLEGNY.
ECRITE A M. MASSARD
sur son Traité des
Panacées.



A MONSIEUR
MONS^R MASSARD.
Docteur en Medecine,
aggregé au Col-
lege des Medecins
de Grenoble.

M O N S I E V R ,

Ce que j'ay connu de vôtre
merite par le rapport de Mon-
sieur Bongrand, & par la
lecture d'un livre de vôtre
composition qu'il m'a fait la
grace de me prêter, m'oblige
à vous rendre les homages
qui sont deûs aux hommes
extraordinaires ; Car j'estime
Δ ij

que vous devez tenir un des premiers rangs parmy ceux qui se sont fait distinguer dans ce siecle. Vous avez recherché la verité avec beaucoup d'application; Vous avez levé le voile mysterieux qui la cache aux autres hommes, & sans avoir pour les scelerats, pour les ignorans, & pour les fourbes, la complaisance qui est aujourd'huy si commune parmy les ambitieux & les lâches: Vous l'avez généreusement publiée, pour donner lieu à toutes les personnes de bon sens d'en profiter. L'avantage que vous

leur procurez par là, merite
sans doute une singuliere re-
connoissance de leur part, &
vous ne scauriez croire com-
bien j'y suis sensible en mon
particulier. I'ay déjà marqué
en diverses occasions publiques
quels sont mes sentimens à cet
égard, & je n'oublieray rien
de tout ce qui pourra vous en
donner des preuves plus préci-
ses : Cependant j'ay crû que
vous agreeeriez que je vous fisse
tenir le JournaL dans lequel
j'ay dit quelque chose de vôtre
Livre, ayant en cela Monsieur
Bongrand pour garant. Dans
peu de temps j'auray une meil-

A iii

leure occasion pour vous rendre justice; Cependant je persisteray toujours dans la resolution que j'ay prise de tâcher de meritier l'honneur de votre amitié, & de vous persuader que ie suis avec autant d'inclination que d'estime,

MONSIEVR,

*Votre tres - humble &
tres obéissant serviteur,
D E BLEGNY,*

*Chirurgien ordinaire du Corps de
Monsieur, & Directeur de l'Academie des Nouvelles Découvertes de Medecine. A Paris devant le Palais Royal le 3 Aoüst
1681.*

*EXTRAIT DU
Journal de Medecine
du mois d'Aoust 1681,
page 378.*

NOVVE AVTEZ.

IL m'est tombé en main depuis quelques jours un Livre nouveau, tres-curieux & tres-bien écrit ; il est de la composition de M. Massard, Docteur Aggregé au Collège des Médecins de Grenoble, où il l'a fait im-

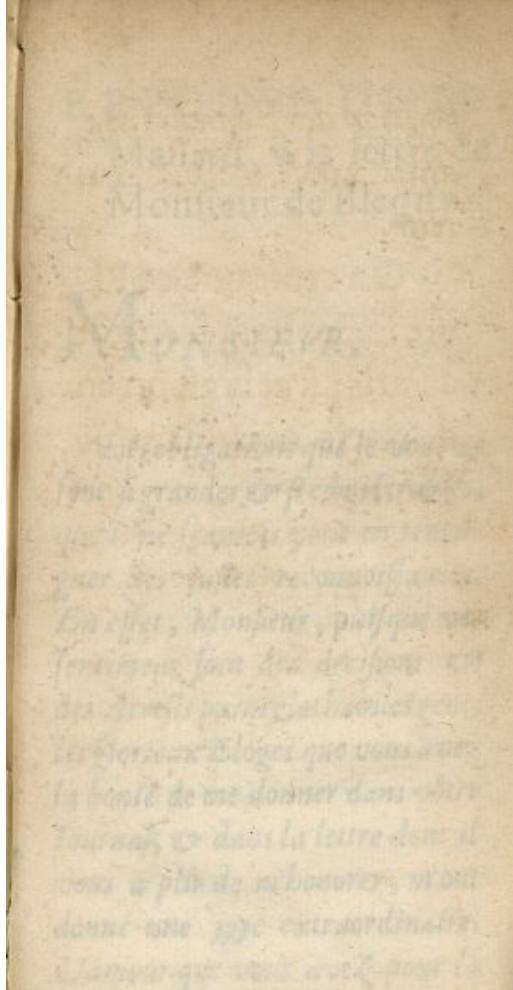
primer. Quoy qu'il ne
compose qu'un seul
Volume in 12. il est
pourtant divisé en deux
parties , dont les sujets
sont assez differens ; la
premiere qui fut im-
primée en 1679. est in-
titulée , *Panacée , ou*
Discours sur les effets
singuliers d'un Remede
experimenté & commo-
de pour la plus part des
longues maladies , &
mesme de celles qui sem-

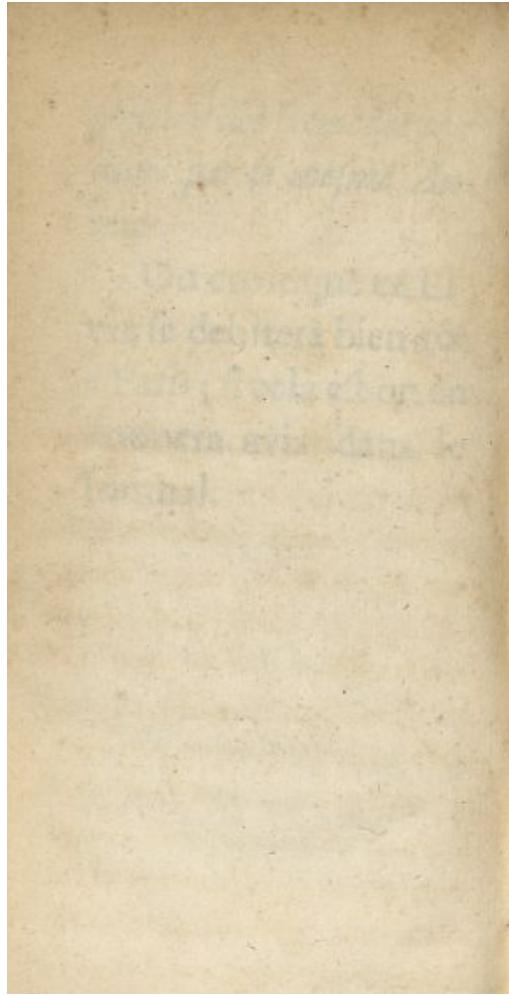
*blent incurables ; avec
un Traité d'Ipocrate,
de la cause des maladies
& de l'ancienne Méde-
cine , de la Traduction
de l'Auteur.*

*La deuxième qui n'a
paru qu'en 1680, est intitulée , Seconde Partie
du Traité des Pan-
cées , ou Remèdes Uni-
versels, avec un Traité
des abus de la Médecine
ordinaire, & les avis de
Vanhelmont sur la com-*

position des Remedes; traduits par le mesme Auteur.

On croit que ce Livre se debitera bien-tôt à Paris ; si cela est on en donnera avis dans le JournaL





RE'PONSE DE M.
Massard , à la lettre de
Monsieur de Bleagny.

M O N S I E V R ,

*Les obligations que je vous ay
sont si grandes & si considerables,
que ie ne scaurois vous en témoi-
gner des justes reconnoissances.
En effet , Monsieur , puisque vos
sentimens sont des decisions &
des Arrests parmy les habiles gens ,
les glorieux Eloges que vous avez
la bonté de me donner dans votre
Journal , & dans la lettre dont il
vous a plu de m'honorer , m'ont
donné une joye extraordinaire.
L'amour que vous avez pour la*

verité, & pour ceux qui la recherchent, ont esté les motifs qui vous ont obligé à me combler de louanges. On rend en ce País si peu de justice à la vertu & au mérite, dans l'exercice de la Médecine, que l'ignorance est sur le trône ; & comme il n'y a rien de plus injuste que les ignorans, aussi ils ont employé toutes sortes de calomnies pour noircir, par leur imposture & par leur artifice, & moy & mon livre : Neantmoins je puis vous assurer que la pratique que j'expose dans le traité des Panacées, est extrêmement heureuse, & qu'il est bien difficile de mourir de maladie avant la dernière vieillesse, en observant ces maximes. J'auray l'honneur de vous en entretenir plus particulier-

rement une autrefois, si vous l'agréés ainsi. Je profiteray dans peu de jours d'une commodité pour vous faire tenir plusieurs exemplaires de mon livre : l'en envoieray à Paris un plus grand nombre si j'apprens qu'on l'y souhaite. Continuez moy ie vous supplie vôtre protection, & celle de vôtre Illustre Compagnie, & me faites la grace de croire que ie suis avec toute sorte de respect,

MONSIEVR,

A Grenoble le
20 Août 1681.

Vôtre tres - humble
& tres - obéissant
serviteur,
MASSARD.

RÉPONSE DE MONSIEUR
de Bleigny à la lettre de M. Massard.

MONSIEVR,

Ie vous envoie le Journal de Septembre, pour vous faire voir par là, que les Medecins, ou autres Naturalistes des Villes de Province, peuvent estre receus dans nostre Academie, & je prens cette occasion pour vous dire que ie vous drois bien que vous en fussiez un des membres ; je m'en tiendrois tres honoré en mon particulier, & tous nos Academiciens ne manqueroient pas de s'en applaudir. Si le cœur vous en dit, je feray toutes les démarches nécessaires pour en obtenir l'agrément de Monsieur le premier Medecin du Roy qui en est le Chef. Dans

peu de temps ie vous feray tenir
un exemplaire d'un livre nou-
veau de ma composition, dans le-
quel je parle du vostre dans les
termes que ie dois. On m'a déjà
demandé des vostres, quand vous
en aurez envoyé, ie ne manque-
ray pas de les faire valoir autant
qu'il me sera possible. Au reste il
n'y a rien de mieux que la lettre
que vous m'avez fait l'honneur
de m'écrire. Mais j'y ay sur tout
remarqué des sentimens pour moy
dont ie vous tiendray bon compte.
Si ie puis meriter la grace d'estre
au nombre de vos amis, ie sauray
bien m'en prevaloir aux occa-
sions, & ie ménageray toutes cel-
les qui pourront vous faire con-
noistre combien ie suis, &c.

B iii

RÉPONSE DE M. MASSARD
à la lettre de Monsieur de Bleigny.

MONSIEVR,

Les avantages que vous avez la bonté de me procurer sont si grands & si glo- rieux, que je n'en suis jamais osé les atten- dre : C'est pourquoi je serais sans doute ennemy de mon honneur, & de mon pro- pre intérêt, si j'étais capable de refuser la grace que vous me faites espérer, de me vouloir aggregéer dans une Compagnie aussi célèbre qu'est la vôtre, par le mérite, par le nombre, & par la qualité des Personnes qui la composent ; Ayant déjà obtenu le consentement des Messieurs de votre Aca- demie, vous me faites la faveur de vouloir vous mesme demander à Monsieur le pre- mier Medecin du Roy son agrément pour y être installé. En vérité, Monsieur, les bien-faits que je reçois de votre ge- nérosité sont si considérables, que je vous dois regarder toute ma vie comme mon Patron & Protecteur. Je ne scay pas en- core qu'elles sont les formalitez que vous observez dans la reception de Messieurs vos Academiciens ; mais puisque votre

Illustre Corps porte le titre glorieux des Nouvelles Découvertes de la Medecine, soit pour en reformer les erreurs, soit pour en découvrir les secrets : Il me semble qu'en enirant dans cette Illustre Compagnie, il ne seroit pas mal à propos de faire voir par démonstration & par expérience, ce que j'ay trouvé de nouveau & de singulier dans la pratique que j'ay faite de la Medecine, afin de montrer par là, qu'on est capable, étant assisté de vos lumières, de faire encore quelque nouvelle découverte pour le bien public, & pour l'honneur de la Profession. J'ay déjà prouvé, ce me semble, dans mon livre, la possibilité des Panacées : J'ay aussi prouvé que les Panacées sont les grands Remedes de la Medecine, & non pas la saignée ny la purgation, comme on l'enseigne mal à propos dans les Ecoles de la Medecine. Je souhaiterois à présent si vous l'agréés ainsi, de prouver par expérience, en la présence de Messieurs les Academiciens, sur tel nombre de malades qu'on voudroit choisir, qu'il y a des Remedes universels, qui sont propres pour la guérison de toutes les maladies qui ne sont pas absolument incurables, sans se servir de la saignée, de la purgation, des lavemens, & de l'emetique,

sans aucune sorte de precaution, & sans aucune distinction d'âge, ny de sexe, ny de temperament. Je ferois voir aussi par experience, que ces mêmes Remedes délivrent absolument les malades de la nécessité de la saignée, même dans les pleuro-sies, dans les squinances, & dans les autres inflammations, quelques violentes qu'elles puissent estre. Je ferois encor voir par experience, que ce grand nombre de maladies qu'on met dans le rang des incurables, ne le sont point en effet, mais seulement par defaut de connoissance. Pour cet effet, j'enreprendrois la guerison de tel nombre d'hydropiques qu'on voudroit me donner, & je ferois voir que cette maladie se peut guérir le plus souvent dans trois ou quatre semaines pour le plus tard, sans aucune évacuation sensible, & par des Remedes faciles à prendre, pourvu que la mort ne soit pas extrêmement prochaine. Vous jugez bien que ce n'a pas été sans peine que j'ay découvert l'usage de ces sortes de Remedes, & que je me suis défait des vieilles erreurs de la Médecine ordinaire, où j'avois été élevé dès ma jeunesse, puis qu'il y a bien plus de peine à se défaire des anciens & mauvais préjugés, que d'apprendre quelque chose de nouveau.

Je crois que vous aurez receu à present
les 64 copies que je vous donne de mon
Livre, j'en ay envoyé quatre sens exem-
plaires à Paris. Je vous remercie de tout
mon cœur de la grace que vous me faites
de faire valoir mon traité des Panacées
autant qu'il vous sera possible, & de me
faire la faveur de le cier dans un Ouvrage
de vostre composition : Je ne doute pas
après cela que toutes les honêtes gens, &
les personnes desinteressées, ne donnent
leur approbation à mes Panacées, & que
par vótre moyen ce Livre ne soit bien-tost
connu & approuvé dans tout le Royaume.
Accordez-moy, je vous prie, la continua-
tion de vótre amitié, & je tâcheray par
mes respects, & par mes reconnoissances
dans toutes les occasions que vous me four-
nirez, de vous témoigner combien je suis,

MONSIEVR,

A Grenoble le 24
Septembre 1681.

Vôtre ttes. humble
& tres-obeissant
serviteur,
MAS SARD.

*DISCOVR S SVR L'ETA-
blissement de l'Academie des Nouvelles
les Découvertes de Medecine.*

IL y a si peu de choses qui soient parfaitement connues & bien découvertes dans la Medecine , & il y en a tant à découvrir qui sont inconnues, que c'est avec juste raison que le Roy a estable une Aggregation Académique pour ce sujet. La pluspart des Médecins se glorifient d'estre Galénistes , ils suivent aveuglément l'Art , ou plutôt les erreurs de Galien , & sans s'appliquer à la recherche & à la préparation des veritables Remedes , ils se sont contentez de la simple lecture de leurs Auteurs. Neantmoins il n'y a aucun Art, ny aucune Profession qui s'apprenne de cette maniere , il faut nécessairement mettre la main à l'œuvre pour s'y perfectionner : C'est ce que font Messieurs de l'Academie des Nouvelles Découvertes, qui s'attachans à tout ce qu'il y a de curieux , & d'utile dans la Physique & dans la Medecine , ne soumettent leur jugement à nul Auteur, puis qu'il n'y en a point d'inaffiable;

ils éprouvent les esprits, ils retiennent ce qui est bon, suivant le précepte de l'Écriture ; Ils recherchent la vérité, non seulement par les lumières de leur esprit, mais principalement par les expériences qu'ils font tous les jours, puis que l'expérience a fait les Arts, & les Sciences ; C'est pourquoi l'établissement de cette Académie a eu de si heureux succès jusqu'ici, qu'il y a juste sujet d'espérer que cette Aggrégation Académique nous fera bien-tôt connoître les plus profonds mystères & les plus rares secrets de la Physique & de la Médecine. C'est à quoy Monsieur de Blegny, Directeur de cette Académie, s'applique incessamment, & il seconde en cela heureusement le dessein du Roy, qui ne se donne pas moins de soin pour perfectionner les Arts & les Sciences, que pour conserver & pour étendre glorieusement les limites de son Empire, puisque le public n'a pas moins d'intérêt dans l'augmentation des Arts & des Sciences que dans celle de l'Etat. De toutes les Professions il n'y en a aucune où le public prenne tant de part que dans le rétablissement de la vraie Mé

decine ; car s'il est vray que l'intemperance en tuë plus que l'épée, ne pourroit-on pas dire la même chose des mauvais Remedes ? Ainsi Monsieur de Bleigny executant dignement les desseins de notre Monarque , s'acquite glorieusement de la Direction de l'Academie des Nouvelles Découvertes : Et certes il n'y a rien qui témoigne plus évidemment la grandeur du Genie de LOUIS LE GRAND , que le juste discernement qu'il fait des personnes pour les emplois ausquels il les destine, en quoy consiste principalemēt l'art de bien Regner. Le choix que Sa Majesté a fait de Monsieur d'Aquin pour le premier Ministre de sa santé, fait voir sur tout combien le Roy est juste dans la distribution des emplois : C'est pourquoi ce grand Homme étant le Chef & le Protecteur de l'Academie des Nouvelles Découvertes, il ne faut pas douter que cette Illustre Compagnie ne mette bien-tôt la Medecine dans sa dernière perfection, & qu'elle n'en corrige toutes les erreurs & tous les abus , sous la conduite & sous la protection d'un Chef si éclairé & si autorisé.

